

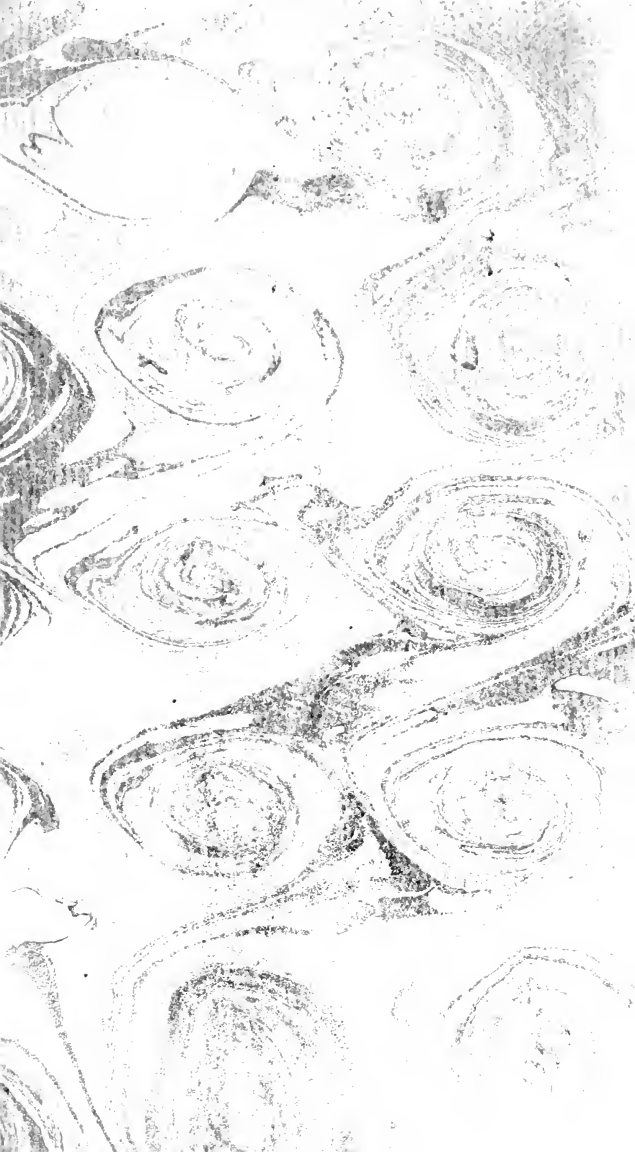




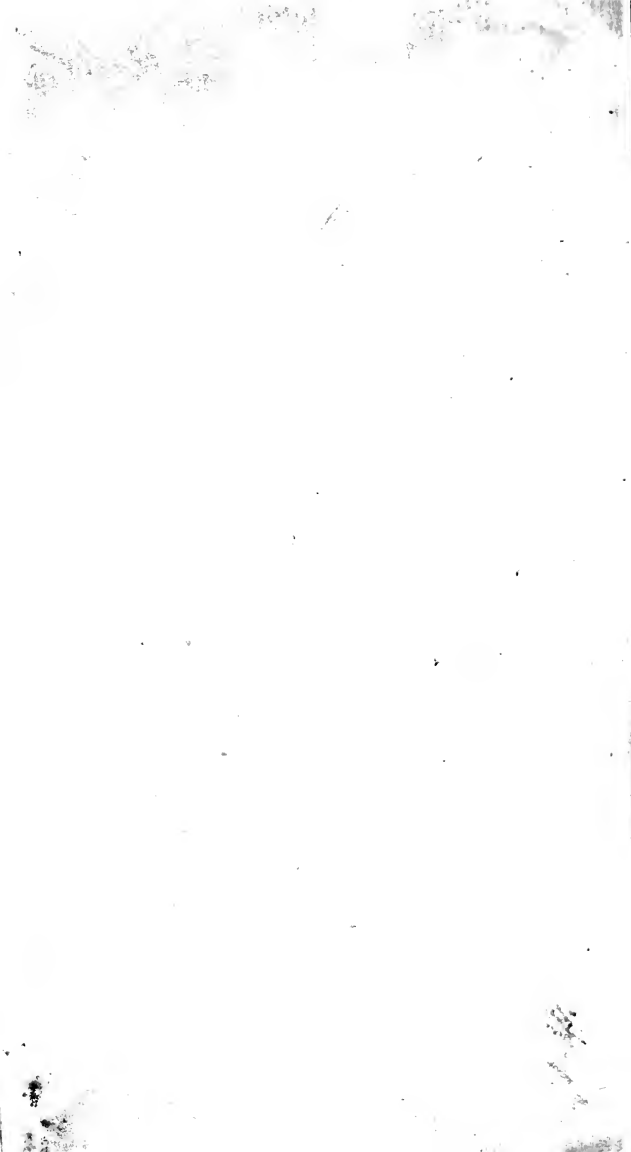
*The*  
RICHARD E. LEACH  
PAPER  
A Memorial to the Founder  
of the  
*Lockheed Aircraft*  
*Corporation*

Business Administration Library  
*University of California*  
Los Angeles





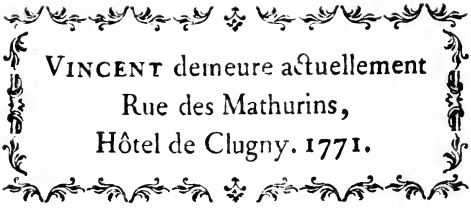







C. v. L.





VINCENT demeure actuellement  
Rue des Mathurins,  
Hôtel de Clugny. 1771.





# HISTOIRE DU COMMERCE

E T

## DE LA NAVIGATION DES PEUPLES

ANCIENS ET MODERNES,

*OUVRAGE divisé en deux Parties, dont la  
premiere contient l'Histoire politique du  
Commerce des Anciens ; & la seconde,  
l'Histoire générale du Commerce chez les  
Peuples modernes.*

PREMIERE PARTIE.

---

TOME SECONDE.

---



A AMSTERDAM,

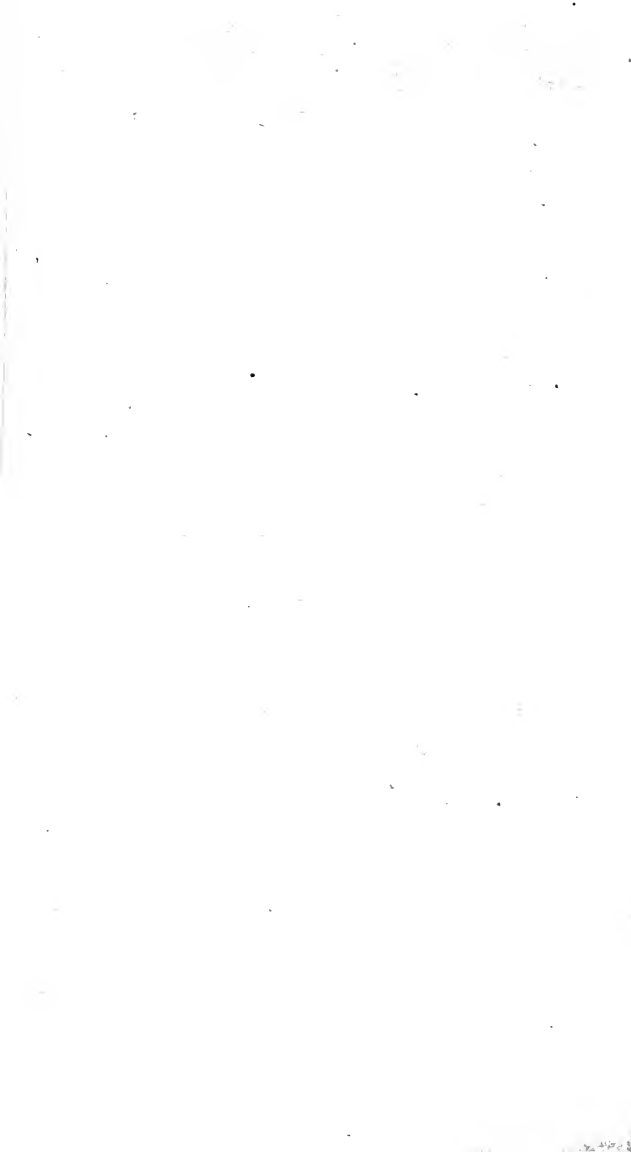
*Et se trouve à PARIS,*

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de  
Beauvais.  
DURAND, rue du Foin.  
VINCENT, rue S. Severin.  
DUCHESNE, rue S. Jacques.

---

M DCC LVIII.









HISTOIRE  
POLITIQUE  
DU COMMERCE  
ET  
DE LA NAVIGATION.



CHAPITRE TREIZIEME.

*Des Macédoniens.*



ARMÉ les puissances de la Grèce, Athènes seule étoit livrée à l'esprit de domination : toutes les autres ne songeoient qu'à se maintenir ; les unes , par le commerce ; d'autres , par les armes ; d'autres enfin , en empruntant de



## 2 HIST. DU COMMERCE

leur politique , ce qui leur manquoit de forces réelles. Ces dernières n'ayant aucune relation au sujet que je traite , & n'étant pas d'ailleurs fort considérables , je me dispenserai d'en parler.

Les principales villes qui embrasserent le premier moyen de conservation , furent Corinthe , Corcyre , Sybaris , &c. Celles qui ne songerent à se soutenir que par les armes , furent Sparte , Thebes , Crotone , l'Ætolie , & la Macédoine. Ainsi la Grèce , composée de nations aussi distinctes par la forme de leur gouvernement, que par les maximes, qui en étoient la base , eût été un tableau raccourci du reste de l'univers , si le despotisme avoit pu s'introduire dans quelque partie ; mais au seul mot de liberté , les



plus grands troubles étoient pacifiés : on voyoit les ennemis les plus animés les uns contre les autres , oublier tout motif de haine , s'armer de concert pour la cause commune , & tous les Grecs ne former plus qu'une seule nation , pour ainsi dire.

Cette espece de pacte national dura long-temps , & parut se soutenir , jusqu'au moment que les Romains absorberent la Grèce dans l'immensité de leur puissance ; mais l'or de Philippe avoit éteint bien auparavant ce feu conservateur , je veux dire , l'amour de la liberté : il avoit préparé les voies au despotisme , en préparant les esprits à recevoir le joug ; de maniere que la forme du gouvernement de la Macédoine , fut une des principales causes



de l'affervissement de la Grèce. Une république n'en eût pas conçu le projet, ou ne l'eût pas exécuté ; il falloit un roi pour y réussir.

Jusqu'à Philippe , les Macédoniens ne s'acquirent pas une grande célébrité. Ce peuple , dont le pays étoit borné à l'orient par la mer Égée , & à l'occident par la mer Adriatique, avec d'excellens ports , ouvrages de la nature , sur l'une & l'autre de ces mers , ce qui par conséquent lui ouvroit d'un côté le commerce de la Perse , du Pont-Euxin & de la Grèce ; de l'autre , celui de l'Italie , de la Sicile , &c. Ce peuple , dis-je , ne profita point de ses avantages à cet égard , & négligea la navigation au point , qu'il vit tranquillement les Illyriens ,



& quelques colonies grecques , s'établir sur les côtes de la mer Adriatique , & les Atheniens , qui tiroient une grande partie de leurs bleds & des denrées utiles , de la Macédoine , fonder sur les côtes de la mer Égée , Chalcis , Therme , Olynthe , Potidée , Stagyre , Amphipolis , &c.

Les Macédoniens d'alors ne penferent pas fans doute, qu'en se laiffant enfermer ainfi de tous côtés par des étrangers , c'étoit se préparer des guerres continues ; mais ils ne tarderent pas à s'en appercevoir , & bientôt ces nouveaux habitans chercherent à refferrer de plus en plus dans l'intérieur du continent, ceux dont ils venoient d'usurper une partie des poffeffions. Chacune de ces villes étoit une pe-



## 6 HIST. DU COMMERCE

tite république indépendante. A des yeux qui regardoient la monarchie comme antipathique à l'humanité , tout monarque paroïsoit un tyran odieux , & ses sujets n'étoient que des barbares , qui ne meritoient pas de jouir des biens de la nature , puisqu'ils n'avoient pu conserver le plus précieux de tous. Tels étoient les préjugés enfantés dans la Grèce par le mot de liberté. Il est aisé de voir combien de haines , de divisions & de guerres, ils devoient faire naître entre des peuples , dont la forme du gouvernement étoit si différente , sur-tout si l'on y ajoute encore les motifs de l'intérêt. Les Macédoniens obligés d'ailleurs de se défendre contre les Scythes , les Thraces & tous les peuples du nord , qui



cherchoient fans cesse à briser la barriere qui les retenoit , souvent en proie aux guerres civiles , qui s'élevoient presque toujours à chaque mutation de souverain , faute d'avoir des loix claires & stables sur les droits de succession à la couronne. Les Macédonniens , dis-je , devinrent nécessairement belliqueux ; mais loin de devenir conquérans , ils ne purent pas même se remettre en possession de ce qu'ils avoient cédé trop facilement aux colons de la Grèce. La plupart des guerres qu'ils avoient à soutenir , n'entretenoient que le courage & l'endurcissement à la fatigue , sans les instruire dans l'art militaire.

Une nation qui ne fait que braver le péril , & qui ne connoît point la discipline , est peu re-



doutable. Ses entreprises ne sont que des irruptions , dont l'effet est passager. Les Grecs avoient à cet égard une supériorité décidée sur les Macédoniens , & cette supériorité est tout , pour ainsi dire. Cependant si ces guerres ne pouvoient former des officiers à l'Etat , elles dispofoient les peuples à devenir un jour des soldats invincibles. En effet , les Macédoniens sembloient n'attendre qu'un chef , qui scût commander & se faire obéir. Il parut enfin.

Philippe nourri chez les Thébains , avoit appris la guerre sous Epaminondas , ce grand capitaine , qui n'eut , pour ainsi dire , d'autre maître dans cette science , que son propre génie. Philippe avoit toutes les qualités requises pour être à la fois un



grand Général, & un excellent Politique : les leçons d'Epaminondas firent éclore ses talens pour la guerre : les circonstances développerent son génie pour les affaires. De retour dans ses Etats, il donna tous ses soins à former ses troupes sur les principes qu'il avoit reçus. Ses sujets n'avoient conservé de leur férocité, que ce qu'il en faut pour devenir invincibles, & le devinrent en effet. C'est ainsi qu'on a vu de nos jours le Czar Pierre se faire des soldats & un peuple nouveau, dont les progrès journaliers perpétuent la mémoire du législateur, & lui assurent l'immortalité. Mais le roi de Macédoine avoit autant de force & de vaste dans le génie qu'Alexiovitze, & plus de souplesse.



Ce prince , qui se trouvoit trop resserré dans ses Etats , osa former le projet de soumettre la Grèce , pour aller ensuite dompter l'Asie. Le premier obstacle à surmonter , étoient les colonies Atheniennes qui bordaient la Macédoine , & qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit pu réduire par la force. Philippe y joignit l'adresse , & réussit. Les Atheniens , qui pour lors avoient l'empire de la mer , pouvoient à tous momens rompre ses mesures , & faire avorter ses projets. Ce prince profita de l'éloignement pour la guerre , qui s'enracinoit tous les jours chez eux de plus en plus ; & à force de traités & de promesses , qu'il exécutoit rarement , il arrêtoit leurs secours , ou les retardoit de ma-



niere à les rendre inutiles.

Cependant ces colonies étoient encore assez puissantes pour se défendre , indépendamment de la protection d'Athènes , en réunissant leurs forces contre l'ennemi commun. Le roi employa toutes les ressources de la politique pour empêcher que cette ligue n'eût son exécution. Il envoya par-tout des émissaires secrets , avec ordre de ne rien ménager pour séduire les orateurs , & trouva en eux des partisans d'autant plus utiles , que l'éloquence , dans ces petites républiques , étoit ordinairement la mesure du crédit. Par eux il étoit instruit de ce qui s'y passoit ; ils traversoient en secret tous les projets formés contre lui ; & lorsqu'une de ses entreprises écla-



toit , ils suspendoient les résolutions du peuple sur les moyens de défense , assez de temps , pour qu'il ne restât plus que celui de se soumettre au vainqueur. Enfin le roi , qui n'épargnoit rien pour désunir ces colonies dont l'ensemble eût été trop redoutable , sembloit quelquefois prodiguer ses trésors à l'une de ces villes , & lui cédoit même des terres qui étoient à sa bienséance , bien certain de les reprendre , aussi-tôt que ses préparatifs , qu'il avoit l'art de dérober toujours aux yeux les plus intéressés , le mettroient en état d'exécuter ses desseins. Avec Philippe , un traité étoit un piège , dont il falloit se méfier , & un don étoit , pour ainsi dire , une déclaration de guerre. Je ne prétends pas justi-



tifier tous les moyens dont il se servit pour remplir ses vues ; mais on ne peut nier qu'il n'ait été l'un des hommes les plus habiles dans l'art de gouverner.

Cependant lorsque ce prince se fut rendu maître de quelques-unes des colonies établies sur les côtes de la Macédoine, au lieu de se faire une marine, comme il le pouvoit aisément, s'il l'eut voulu, au moyen de laquelle il auroit intercepté tous les convois & tout le commerce d'Athènes, il se contenta d'armer quelques vaisseaux en corsaires. Une flotte telle qu'il la falloit, eût trop éclairé la Grèce sur ses projets, & il ne pouvoit l'équiper, sans altérer ses forces de terre, qui lui parurent préférables : d'ailleurs l'empire de la mer étoit assez indifférent à



un monarque , qui négligeant le commerce , & le craignant peut-être , ne fongeoit à s'enrichir que par fes conquêtes. Telle étoit la politique de Philippe , qui fut conftamment fuivie par tous fes fucceffeurs.

Ce prince ayant obligé les Atheniens à le reconnoître pour Généraliffime des Grecs , ainfi qu'il y avoit forcé les autres peuples de cette contrée , à la réfervedes Lacédémoniens & des Etoliens , qui ne voulurent jamais lui donner ce titre , & qu'il ne put y contraindre , il fembloit qu'une marine lui devenoit indifpenfable , pour en imposer aux mécontens ; mais il n'augmenta point le nombre de fes vaiffeaux : il fe contenta de le laiffer craindre à la Grèce conf-



ternée de se voir un chef, qui, si on le forçoit de mettre une marine sur pied, pouvoit, après lui avoir ôté sa liberté, lui enlever encore son commerce, le seul bien qui lui restoit. Ainsi la politique de Philippe étoit de paroître oublier ce moyen d'affervir encore plus des peuples qu'il avoit forcés de lui obéir, & celle des Grecs, de ne l'en pas faire souvenir.

Tel étoit l'état des affaires, lorsque Philippe mourut, & laissa à son fils Alexandre, un royaume dégagé de l'espece de ceinture dont il étoit environné, au moins du côté de la mer Égée, des trésors considérables, des troupes avec lesquelles on pouvoit tout entreprendre, de vastes projets bien combinés, un modele à sui-



vre dans leur exécution , & le chemin ouvert à la monarchie universelle , ainsi qu'à l'immortalité. En effet Alexandre , en montant sur le trône , n'avoit , pour ainsi dire , qu'à choisir par quel côté il vouloit commencer la conquête du monde ; mais ce prince , instruit par son pere dans l'art de gouverner , embrassa les mêmes vues , adopta les mêmes principes , regna avec plus d'éclat , quoiqu'avec bien moins d'adresse & de génie , & se couvrit de la gloire que Philippe avoit tissue.

Alexandre , en se déterminant à soumettre d'abord la Perse , conquête à laquelle les guerres de Xerxès pouvoient du moins servir de prétexte , & que son prédécesseur sembloit avoir mar-



quée , comme la premiere à laquelle il dût songer ; Alexandre , dis-je , sembloit devoir n'être occupé qu'à faire construire des vaisseaux dans ses ports, & qu'à se former des troupes maritimes , comme son pere s'étoit formé des troupes de terre. Mais la même politique & les mêmes raisons subsistoient : néanmoins il équipa quelques vaisseaux pour cette expédition , mais en petit nombre ; & ils ne faisoient qu'une foible partie de sa flotte , composée d'ailleurs des contingens fournis par les autres puissances de la Grèce ; au lieu que son armée de terre , à la tête de laquelle il se mit , n'étoit composée , pour la plus grande partie , que de Macédoniens. Enfin ce prince s'étant rendu maître de Milet , fut tenté



de permettre à ses sujets de s'adonner au commerce & à la navigation; cependant après y avoir bien réfléchi, il rompit au contraire sa flotte, & ne garda que les vaisseaux des Atheniens pour le transport de ses machines de guerre.

La politique de Philippe avoit changé la face de la Grèce. Le courage & la fortune d'Alexandre changerent la face de l'Asie, & produisirent dans le commerce la plus étonnante révolution. Tyr fut prise & détruite; ses richesses immenses ne purent la défendre. L'Egypte étoit depuis long-temps sous la domination des Perses. Les Egyptiens à la vérité avoient tenté plusieurs fois de secouer leur joug, quelque léger qu'il fût. Une monarchie dont les fondemens sont aussi solides, peut



tomber par les vices qui s'y introduisent ; mais les peuples conservent encore long-temps après sa chute , avec le désir de se relever , au moins une partie de ce qu'il faut pour y réussir ; & ces dernières facultés , toujours impuissantes , ne sont peut-être qu'un malheur de plus. Tous les efforts des Egyptiens avoient été inutiles ; & dégoûtés de sacrifier sans cesse à la reconstruction d'un édifice qui ne pouvoit plus se soutenir ; ils commençoient à se consoler de la perte de leur gloire dans le sein des délices , que leur procuroit le commerce ; par conséquent les rois de Perse avoient le plus grand intérêt à l'étendre : aussi favorisoient-ils les Grecs établis à Naucratis , le plus qu'il leur étoit possible. Alexandre parut :



l'Égypte fut soumise. Ce prince, en la parcourant, passa à Rhacotis. Vis-à-vis de ce lieu, & à très-peu de distance, la petite île de Pharos s'élevoit dans la mer. Les avantages de cette situation, pour le commerce, qu'il vouloit rendre de plus en plus dominant dans cette contrée, le fraperent. Il fit joindre l'île de Pharos au continent, & construire une nouvelle ville qui, de son nom, prit celui d'Alexandrie, & qui devint bientôt le centre du commerce du Levant.

La conquête entière de la Perse, toute vaste qu'étoit cette monarchie, ne pouvoit suffire à un prince qui se plaignoit de ce que le monde avoit des limites. Il passa dans les Indes, les soumit, & fonda sur les rives de la plupart



des fleuves considérables , principalement sur celles de l'Indus<sup>e</sup>, des chaînes de colonies grecques , qui , placées de distance en distance , étoient à portée de se secourir mutuellement , & qui par conséquent devoient contenir les peuples vaincus dans l'obéissance. Il s'embarqua lui-même sur l'Indus , avec une partie de ses troupes ; & lorsqu'il voulut retourner en Perse avec le reste de son armée , il ordonna à Néarque de descendre ce fleuve , jusqu'à son embouchure dans l'océan , de naviger dans cette mer , & de remonter par le golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre , où il devoit le joindre.

Néarque , après une navigation de dix mois , arriva à Suze : il y trouva son maître donnant des



fêtes à son armée. Le roi s'embarqua sur l'Eulée , descendit jusqu'au golfe Persique , & remonta jusqu'à Babylone par l'Euphrate , dont il avoit fait détruire les Cataractes. Les Perses , qui craignoient les incursions des Arabes , en avoient rendu par ce moyen la navigation impraticable , comme on l'a déjà vu. Alexandre au contraire méditoit la conquête de l'Arabie ; en conséquence il l'avoit fait reconnoître avec soin ; & sur tout ce qu'on lui avoit rapporté de l'Arabie heureuse , il projettoit d'y établir le siège de son empire. D'ailleurs ce prince , dont on voit clairement que le dessein étoit de tourner vers le commerce , toutes les idées des peuples qu'il avoit soumis , comme le moyen le plus sûr de les



tenir assujettis , étoit bien éloigné de laisser subsister tout ce qui pouvoit interrompre la communication des provinces qui composoient ses vastes états.

Si Alexandre se donnoit tant de soins pour fortifier de plus en plus le goût du commerce chez ses nouveaux sujets , par une suite de la même politique , ce prince tâchoit d'en détourner ses Macédoniens , sans cependant paroître le leur défendre. Il vouloit bien les voir s'enrichir ; mais il ne vouloit leur voir d'autres richesses , que celles qui étoient le prix de la victoire. Il vouloit même que ses troupes fussent toujours prêtes à les sacrifier sans regret , dès qu'il s'agissoit de marcher à l'ennemi & d'acquérir de la gloire. Alexandre favoit distin-



guer ses foldats parmi ses peuples. Jamais conquérant ne donna tant de considération à son militaire. On est étonné de voir les plus grands de la Perse venir faire leur cour , & apporter des présens , je ne dis pas aux officiers de son armée , mais à de simples Argyraspides. Cela est incroyable dans nos mœurs , & ne parut pas extraordinaire, même dans la Perse, où le gouvernement avoit toujours été militaire. C'est ainsi que ce prince entretenoit l'émulation, le courage , l'amour de la gloire , & la discipline parmi ses anciens sujets , qu'il honoroit toujours du titre de ses compagnons. Ces sentimens eussent été bientôt altérés, & enfin détruits par l'esprit de commerce. Alexandre en détourna les Macédoniens , en leur montrant



trant les richesses des peuples commerçans , toujours prêtes à tomber entre leurs mains , quand ils le voudroient.

L'immensité de ses Etats força pourtant ce prince à établir une marine. Maître d'une partie de l'Europe & de toute l'Asie , il eût été impossible de contenir tant de peuples, sans avoir au moins une flotte qui croisât continuellement du Pont-Euxin , dans la Méditerranée ; mais cette marine fut seulement militaire , & jamais marchande.

Cependant lorsqu'Alexandre mourut , il sembloit commencer à s'écarter des maximes auxquelles il étoit redevable de ses succès. Il avoit adopté l'habillement & la somptuosité des Perses : ses troupes avoient osé en murmurer



hautement. Je ne sçais si c'étoit en lui un trait politique. Si l'on en croit les historiens , il étoit bien éloigné d'avoir perdu l'esprit de conquête : selon eux , il méditoit depuis long-temps les plus vastes projets , & se préparoit à les exécuter ; mais peut-être la mort vint-elle à propos pour favoriser cette opinion , & lui laisser toute sa gloire.

Chose singulière : la mort d'un prince qui avoit inondé de sa puissance une si grande étendue de pays , remit la Macédoine dans le même état où elle étoit à la mort de Philippe. La possession de la Perse & des Indes ne fut pour elle qu'un songe , dont l'illusion finit avec la vie du vainqueur. Alexandre , pendant son règne , avoit négligé l'affaire la



plus importante de toutes , je veux dire , qu'il ne s'étoit pas assez occupé du soin d'affurer dans sa famille le sceptre & ses dépendances , ce qui étoit peut-être plus essentiel que la conquête des Indes. Ses généraux ne sentant plus la main qui les conduisoit , partagerent entre eux cette vaste monarchie , & se firent un droit de succession d'avoir aidé à l'aggrandir. Cependant ils ne parurent d'abord que comme gouverneurs des provinces dont ils s'étoient emparés , mais leur autorité n'en étoit que mieux assurée ; & le vain titre de roi , qu'ils laisserent aux enfans de leur maître , fut moins un reste de devoir , qu'un ménagement nécessaire pour les troupes , accoutumées à ne suivre leurs chefs, qu'au



nom d'Alexandre. Chacun d'eux , en servant son ambition , faisoit accroire à ses soldats qu'il servoit les intérêts des jeunes rois ; que ceux contre lesquels il marchoit , étoient des rebelles ; & les soldats obéissoient.

Philippe & Alexandre avoient porté le coup mortel à la Grèce ; mais elle respiroit encore , si on peut se servir de cette expression. Ni les Lacédémoniens, ni les Éto-  
liens , n'avoient consenti à recon-  
noître pour chefs , les rois de  
Macédoine. Les Lacédémoniens  
avoient même pris les armes ,  
tandis qu'Alexandre parcouroit  
l'Asie ; & quoiqu'ils eussent été  
défaits , ils n'étoient pas soumis.  
La mort du roi fit fortir les Athé-  
niens de l'espece d'étonnement  
dans lequel ils étoient restés ; ils



formerent une ligue avec les autres républiques de la Grèce , équipèrent une flotte , & mirent sur pied une armée assez nombreuse. Antipater envoya cent onze galeres contre la flotte des Athéniens , sous le commandement de Clitus , tandis qu'avec treize mille hommes d'infanterie & six mille chevaux , il marchoit contre leur armée de terre. Il la joignit , fut battu , & se retira dans Lamia , où les confédérés l'assiégerent. Léonat accourut de l'Asie pour le dégager , & perdit la bataille & la vie. Les vainqueurs oublièrent , dans l'orgueil que leur inspiroient deux victoires consécutives sur les Macédoniens , la vigilance & la discipline , sans lesquelles les plus grands avantages à la guerre , ne sont



que passagers , & restent sans effet. Craterus , plus heureux qu'Antipater & que Léonat , & peut-être plus habile , attaqua les Athéniens dans ces momens de relâchement : il les défit. Cet échec étoit léger , & pouvoit aisément être réparé : il décida du sort de la Grèce. Quelques-unes des républiques confédérées devinrent plus faciles aux propositions des généraux de Macédoine , qui traitèrent avec chacune en particulier. Les Athéniens , de leur côté , dont la flotte , sous les ordres d'Ætion , avoit été battue deux fois par Clitus , prirent l'épouvante ; ils ne s'attendoient à rien moins qu'à voir Clitus dans le port de Pyrée , & Craterus devant leurs murailles. Ils acceptèrent la paix à telles conditions.



qu'on voulut ; entr'autres , Antipater exigea qu'on abolît la loi des Triérarques (a), de laquelle

---

(a) La ville d'Athènes étoit partagée en dix tribus. Une des loix de cette république portoit , qu'il seroit formé plusieurs classes des citoyens les plus riches de chaque tribu , & que chacun d'eux contribueroit à la dépense nécessaire pour la construction & l'armement des galeres. Ces citoyens, au nombre de cent vingt par tribus , étoient appelés Triérarques avant Demosthènes. Ces douze cens hommes étoient divisés par compagnies de seize , dont chacune devoit équiper une galere , par contribution égale ; & tout citoyen , depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante , étoit obligé de faire nombre dans une de ces compagnies , & de contribuer par conséquent d'un seizième , à l'équipement & à l'entretien d'une galere pendant quinze ans. Cette loi onéreuse , en ce que les citoyens les moins riches payoient au-



dépendoient toutes les forces de cette république , & changea la

---

tant que ceux qui l'étoient le plus , n'étoit pas moins injuste , en ce que l'on choisissoit les Triérarques sur l'âge , & non sur l'évaluation des biens. Il en arrivoit que souvent les vaisseaux n'étoient point armés à temps , ou qu'ils étoient mal équipés , & que les flottes d'Athènes , ou agissoient mal , ou mettoient trop tard à la mer. Demosthènes proposa d'abroger cette loi , & en fit passer une nouvelle , qui portoit que les Triérarques seroient choisis à l'avenir , sur l'évaluation des biens , & non sur l'âge ; que tout citoyen dont les revenus montoient à dix talens , seroient tenus d'équiper une galere ; que celui qui auroit vingt talens de revenus , en équiperait deux , &c. mais que ceux dont les produits annuels seroient au-dessous de dix talens , se joindroient ensemble jusqu'à la concurrence d'un revenu de pareille somme , & que cette proportion s'étendrait



forme du gouvernement , qui , de démocratique qu'il étoit , devint entièrement aristocratique : c'est-à-dire , qu'il fit faire aux Athéniens le premier pas vers le despotisme.

Les citoyens , qui , par leur indigence, ne pouvoient plus avoir aucune part à l'administration ,

---

sur tous les membres qui composoient le corps de l'Etat. Cette loi remédioit à tous les abus , & dès ce moment les vaisseaux se trouverent toujours prêts au temps marqué : au reste , il étoit permis à celui qui étoit nommé Triérarque , d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche que lui , & de demander qu'on le mît à sa place , en offrant de changer de biens avec lui , & de faire la fonction de Triérarque, après cet échange. Telle étoit la loi qu'Antipater vouloit abolir , loi bien essentielle au soutien de la marine des Athéniens.



aimerent mieux s'expatrier , que de devenir, en quelque façon , les sujets de ceux qui n'étoient auparavant que leurs égaux. Ils allerent s'établir en Macédoine , où Antipater leur assigna des terres. Enfin la forteresse de Munichia reçut une garnison Macédonienne , que les Athéniens furent encore obligés d'entretenir par le traité ; de maniere que cette ville , qui ne connoissoit plus ses forces & ses ressources , pour ne pas devenir la proie de son ennemi , se livra volontairement à l'esclavage , & consentit à perdre tous les moyens de se relever. Que pouvoient craindre de plus les Athéniens ? Mais le commerce avoit substitué chez eux l'amour de l'intérêt à celui de la gloire & de la liberté. Chaque citoyen



craignoit de perdre ses richesses dans le sac de la ville. Ainsi fut dissipée cette ligue , dont les commencemens , funestes aux Macédoniens , sembloient annoncer à la Grèce , le retour de la splendeur qu'elle avoit perdue.

Cependant Athènes reparut encore dans la suite, sur la scène du monde , mais comme une société de marchands, qui n'avoient d'autre consistance que celle qu'ils recevoient , tantôt de la protection des rois d'Egypte , tantôt de celle des rois de Pergame , tantôt de celle des Rhodiens ; mais on ne voit plus en elle cette puissance qui influoit si fort sur les affaires générales. Encore fallut-il , pour qu'elle jouît de cet éclat emprunté , les étranges révolutions qui arriverent dans la Mar



cédoine , & qu'Antipater avoit germées , en appelant Polyperchon , de préférence à son propre fils , à l'espece de lieutenance générale du royaume , à l'ombre de laquelle il gouvernoit ; ce qui produisit dans l'Etat une infinité de troubles , qui mirent enfin sur le trône Antigone Gonatas , & pendant lesquels la marine établie par Alexandre , affoiblie d'ailleurs par la défection de l'Asie , dont les flottes n'avoient plus rien de commun avec celle de Macédoine , tomba tout-à-fait. Les Athéniens n'en profiterent que pour relever leur commerce, & non pour recouvrer leur puissance, en recouvrant leur liberté.

Un passage de Polybe prouve suffisamment combien les Macédoniens avoient toujours été éloi-



gnés de tout ce qui pouvoit être relatif au commerce , & combien leur marine étoit dégradée. En parlant de l'expédition que méditoit Philippe (a) sur l'Italie , conformément à son traité d'alliance avec Annibal , « il songea , dit cet historien , » à faire construire des vaisseaux , non pas de guerre ; car il ne pouvoit se flater d'équiper une flotte capable de tenir la mer contre les Romains , mais des vaisseaux de

---

(a) Ce Philippe étoit fils de Demetrius , petit-fils d'Antigone Gonatas , & pere de Persée , dernier roi de Macedoine , sur laquelle la famille d'Alexandre ne régnoit plus , & qu'on peut regarder comme éteinte dans la personne de ce conquérant , quoique ses enfans aient encore porté le titre de roi.



» transport pour débarquer des  
 » troupes , avant qu'on pût se  
 » douter à Rome de cette entre-  
 » prise. Jugeant que les vaisseaux  
 » d'Illyrie étoient les plus pro-  
 » pres à ses desseins , il en fit  
 » construire cent ; ce qu'on n'a-  
 » voit jamais vu sous aucun de  
 » ses prédécesseurs : après les  
 » avoir pourvus de tout ce qui  
 » étoit nécessaire , il exerça ses  
 » soldats à la rame , & s'embar-  
 » qua ; mais une terreur panique  
 » s'étant emparée de ses troupes ,  
 » il ne put achever le trajet ,  
 » quoiqu'il fût assez court , & re-  
 » vint couvert de confusion ».

Presque toute la Grèce alors ,  
 étoit tombée dans la même né-  
 gligence sur la marine militaire.  
 Les Illyriens , qui de tout temps  
 ne vivoient , pour ainsi dire , que



de brigandages , s'étant adonnés à la mer , infestoient impunément toutes les côtes du pays , où ils faisoient des descentes continuelles ; mais ayant porté l'audace jusqu'à insulter les Romains , ils furent défaits & subjugués.

La Grèce , ainsi délivrée de pirates , qui l'incommodoient fort , regarda les Romains comme ses libérateurs , & croyant ne rendre la main qu'à ses bienfaiteurs , se tendit à ses maîtres ; mais il ne lui restoit plus qu'à choisir entre ceux auxquels elle vouloit obéir. Les Romains s'annonçoient par la modération & la douceur : ils ne demandoient rien ; c'étoit à la vérité pour envahir tout avec plus de sûreté : mais cette politique finement conduite , ne se manifestoit qu'à propos ; on ne pouvoit



la démêler que par l'expérience des autres peuples : la Grèce ferma les yeux , & les Romains furent préférés.

Un Etat qui n'avoit jamais commercé , ne pouvoit pas tomber par les moyens de ruine qu'introduit le commerce. Aussi les causes de la décadence des Macédoniens furent-elles tout-à-fait différentes. Les généraux d'Alexandre , de sujets rebelles , étoient devenus des rois : chacun dans son gouvernement en avoit pris le titre. Ces Souverains régnoient dans l'Asie ; mais ils n'avoient garde de se servir de nationaux dans leur armées : leurs troupes n'étoient composées que de Grecs ; & ces princes étant Grecs eux-mêmes , il leur fut aisé de faire des recrues dans la Gré-



ce, & jusques dans la Macédoine, malgré tout ce que firent les rois de cette contrée pour l'empêcher. Chose singulière, les forces de ces rois de Macédoine étoient employées à défendre des usurpateurs qu'ils auroient dû punir, dans le même pays où ils avoient attaqué & vaincu un roi légitime, avec tout aussi peu de raison, qu'ils maintenoient ceux-ci sur le trône. Ces recrues ne pouvoient que dépeupler la Macédoine, qui d'ailleurs avoit ses guerres particulières à soutenir. Ces recrues étoient donc fort onéreuses, d'autant plus qu'elles devinrent fréquentes ; on en verra la cause dans les chapitres suivans. Les rois d'Asie y trouvoient un double avantage ; d'une part, ils avoient les meilleures troupes,



connues , & dont les moindres foldats étoient fort au-deffus de l'élite des peuples fur lesquels ils régnoient ; de l'autre , ils affoibliffoient foudrement une puiffance trop dangereufe pour eux , fi fes forces l'euffent fait reflouvenir que l'Asie étoit une de fes provinces , & que les princes qui y commandoient , n'étoient que des révoltés , ou des fils de révoltés

Les ufages pernicioeux s'établiffent dans les Etats par des événemens imprévus , ou par des convenances accidentelles. L'événement paffe , les convenances ne fubfiftent plus , l'ufage refte , & l'habitude s'incorpore avec le peuple ; il faut une révolution totale pour le détruire : elle arriva en Macédoine cette révolu-



tion , & elle n'y détruisit pas celui dont je viens de parler. Antigone Gonatas ne vit pas que pour faire tomber à ses pieds les principales couronnes de l'Asie qui lui appartenoient , comme la Macédoine , puisqu'elles en étoient devenues autant de dépendances par les conquêtes d'Alexandre ; il n'avoit qu'à empêcher ses sujets de sortir de leur pays , ou du moins d'aller servir ailleurs. Lorsque les Romains voulurent soumettre l'Asie , ils défendirent aux rois de lever & de recruter leurs troupes en Europe. Ce décret produisit son effet ; mais pour le faire observer & le maintenir , ils eurent besoin de se rendre redoutables , même à ceux qui ne leur obéissoient pas encore. Antigone Gonatas n'avoit pas be-



soin de vaincre ; il n'avoit qu'à faire observer une loi établie , & attendre en repos les instans d'agir : alors l'empire de Macédoine redevenoit le même qu'après les conquêtes d'Alexandre , sans combattre , pour ainsi dire , & formoit une barrière insurmontable pour les Romains , qui n'eussent jamais par conséquent mis le pied dans l'Asie.

L'instant de la révolution manqué , il n'étoit pas à craindre que les successeurs d'Antigone y songeassent. L'usage , je le répète , est un voile qui cache aux yeux des Souverains , leurs véritables intérêts. Les grands hommes seuls le déchirent ; & un grand roi dans un pays , semble être l'effort de plusieurs siècles. Philippe , pere de Persée , n'avoit que le nom



du Philippe , qui s'étoit fait déclarer généralissime des Grecs. celui-ci fit un traité d'alliance avec Annibal , comme on l'a déjà vu ; mais au lieu d'en exécuter les conditions , lorsqu'il vit que les Carthaginois avoient battu les Romains à Cannes , il craignit que son allié ne devînt trop puissant ; & dans l'espérance que les deux peuples belligérens s'affoibliraient par leurs avantages réciproques , & qu'il pourroit en profiter , il différa de fournir ce qu'il avoit promis ; mais il falloit attendre qu'Annibal fût dans Rome , pour songer à prendre des précautions contre lui. Jusques-là il étoit de l'intérêt de Philippe , dans sa politique même , de le soutenir , je dis dans sa politique , car le fonds en étoit vicieux : que



pouvoit-il avoir à démêler avec les Romains ou les Carthaginois ? Les uns & les autres avoient toute la Grèce à traverser , ou du moins une grande partie , avant d'arriver jusqu'à lui. S'il vouloit conquérir , l'Asie s'offroit , pour ainsi dire : Alexandre en avoit montré la route ; mais l'entreprise entamée contre les Romains , il falloit la suivre , en soutenant Annibal. Philippe voulut y revenir : il n'étoit plus temps. Annibal étoit trop foible pour être secouru ; & la terreur panique , qui empêcha le transport de ses troupes , fut un bonheur pour les Macédoniens.

Après l'abaissement de Carthage , Rome , dont la politique , semblable à une mine , avoit toujours un effet assuré : Rome vou-



lut se mêler des affaires de la Grèce. Philippe & les Œtoliens s'y opposerent. Antiochus fit la même faute envers lui, qu'il avoit commise envers Annibal : Antiochus le laissa battre , pour profiter de ses dépouilles ; & Philippe en fit une seconde par esprit de vengeance , en s'unissant avec les Romains contre Antiochus, lorsque ce dernier se mit, mais trop tard, en devoir de les arrêter.

Les Romains entrés dans la Grèce, la Macédoine leur devoit essentielle pour passer dans l'Asie, & ne pouvoit que les gêner, tant qu'elle seroit indépendante. L'intérêt des rois de l'Asie étoit donc qu'elle demeurât indépendante ; & l'intérêt des Macédoniens étoit de préserver



#### 48 HIST. DU COMMERCE

les rois de l'Asie d'incursion , & de tenir la barriere fermée de ce côté contre les Romains. Bien loin de les favoriser , c'étoit le moment de sacrifier ou la jalousie , ou la vengeance , & les intérêts les plus grands ; mais ni le grand Philippe , ni Alexandre , ne vivoient plus ; les Macédoniens , épuisés d'un côté par les recrues des troupes de l'Asie ; de l'autre , gouvernés par des princes trop foibles pour tenir la Grèce dans la dépendance , & pas assez adroits pour en être les alliés , ne pouvant en être les maîtres ; les Macédoniens , dis-je, tout belliqueux qu'ils étoient , furent la victime de tant de fautes entassées pour leur ruine. Persée , fils & successeur de Philippe , n'eut que plus de vanité , & pas  
moins



moins de foiblesse que son pere.  
Il fut battu plusieurs fois ; & la  
Macédoine soumise , fut réduite  
en province romaine.





## CHAPITRE II.

## DE L'EGYPTE,

*Sous les successeurs d'Alexandre.*

DANS le partage que firent les généraux d'Alexandre, Ptolémée Lagus eut le gouvernement de l'Egypte. Aux talens militaires, Ptolémée joignoit ces vertus bienfaisantes qui rendent un Souverain si cher à son peuple. Les Grecs & les Macédoniens s'empresserent d'aller habiter le pays le plus fertile du monde , dans le plus beau climat , & gouverné par un prince qui se montroit le pere de ses sujets.

Perdiccas s'étoit fait déclarer régent pendant la minorité des



fils d'Alexandre. A l'exemple de  
 son maître, il n'aspiroit pas à moins  
 qu'à la monarchie universelle.  
 Sous prétexte de conserver à l'em-  
 pire de Macédoine une province  
 qui en dépendoit, il entra dans  
 l'Egypte avec des forces de beau-  
 coup supérieures à celles de son  
 adverfaire ; mais Perdiccas, con-  
 tent d'être obéi, ne vouloit qu'être  
 craint de ses troupes; Ptolémée  
 étoit adoré des siennes. La crainte  
 peut contenir des soldats dans le  
 devoir; mais l'amour & la confian-  
 ce les font aller au-delà du devoir  
 même, & dissipent jusqu'à l'idée  
 du péril : le régent de Macédoine  
 ayant reçu un échec assez léger,  
 il fut abandonné par une partie  
 de ses troupes : bientôt les autres  
 se mutinerent, se défirent d'un  
 chef qui punissoit toujours, & ne



récompénsoit jamais, & passèrent dans le camp de Ptolémée ; de sorte que Perdiccas sembloit plutôt être venu conduire un renfort à l'armée de son ennemi , que l'attaquer. Ptolémée, dans ce moment, pouvoit tout entreprendre, il n'avoit qu'à marcher ; mais ce prince étoit pacifique , & songeoit à faire fleurir ses Etats , plutôt qu'à les étendre.

La folle ambition d'Alexandre, qui ne prétendoit pas à moins , qu'à voir le monde entier soumis à son empire , avoit fait naître les mêmes desirs dans le cœur de la plûpart de ses généraux. Après la mort de Perdiccas , Antigone , plus capable que lui d'y réussir , fit éclater les mêmes vues. Ce fut alors que le roi d'Egypte dut se repentir de n'avoir pas saisi l'inf-



tant de la mort du tuteur des jeunes rois , pour faire au moins quelque action qui en imposât aux autres chefs , de maniere à n'oser rien entreprendre contre lui ; mais Antigone ayant perdu la vie à la bataille d'Ipsus , les intérêts des généraux d'Alexandre qui restoient encore , commencerent à se concilier. Ptolémée , qui ne se voyoit plus d'ennemis redoutables , négligea de maintenir dans ses troupes la discipline Macédonienne , & s'occupa entièrement du soin de faire fleurir dans ses Etats , les arts , les sciences & le commerce.

L'Egypte étoit peuplée alors par différentes especes d'habitans : 1°. Les originaires du pays ; mais ils avoient si fort dégénéré des vertus de leurs ancêtres ,



qu'on les confondoit déjà avec les autres nations.

2°. Les Grecs , établis en Egypte , long-temps avant qu'elle fût soumise aux Perses ; mais ils ne s'étoient expatriés , que pour s'enrichir : uniquement occupés du commerce , livrés aux mœurs Egyptiennes , qu'eux-mêmes avoient contribué à corrompre , & contents d'obéir , ils s'embarassoient peu à quel maître ils obéissoient.

3°. Les Juifs , attirés par la fertilité du sol , & l'espoir du gain.

4°. Les Macédoniens qui avoient suivi Ptolémée , & les autres Grecs , que l'abondance & la douceur de son gouvernement avoient conduits en Egypte , pour y servir dans les emplois militaires. Ces derniers , qui



avoient eu presque toujours les armes à la main depuis leur arrivée , conserverent encore leur esprit national.

Il est aisé de sentir que les principales , les seules forces de l'Etat , consistoient dans ces soldats aguerris & disciplinés. L'un des premiers soins de Ptolémée & de ses successeurs , devoit donc être de maintenir parmi eux les exercices militaires , & l'esprit belliqueux qu'ils avoient apporté de la Macédoine & de la Grèce ; mais après la bataille d'Ipsus , Ptolémée Lagus ne songea plus qu'à des établissemens de commerce , & parut oublier cette maxime si connue & si peu pratiquée , que le plus sûr moyen d'éviter la guerre , est de se montrer toujours en état de la faire avec avantage.



Ptolémée Philadelphé , fils de Lagus , lui succéda. Il adopta les mêmes vues , & les porta beaucoup plus loin. Il est aisé de pénétrer quelles étoient les principales maximes de ce gouvernement : on voit clairement qu'elles tendoient toutes à favoriser les arts , la navigation & le commerce , qui commencerent à tenir le premier rang dans l'Etat. Le reste de la politique de ce royaume consistoit à entretenir des alliances avec tous les peuples de la Grèce , à y semer les divisions nécessaires pour les empêcher de se réunir , sur-tout à susciter continuellement des affaires à la Macédoine , & à y faire des levées & des recrues le plus qu'il étoit possible. Cette dernière branche de la politique de l'E-



gypte étoit commune à toute l'Asie. Le monarque qui passoit pour être le plus puissant, étoit celui qui avoit le plus de troupes Macédoniennes, ou des autres contrées de la Grèce, à sa solde ; ce fut ce qui sauva les puissances Asiatiques, & ce qui les perdit en même temps. D'un côté, les recrues étoient si considérables, que les peuples des pays d'où elles étoient tirées, n'étoient plus en état par ce moyen de former des entreprises ; mais de l'autre, les troupes de chaque royaume de l'Asie ne furent plus que des mercénaires, le plus grand vice qui puisse arriver dans un état.

Ces mercénaires, qui passaient d'une contrée pauvre dans un pays abondant, ne tarديوient pas à préférer les délices à l'austérité



de leur discipline. Le relâchement conduisoit à la corruption , aux murmures , & enfin aux révoltes , en même temps qu'il aborboit les forces & le courage : il en résultoit une chose assez singulière , c'est que les soldats de recrue étoient toujours les meilleurs , & les seuls , pour ainsi dire , sur lesquels on dût compter dans l'occasion.

Ptolémée Philadelphe , dans le principe de favoriser particulièrement le commerce , & de l'étendre , fit achever le canal tiré du Nil à la mer rouge , entrepris par Necus , & continué depuis par Darius , fils d'Hystaspe , qui l'abandonna. Ce canal , qui ouvroit une communication nouvelle , & bien plus courte de la Méditerranée avec la mer des Indes , faisoit né-



ceffairement de l'Egypte , l'entrepôt du commerce avec les peuples de l'Orient , plus connus depuis les conquêtes d'Alexandre , & chez lesquels il étoit bien plus facile d'aller depuis l'établissement des colonies grecques qu'avoit fait ce conquérant fur les bords de l'Indus. Je dis le commerce du Levant; car , malgré les ports des Egyptiens dans la Méditerranée, le commerce d'Occident se bornoit pour eux à la Grèce & à la basse Afie , les Carthaginois étant en poffeffion de tout le refte.

Cette fource inépuifable de richesses étoit d'autant plus avantageufe , qu'on n'avoit point de naufrages à craindre , & qu'elle n'exigeoit point d'armemens, pour ainfi dire. Des vaiffeaux mar-



chands alloient porter aux Indes les produits des manufactures d'Egypte , en rapportoient à Alexandrie & dans les autres ports , les trésors & les marchandises les plus précieuses , d'où ce qui n'étoit pas consommé dans le pays même , réfluoit dans la Grèce & dans la Basse-Asie ; mais le côté de la Méditerranée n'étoit pas si assuré , vû les forces maritimes des différens peuples qui habitoient les isles & les côtes de cette mer.

Cette situation mit Ptolémée Philadelphe dans la nécessité d'avoir une marine militaire, qui pût être l'appui de sa marine marchande , & en même temps le boulevard de l'Etat. Il fit construire nombre de vaisseaux de guerre , d'une grandeur prodigieuse.



gieuse , parmi lesquels il y en avoit de si énormes , qu'il n'étoit pas possible d'en faire usage , & qu'ils ne servoient , pour ainsi dire , que de montre. Ces flottes lui assujettirent presque toutes les côtes maritimes de l'Asie , telles que la Phénicie , la Cilicie , la Pamphilie , la Carie , &c. & une grande partie des isles Cyclades. Elles lui servoient encore à entretenir ses alliances dans la Grèce , à y semer des divisions , & à y fomenter les guerres , selon qu'il convenoit à ses intérêts politiques.

Des établissemens de commerce si étendus , une nouvelle branche ouverte aux commerçans , qui donnoit des richesses immenses avec facilité & sans risque , une police avantageuse pour eux, atti-



rerent dans l'Egypte une foule d'étrangers, qui vinrent s'y établir de toutes parts. On est étonné d'apprendre par les historiens, que l'on comptoit alors dans ce pays plus de trente mille villes.

Ceux qui calculent les forces des Souverains sur la quantité de matieres d'or & d'argent qui remplissent leurs coffres, ou qui sont entre les mains de leurs sujets, peuvent juger par-là combien Ptolémée Philadelphie étoit puissant, & l'Egypte redoutable. Sous son règne, le progrès des arts fut rapide; le commerce s'étendit; les richesses devinrent immenses; l'abondance prodigieuse; le nombre des sujets augmenta, non par la population, mais par le concours des étrangers de toutes les nations, qui alloient & venoient



fans cefſe. Alexandrie ſ'embellit. Philadelphie fit conſtruire nombre d'édifices , qui ſignaloient ſa grandeur & ſa magnificence. On vit ſ'élever la fameuſe tour appellée le Phare d'Alexandrie , dont on ſçait aſſez l'uſage. Jamais l'Egypte n'avoit été ſi floriffante ; jamais elle n'avoit été ſi près de ſa ruine : elle étoit indiquée à la troiſieme génération.

Ptolémée Evergete ſoutint encore l'Egypte dans toute ſa ſplendeur ; mais ſous Ptolémée Philopator , les richelſſes qu'avoient introduites ces établiſſemens de Philadelphie , commencerent à produire leur effet. Le luxe eſt toujours en raifon du commerce. Le commerce fut prodigieux ; le luxe le devint de même. La volupté & la molleſſe marchent toujours



au niveau du luxe. Les arts , purement agréables , devinrent l'unique objet de l'éducation chez les Egyptiens. Les arts utiles étoient fans récompense & fans gloire ; ils furent négligés : la marine seule fut en honneur ; mais dès qu'il n'y eut plus de conquêtes à faire , tous les marins devinrent marchands : l'esprit d'intérêt s'empara de tous les cœurs , & le discrédit des troupes de terre passa dans celles de mer. On ne se mit plus en peine de servir la patrie : on avoit des étrangers qu'on payoit pour la défendre. On ne vouloit que plaire : pour y parvenir , il ne falloit qu'être riche , & on ne s'occupoit plus que du soin d'acquérir.

Cléomene , roi de Sparte , arrivant en Egypte , dans l'espoir de



tirer de Ptolémée Philopator, son allié, les secours nécessaires pour rentrer dans le Péloponèse, ne vit qu'un prince livré à la séduction d'un ministre odieux, qui ne soutenoit l'Etat que par ces moyens vils & peu dignes du trône, qui en précipitent la chute; une cour dissolue, où l'inaction étoit un état, & dont l'ennui étoit l'étiquette; une capitale, où les habitans étoient livrés uniquement à la frivolité, à la débauche, où les esprits, par désœuvrement & par inconstance, étoient toujours disposés à la sédition; des armées sans discipline, & composées de mercénaires, d'autant plus redoutables, qu'ils étoient craints, & qu'ils ne l'ignoroient pas. La vertu de Cléomène le fit haïr: son courage & ses actions le rendirent



formidable : son habileté le fit passer pour un homme dangereux.

Sofibe , le ministre de Philopator , appréhendant que Cléomene , trop convaincu de la foiblesse de l'Egypte , qui ne pouvoit échapper à ses regards , n'aspirât dans la suite à s'en rendre maître , au lieu de devenir son allié ; le perfide Sofibe peignit le roi de Sparte à Philopator , comme un homme ambitieux & remuant , qui le méprisoit intérieurement , & de la personne duquel on ne pouvoit trop tôt s'assurer. Ce ministre , pour persuader ce qu'il vouloit à un prince trop foible & trop crédule , se servit d'une réponse que Cléomene avoit faite à Nicégore , lorsque celui-ci arrivant du Péloponese , lui dit qu'il amenoit des chevaux pour la guerre.



Tu aurois bien mieux fait pour ton intérêt , lui répondit Cléomene , d'amener de belles courtisanes , d'excellentes actrices , & des danseuses surprenantes : voilà ce qu'on estime ici , & non pas des chevaux , qui ne sont bons que pour les armées.

Il n'en fallut pas davantage pour décider la captivité de Cléomene ; mais ce prince , seul en Egypte , pour ainsi dire , n'ayant avec lui qu'une suite peu nombreuse , faisoit trembler les Egyptiens devenus ses ennemis. On lui assigna un château : on lui donna des gardes , sous prétexte de lui rendre les honneurs convenables à son rang , mais en effet , pour s'assurer de lui. Cléomene s'aperçut bientôt de la trahison. Ce prince ne se voyant



d'autres ressources que les efforts de l'audace qui conduisent toujours au succès , ou à une mort glorieuse , trompe ses gardes , arme sa fuite , sort du château , où il étoit retenu , parcourt les rues l'épée à la main , culbute tout ce qui s'oppose à son passage , & se porte avec sa petite troupe vers les prisons , dans le dessein de les ouvrir & d'armer les prisonniers. Sur la nouvelle de l'évasion du roi de Sparte , le premier soin avoit été d'y envoyer assez de troupes pour qu'il fût impossible de les forcer. Cléomene obligé de se retirer , vole au port pour tâcher de se rendre maître d'un vaisseau. Les mêmes précautions avoient été prises de ce côté par le gouvernement. Frustré de tout espoir de retraite ,



& ne pouvant plus jouir que d'une vie honteuse , il exhorte ses compagnons à suivre son exemple , & se perce de son épée aux yeux d'un peuple de lâches , qui n'eurent pas même le courage de l'admirer.

Cependant l'Egypte , qui s'enrichissoit tous les jours davantage , se dépravoit de plus en plus. Les rois , tristement occupés de leur ennui au fond de leur palais , laissoient l'autorité entre les mains de ministres , qui ne sçavoient employer que l'assassinat & le poison pour pacifier l'intérieur. L'Etat balançoit sur lui-même , & sembloit n'attendre qu'une main qui déterminât sa chute. Mais la Syrie languissante ne pouvoit soutenir le poids de sa grandeur ; les Macédoniens



étoient occupés des affaires de la Grèce , & Carthage défendoit encore contre Rome l'empire de l'univers.

Lorsque les Romains eurent détruit Carthage, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de la Grèce par la conduite la plus adroite , & de la Macédoine par leurs armes victorieuses, on vit paroître ce règlement qui défendoit aux Grecs de servir dans les armées des rois de l'Asie , & pareillement aux monarques Asiatiques de faire des levées ou des recrues dans la Grèce. Ce règlement , ouvrage de la politique la mieux combinée , leur livroit ces vastes contrées , ces royaumes si puissans en apparence , sans risquer une goutte d'un sang que des peuples efféminés n'étoient pas dignes de



répandre. L'Egypte perdit toute sa force, en perdant ses mercénaires : bientôt on vit la cour n'être plus qu'un tissu horrible de crimes & de catastrophes, Alexandrie en proie aux tumultes, & l'Etat au pillage des féditieux.

Les Romains, dont les yeux étoient sans cesse ouverts sur l'Asie, pour saisir les momens de profiter des maux qui déchiroient chacune de ces puissances, vinrent enfin décharger les Egyptiens du fardeau trop pésant de la liberté, mille fois plus cruelle pour eux que l'esclavage. Rome, par ses décrets, dispofoit déjà depuis long-temps de cette couronne, & parut ne la faire tomber, que pour le bonheur des peuples. C'est ainfi que cette république ambitieuse couvroit ses



conquêtes du voile de la bienfaisance & de l'équité ; c'est ainsi qu'elle s'affujettissoit l'univers , en affectant de ne conserver que les droits de l'humanité. Les Romains furent les protecteurs du monde , comme Cromwel le fut de l'Angleterre. L'Egypte fut réduite en province romaine.





## CHAPITRE XV.

## DE LA SYRIE,

*Sous les successeurs d'Alexandre.*

L'AMBITION d'un Souverain avoit changé la face d'une partie du monde , & le changement dans les intérêts politiques sembloit en avoir apporté dans le caractère des peuples. Les Syriens , uniquement commerçans jusqu'à la conquête de l'Asie par Alexandre , parurent être devenus une nation guerrière sous le règne de ses successeurs. Seleucus , auquel la Syrie étoit échue dans le partage général , établit d'abord sa cour à Babylone. Ce prince , qui s'occupoit également du soin de conserver



l'esprit militaire dans ses troupes, & de rendre ses Etats florissans, fit bâtir sur les bords du Tigre, une ville très-considérable, qui fut appelée de son nom Seleucie, dont il fit le siège de l'empire.

Cependant ce nouveau royaume fut sur le point de périr, au moment même qu'il commençoit à s'élever. Antigone, depuis la mort d'Eumene, sembloit prétendre à la domination entière de l'Asie, & peut-être à quelque chose de plus. Le projet de parvenir à la monarchie universelle, à peine supportable dans Alexandre, étoit une espece de manie dont s'enivroient tour-à-tour ses Généraux, devenus ses successeurs. Antigone étoit l'allié de Seleucus; mais sans égard



pour les traités , il le dépouilla de ses Etats. Ces satrapes ou ces princes , comme on voudra les appeller , ne manquoient jamais de prétextes apparens pour se faire la guerre : les intérêts des rois de Macédoine en étoient toujours un suffisant.

Seleucus dépouillé se retira en Egypte auprès de Ptolémée ; mais lorsqu'il vit Antigone engagé dans des guerres difficiles , entreprises relativement à ses desseins ambitieux , il se remit en possession de ses Etats , y ajouta la Médie ainsi que la Suziane , & poussa ses conquêtes du côté de l'Orient , plus loin même que n'avoit fait Alexandre , puisqu'il fit reconnoître son autorité jusques sur les bords du Gange. Ce prince , devenu maître des Indes ,



pouvoit aisément s'emparer du commerce de cette contrée : le golfe Persique étoit une grande facilité pour ce dessein : Ptolémée , qui faisoit le commerce des Indes , n'avoit aucun droit sur ce vaste pays : cependant on ne voit point que Seleucus ait fait la moindre tentative pour s'ouvrir cette nouvelle source de richesses , ni même pour la partager avec les Egyptiens.

Après la bataille d'Ipsus , Seleucus , possesseur de presque toute l'Asie , ne songea point à se saisir des places maritimes ; il les vit tranquillement entre les mains de Ptolémée & de Démétrius , fils d'Antigone. On diroit que ce prince , avec le projet de rendre ses Etats florissans , comme je l'ai déjà dit , en redoutoit



le moyen le plus prompt & le plus efficace , & qu'il en connoissoit tous les dangers. Cependant il succomba. Démétrius n'avoit conservé des Etats de son pere , que quelques places situées sur le bord de la mer , & principalement celles de la Cilicie & de la Phénicie. Seleucus alarmé de l'alliance de Lyfimaque & de Ptolémée , avoit demandé à Démétrius sa fille en mariage : il regardoit le fils d'Antigone comme un torrent dont il dirigeroit le cours. Démétrius entrevoyoit dans cette alliance avec le roi de Syrie , quelque lueur d'espérance de rentrer un jour en possession du reste des Etats de son pere , dont il avoit été dépouillé.

Ce prince , dont la tête étoit



assez singulièrement organisée ; plus heureux & plus grand peut-être , s'il avoit eu moins de génie , formoit toujours les plus grands projets , & ne se laissoit point de les voir échouer : on eût dit que la fortune se plaisoit à exercer les ressources de son imagination : elle paroissoit d'abord favoriser chacun de ses desseins ; mais au moment du succès , elle l'abandonnoit tout à coup , & le revers le plus affreux sembloit le laisser sans ressources. Lui seul faisoit tête à l'orage ; & les débris d'une entreprise manquée , lui servoient encore de matériaux pour en former de nouvelles , qui toutes avoient le même sort. Tel étoit le prince dont Seleucus épousoit la fille , pour l'opposer à Ptolémée & à



Lyfimaque en cas d'événement. Mais lorsqu'il vit que les deux rois demeuroient tranquilles à son égard, il voulut profiter d'une alliance qui lui devenoit inutile par rapport à l'Egypte & à la Thrace.

Démétrius étoit maître, comme je l'ai déjà dit, d'une partie de la Cilicie & de la Phénicie. Le roi de Syrie, qui venoit de transporter fa cour à Antioche, ville qu'il faisoit bâtir fur les bords de l'Oronte, n'ayant plus befoin de Démétrius, songea à le dépofféder des places maritimes qu'il avoit confervées, d'autant plus que ces places étoient autant de portes pour entrer dans la Syrie, & d'où l'on pouvoit avec facilité déboucher à tout moment jufques fur Antioche ;



sa nouvelle capitale. A la vérité Démétrius étoit pour lors son allié , mais il pouvoit devenir son ennemi : il étoit même aisé de le prévoir. Seleucus lui demanda d'abord la Cilicie : n'ayant pu l'obtenir , il exigea de ce prince qu'il lui remît du moins les villes de Tyr & de Sidon , & menaça de lui déclarer la guerre , en cas de refus. Un homme tel que Démétrius , que tous les revers de la fortune n'avoient pu abbatre , étoit peu susceptible d'effroi. Il ne voulut point entendre aux propositions de Seleucus , & se prépara à soutenir la guerre , comme s'il eut été assez puissant pour la faire offensivement , ou du moins pour faire une défensive avec quelque sorte d'égalité.



Son génie , les reffources qu'il y trouvoit , & le bonheur qui l'accompagnoit toujours dans le commencement de fes entrepriſes , ſuppléerent pendant quelque temps à ce qui lui manquoit de forces ; mais à la fin , la fortune reprit à l'égard de ce prince ſon cours ordinaire : il tomba vivant entre les mains de Seleucus , qui , maître de ſa perſonne , n'eut pas de peine à le devenir de Tyr , de Sidon & de la Cilicie , qu'il ambitionnoit ſi fort.

La poſſeſſion de tant de ports , preſque tous excellens , offroit aux rois de Syrie de grands avantages pour le commerce : ils ne les négligerent pas ; mais ils s'attachèrent encore plus à ſe former une marine militaire , qu'à



les mît en état de conserver leurs liaisons dans la Grèce , d'où ils tiroient les recrues de leurs troupes , & d'influer toujours pour quelque chose sur les affaires des différentes républiques de cette contrée. Une preuve que l'objet de la marine dans la Syrie , gouvernée par les successeurs d'Alexandre , étoit plus la guerre & les conquêtes , que le commerce , c'est qu'ils avoient entièrement abandonné aux Ptolémées la mer des Indes , ainsi que je l'ai déjà dit , & qu'ils ne firent aucun usage de la mer Caspienne , par le moyen de laquelle ils auroient pu cependant établir un commerce très-considérable avec tout le nord de l'Asie. Il est vrai qu'ils firent reconnoître cette mer , en grande partie ; mais les auteurs qui attestent



ce fait , leur prêtent un motif qui paroît assez chimérique. Ils disent que les rois de Syrie , persuadés que la mer Caspienne n'étoit qu'un écoulement de l'Océan , avoient dessein de s'en servir pour prendre l'Europe à revers , fondre sur l'Italie , après avoir traversé la Germanie & les Gaules , & parvenir ainsi à la monarchie universelle : au reste , cette opinion sur la mer Caspienne subsistoit encore du temps de Pline ; preuve que cette mer n'avoit jamais été bien reconnue , & par conséquent que le commerce n'y avoit jamais porté de grands établissemens.

Des troupes nombreuses , disciplinées & aguerries , une vaste étendue de pays , des terres fertiles & peuplées d'habitans laborieux , des ports excellens , une



marine formidable, un commerce modéré en apparence , puisque le prince ne le favorisoit pas uniquement , par conséquent point de luxe , ou du moins un luxe sans doute aussi modéré que le commerce , & restreint à ce point où il fait fleurir un Etat , sans en précipiter la ruine , il paroît assez difficile de démêler les causes de la décadence de l'empire de Syrie. Cependant si l'on veut approfondir ce gouvernement , & réfléchir , tant sur le caractère des habitans du pays , que sur la nature de leurs rois & de leurs défenseurs , il est aisé de voir que cette monarchie ne pouvoit subsister. Pour s'en convaincre , il suffit de jeter un coup d'œil sur les Syriens avant Alexandre : on les voit dans tous les temps , ainsi



que les Phéniciens , livrés entièrement à l'esprit de commerce , & plongés dans la mollesse & le luxe qu'il entraîne. Un prince conquérant peut asservir un peuple , changer ses loix , la forme de son gouvernement , sa religion , abolir ses usages , réformer ses mœurs , &c. Mais son caractère tient encore long-temps contre ces révolutions. Alexandre ne put donc rien sur la façon de penser des peuples qu'il soumit , toujours indépendante de la volonté & des réglemens des rois. Avant les Macédoniens , les Syriens étoient commerçans , efféminés , & peu propres à la guerre : ils restèrent tels sous le règne de leurs vainqueurs. Les sentimens militaires , qui ne peuvent s'introduire que dans une ame vraiment philoso-



phe , ou dans un corps robuste & vigoureux , ne purent donc point pénétrer dans le cœur de ces peuples amollis ; & si l'on voit quelque changement dans l'Asie après avoir été soumise ; si l'on y voit un état militaire , des conquêtes , & tout ce qui dénote la force & le courage , ce seroit une erreur de croire que le caractère des naturels du pays ne fût plus le même. Mais il faut en chercher la cause dans la grande quantité de Grecs & de Macédoniens , qu'Alexandre & ses successeurs conduisirent dans l'Asie.

Il faut donc distinguer deux espèces de caractères dans chaque peuple de cette partie du monde , à commencer du moment qu'elle fut soumise au vainqueur de Darius. La plus grande preuve



de ce que j'avance , c'est que les successeurs d'Alexandre ne se servirent de leurs propres sujets dans leurs troupes , que le moins qu'il leur fut possible. Lorsqu'on descend dans le détail de la composition de leurs armées , on est étonné d'y voir un si petit nombre de nationaux ; mais cet étonnement doit cesser , si l'on considère un peu attentivement ces nationaux : il étoit si impossible de les aguerrir , que dans la suite Mithridate , auquel , malgré ses fautes , on ne peut sans injustice refuser le titre de grand Général , & qui , par ses lumières & par sa sévérité naturelle , étoit peut-être l'homme le plus propre à discipliner & à aguerrir des troupes ; Mithridate , dis-je , ne put cependant jamais réussir à former des



habitans du Pont , ni des autres peuples de l'Asie soumis à son obéissance , une armée véritablement guerrière , & capable de résister aux Romains.

Les Généraux d'Alexandre , qui connoissoient bien mieux que Mithridate la discipline militaire , sous laquelle ils étoient nés , pour ainsi dire , sentirent aisément , que les peuples de l'Asie , qu'ils venoient de conquérir , n'en étoient pas susceptibles : ils ne songerent même pas à en former des soldats , persuadés que leurs efforts à cet égard seroient inutiles. Ils préférèrent toujours de tirer leurs troupes de la Grèce & de la Macédoine , lorsqu'ils le purent ; de sorte que l'on voyoit dans le même pays , ainsi que je l'ai dit plus haut , deux especes de peuples



bien différentes ; l'une occupée du soin d'aggrandir ou de conserver l'Etat , tandis que l'autre ne s'occupoit qu'à s'enrichir , à jouir de ses richesses , sans y mettre de bornes , par conséquent à détériorer l'Etat , & à le détruire par les vices de l'intérieur.

Cependant les forces militaires auroient pu conserver la puissance de chacune de ces monarchies , malgré les efforts du poison interne qui les déchiroit , si ces forces eussent été nationales ; mais les troupes , pour la plus grande partie , n'étoient composées que d'étrangers. Ces mercénaires , peu attachés à un pays dans lequel ils n'étoient pas nés , ne prenoient à sa défense qu'un intérêt médiocre ; & l'on ne pouvoit espérer qu'ils combattissent



avec la même ardeur qu'ils l'auroient fait pour leur patrie : d'ailleurs ils se trouvoient dans le sein des délices , le moyen de ne pas se corrompre ! Il est vrai que ces troupes se renouvelloient fans cesse par les recrues ; d'où il arrivoit que les nouveaux soldats étoient toujours les meilleurs , comme on l'a vu dans le chapitre précédent. Cet arrangement, tout vicieux qu'il étoit , pouvoit faire subsister chacune de ces monarchies , tant qu'elles n'avoient de guerres à soutenir que les unes contre les autres , parce qu'elles étoient toutes, à peu près, à égalité de forces, ainsi que de corruption, & que les vices du gouvernement étoient par-tout les mêmes ; mais lorsqu'il fut question de se défendre contre les Romains, ces forces



ne pouvoient suffire , & ces différentes monarchies ne pouvoient manquer de tomber , comme elles tomberent en effet.

La faute que fit Antiochus, surnommé le Grand, de laisser battre Philippe , roi de Macédoine , & pere de Persée , par une basse jalousie , & pour profiter de ses dépouilles , ne fit que hâter la chute du royaume de Syrie , mais ne l'occasionna pas. La cause de cette chute étoit bien antérieure : on la trouve dans le caractère des Syriens , dans les défauts de leur gouvernement , & dans les faux principes de leurs rois , qui ne s'occupèrent point assez du soin de restreindre le luxe , d'arrêter les progrès de la mollesse , de ramener la pureté des mœurs,



& de donner à leurs fujets tout le courage & toute la force dont ils étoient fufceptibles. Ils n'en auroient jamais fait , à la vérité , des Macédoniens ou des Grecs , ils n'auroient jamais pu fe difpenfer d'avoir des mercénaires à leur folde ; mais ils auroient du moins formé des foldats nationaux moins mauvais , qui auroient été fans ceffe entretenus dans les vertus militaires , par la difcipline & l'exemple des étrangers. Ces étrangers eux-mêmes ne fe feroient pas corrompus : les rois de Syrie n'auroient pas été obligés de faire des recrues fi fréquentes : au moyen de l'amélioration de leurs propres troupes , ils n'auroient pas été obligés d'en faire de fi confidérables , & ils



auroient pu n'avoir des mercénaires pour leurs armées , que dans la juste proportion où une monarchie peut en avoir , sans être exposée aux inconvéniens qui résultent de l'excès.

Il s'ensuit donc de ce qu'on vient de dire sur les Syro-Macédoniens , que le luxe & l'attirail des vices qu'il entraîne , produisirent chez ce peuple leurs effets ordinaires , & par conséquent , que le commerce excessif fut la cause originaire de la ruine de cette puissance , ainsi que des autres peuples commerçans , dont nous avons parcouru l'histoire jusqu'à présent. Antiochus vaincu par les Romains sur terre & sur mer , fut obligé de céder une grande partie de ses Etats pour en con-



server le reste. Le règlement qui défendoit aux princes de l'Asie de recruter leurs troupes dans l'Europe, produisit le même effet sur la puissance des Syriens, que sur leurs voisins. Des guerres intestines s'allumerent. Ces peuples, las de souffrir tous les malheurs qui résultent des guerres civiles, se chercherent un maître parmi les monarques de l'Asie, sous le règne duquel ils pussent vivre paisiblement. Tigra-ne, roi d'Arménie, fut préféré. Les premières années de son règne déterminèrent ce choix, & sembloient le justifier; mais les dernières furent bien différentes. Tigra-ne avoit triomphé tant qu'il n'avoit eu affaire qu'à des barbares, qu'à des peuples lâches &



efféminés ; mais barbare lui-même , & aussi efféminé qu'on le peut être , il fut vaincu par les Romains, devant lesquels sa fausse grandeur s'éclipsa , & les Syriens passerent sous leur obéissance.





## CHAPITRE XVI.

*Des Rhodiens.*

**T**ANDIS que les différens peuples de la Grèce s'écrouroient tour-à-tour, les Rhodiens, dont on ne connoissoit guères que l'existence avant les conquêtes d'Alexandre, parurent tout à coup, & commencerent à jouer un rôle considérable dans le monde politique.

L'isle de Rhodes étoit située à la pointe de la basse Asie. Un ciel pur, une terre naturellement fertile, en rendoient le séjour commode & agréable; mais elle avoit trop peu d'étendue pour fournir à la subsistance d'un grand nombre d'habitans. Les Rhodiens  
se



se livrerent entièrement au commerce , pour lequel la nature leur avoit donné tant d'avantages : & quand ils n'auroient pas été commerçans par inclination , la nécessité les eût forcés de le devenir.

Le premier soin d'un peuple qui fait du commerce , l'objet capital de sa politique , doit être de se former une marine la plus puissante qu'il lui est possible , afin d'assurer ses établissemens , ses transports & ses retours. Les Rhodiens n'y manquèrent pas ; & dès le temps de la conquête d'Alexandre , ils en avoient déjà une très-considérable. Cependant lorsque ce prince vint subjuguier l'Asie , ils allèrent au-devant du joug , offrirent de se soumettre , & reçurent garnison Macédonien-



ne ; mais après la mort de ce conquérant , voyant le partage qui s'étoit fait entre ses Généraux , les divisions qui régnoient entre eux , & les guerres qu'elles occasionnoient , ils se ressouvinnrent que les hommes naissent libres : ils chasserent la garnison Macédonienne , & s'allierent bientôt avec Ptolémée , qui leur ouvrit ses ports.

Ce fut alors que Rhodes parvint au plus haut point de grandeur dont elle fut susceptible. La ruine de Tyr avoit étendu considérablement les branches du commerce de cette république , que tout sembloit favoriser. Située à égale distance de l'Egypte & du Pont-Euxin , on eût dit que la nature avoit formé cette île pour être le centre du monde connu.



On voit par l'histoire , que les Rhodiens avoient des alliances fort étroites avec les habitans de Sinope. Lorsque cette dernière ville , que l'on peut comparer , si l'on veut s'en former une idée , aux villes Anféatiques , se vit menacée par les rois de Pont , dans les Etats desquels elle se trouvoit , pour ainsi dire , enclavée ; les habitans eurent recours aux Rhodiens , qui , sur le champ , nommerent des commissaires pour faire fournir à leurs alliés des machines de guerre , des munitions de bouche , & de l'argent : ce secours fut si prompt , qu'il sauva Sinope pour cette fois.

La principale attention du gouvernement chez un peuple commerçant , doit être de vivre en bonne intelligence avec tous ses



voisins , & de ne point entrer dans les différends qui surviennent entre les puissances qui l'environnent, lorsque l'intérêt de son commerce ne l'y oblige pas. Les Rhodiens observerent assez exactement cette maxime essentielle. Cependant on les voit s'exposer à tous les malheurs de la guerre , & résister à Antigone, qui, maître de toute la basse Asie , & prétendant aussi avoir des droits sur eux , vouloit les obliger à lui fournir leur flotte. Mais , outre que Ptolémée , contre lequel on vouloit les forcer de s'armer , étoit leur allié , la perte du roi d'Egypte eût entraîné celle d'une grande partie de leur commerce , c'est-à-dire , une grande partie de leur existence. Les Rhodiens avoient donc le plus grand intérêt à le



secourir de toutes leurs forces ,  
au lieu de les employer contre  
lui.

Le siège dont Antigone irrité  
les menaçoit , ne les effraya pas.  
Ils mirent en dépôt leurs femmes ,  
leurs enfans , & leurs effets les  
plus précieux , chassèrent de leur  
ville toutes les bouches inutiles ,  
& se défendirent avec une fer-  
meté & une intelligence qui me-  
ritent d'autant plus d'éloges , qu'ils  
étoient assiégés par Démétrius ,  
l'homme , sans contrédict , le plus  
célèbre de l'antiquité pour l'atta-  
que des places , & dont la répu-  
tation étoit si grande dans cette  
partie de la tactique militaire ,  
qu'il fut surnommé Poliorcète ,  
ou le Preneur de villes. Cepen-  
dant son habileté échoua devant  
cette place. Après un siège très-



long , pressé par son pere de le venir joindre au plutôt , il fit un traité avec les Rhodiens , qui consentirent à l'alliance qu'il leur propoisoit avec Antigone , & à le servir de toutes leurs forces dans toutes ses guerres , excepté contre Ptolémée , leur allié.

Démétrius , pour leur témoigner l'estime qu'une défense si vigoureuse lui avoit inspiré pour eux , leur fit présent de toutes ses machines de guerre : ils en firent fondre le métal , & en formerent ce fameux colosse placé à l'entrée de leur port , entre les jambes duquel les plus grands vaisseaux passaient sans difficulté , & qui fut compté parmi les merveilles du monde.

Ce colosse fut renversé dans la suite par un tremblement de ter-



re , qui détruisit une partie de la ville de Rhodes. Toutes les puissances prirent part à un accident si funeste à cette ville , & cherchèrent à se surpasser en générosité envers un peuple généralement estimé & aimé. Les Rhodiens reçurent de toutes parts des sommes considérables , & gagnèrent à cet événement beaucoup plus qu'il ne leur avoit fait perdre. Ils réparèrent leur ville ; mais ils ne releverent point le colosse , & préférèrent de mettre dans le trésor public , le reste de l'argent qu'ils tenoient de la libéralité des autres peuples.

Les Rhodiens avoient tourné toutes leurs vues du côté de la navigation & du commerce , & ils employoient pour former d'excellens marins , les mêmes objets



d'encouragement, & les mêmes moyens dont les autres peuples de la Grèce se servoient pour former ou pour entretenir de bonnes troupes sur terre. Toutes les fêtes, tous les jeux des Rhodiens, se passaient sur la mer. Ils établirent des loix maritimes : ils en composèrent un code, dont la sagesse leur attira l'admiration générale. Les Romains l'adoptèrent, ainsi que tous les peuples de l'antiquité, qui s'adonnerent à la navigation, & les modernes n'ont pas rougi de le consulter.

Cependant la prudente politique des Rhodiens, qui consistoit principalement à se tenir toujours dans la neutralité la plus exacte, tant que leur commerce n'y étoit pas intéressé, se démentit en faveur des Romains. Le caractère,



ou plutôt les projets de cette république , échapperent à leurs regards. Philippe , pere de Persée , ne leur parut qu'un prince ambitieux , qui vouloit asservir la Grèce , & recouvrer ensuite les Etats d'Alexandre : ils ne virent au contraire dans les Romains qu'un peuple modéré , qui , après avoir humilié l'orgueil d'une rivale qui possédoit l'empire de la mer , n'avoit voulu , ni s'arroger cet empire , ni augmenter son commerce , & qui sembloit dans ce moment ne prendre les armes que pour remettre la Grèce en liberté , & la soustraire à l'oppression de Philippe. Les Rhodiens se jetterent dans le parti des Romains , & leur rendirent les plus grands services. Unis avec la flotte d'Attale & les vaisseaux



de Rome , ils portèrent la guerre sur les côtes de la Macédoine , & contribuèrent plus que personne à l'abaissement de Philippe.

Cette faute étoit capitale sans doute : cependant elle n'étoit pas encore sans remède , s'ils avoient ouvert les yeux ; mais ils persévérèrent dans cet attachement pour les Romains , bien plus redoutables pour eux , que les projets mal digérés du prince , dont ils venoient d'affoiblir la puissance. Philippe n'avoit point de marine , & peu de moyens pour en former. Ils auroient toujours été à portée de la détruire , ou du moins d'en arrêter les progrès , s'il eut tenté d'en établir une ; mais jusques-là ils pouvoient se tenir tranquilles. S'ils eussent bien



connu les Romains , ils auroient senti que Philippe étoit la seule digne qui pût résister à ce torrent, & qu'il étoit plutôt de leur intérêt de le défendre , que de faciliter l'entrée de ses Etats aux armées d'une république qui lui faisoit la guerre , plutôt parce qu'elle étoit intérieurement l'ennemie de toute puissance qui ne reconnoissoit pas son autorité , que par les principes d'équité & de bienfaisance dont elle vouloit se parer aux yeux de l'univers.

Il sembloit que les Rhodiens ne s'occupassent que du soin de détruire tout ce qui pouvoit assurer leur conservation. Après la défaite de Philippe , Antiochus se mit sur les rangs pour combattre les Romains. Ce prince équipa une flotte considérable , dont il



donna le commandement au fameux Annibal. Si les Rhodiens se fussent joints à lui , Rome succomboit , & la Grèce étoit sauvée ; mais toujours aveuglés , ils ne montrèrent pas moins de zèle contre Antiochus que contre Philippe. Ils combattirent seuls la flotte formidable du roi de Syrie , & en triomphèrent. Après la victoire , ils ne demandèrent à leurs alliés , pour récompense de ce service signalé , que la liberté des villes Grecques de l'Asie ; ils l'obtinent , & les Romains , qui vouloient paroître touchés de cet acte de générosité , pour qu'on les crût capables de ce sentiment , leur firent présent de la Lycie.

Enfin le voile qui cachoit aux yeux des Rhodiens les souterrains



de la politique de Rome , se déchira. Ils s'apperçurent , mais trop tard , que le peuple dont ils croyoient n'être que les alliés , étoit en effet devenu leur maître , & qu'ils avoient eux-mêmes forgé des fers , qu'ils ne pouvoient plus se dispenser de recevoir. Ils ne furent seulement pas écoutés lorsqu'ils voulurent se rendre médiateurs entre Rome & Persée , fils & successeur de Philippe : ils se plainrent , leurs plaintes furent sans effet : ils menacerent , il n'étoit plus temps ; ils furent mocqués. Persée vaincu , les Rhodiens changerent de langage : ils devinrent supplians. En effet Carthage détruite , l'Egypte abaissée & sans force , ainsi que la Syrie , la Macédoine asservie ; qui auroit pu les défendre contre les



Romains , si irrités de leurs discours impérieux , ils leur eussent déclaré la guerre. Le Sénat content de les voir humiliés , & des satisfactions qu'ils donnerent , leur pardonna ; & ils devinrent esclaves de cette puissance , sous le titre d'amis & d'alliés ; titre singulier , & qui , tout chimérique qu'il étoit , commençoit dès-lors à paroître si précieux , que des Souverains , que des nations entières , sembloient en préférer l'illusion à une puissance réelle.

Qu'un peuple adopte une fausse politique , qu'il la suive tant qu'il ne reconnoît pas son erreur , je ne m'en étonne pas ; mais que ce même peuple , après avoir reconnu sa faute , après même en avoir été puni , y retombe toujours , & à la première circon-



stance , cela paroît surprenant : cependant c'est ce que l'histoire offre à chaque instant à nos regards , & ce que nous voyons arriver tous les jours. Mithridate déclare la guerre aux Romains , la pousse avec vivacité , remporte les avantages les plus considérables : le beau moment pour Rhodes de se venger de l'orgueil d'une république qui regardoit ses alliés comme ses sujets , & de se soustraire à un joug dont ils avoient dû sentir tout le poids , pendant & après la dernière guerre de Persée ! Qui ne pensera que les Rhodiens profiterent de cette occasion , qu'ils se joignirent à Mithridate , ou du moins qu'ils restèrent neutres ? Mais ils ne virent encore dans Mithridate qu'un prince ambitieux , dont la



marine nombreuse les offusquoit. Ils regarderent les Romains comme la seule puissance qui pût faire tomber celle du roi de Pont, & détruire cette marine qui leur paroissoit si redoutable. Jamais ils ne montrèrent tant de zèle pour les Romains. Dans l'espace de quarante ans que durèrent les guerres de Mithridate contre eux, ils ne se démentirent pas un instant, & Rhodes fut l'écueil contre lequel toutes les forces du roi de Pont vinrent se briser.

Si l'on recherche quelles furent les causes de tant de fautes réitérées contre la bonne politique, on les trouvera dans l'esprit de commerce, dont les Rhodiens étoient principalement animés. Philippe faisoit mine d'établir une marine; c'en fut assez pour que



les Rhodiens passant par-dessus toutes les autres considérations , le regardassent comme un ennemi qu'il falloit étouffer dès le berceau. La preuve de ce que j'avance , c'est qu'ils armerent contre lui , & qu'ils voulurent se rendre médiateurs entre les Romains & Persée , parce qu'il n'avoit pas de marine , & qu'il n'étoit pas en état de songer à en former une. Ce furent les mêmes motifs qui les déterminèrent contre Antiochus le Grand , & enfin contre Mithridate. Ces deux princes avoient de grandes flottes , & faisoient le commerce à la vérité ; mais ces deux princes étoient chacun en particulier, un rempart contre les Romains , que les Rhodiens devoient soutenir au lieu de l'abatre , quand ils auroient



dû y sacrifier une partie de leur commerce. Cette perte , quelle qu'elle soit, peut-elle entrer dans la balance avec la liberté ?

Il est certain que les Rhodiens font peut-être le peuple de l'univers , chez lequel le commerce produisit le plus tard ses effets pernicioeux , sans doute par quelque cause que nous ignorons ; mais ces effets arriverent comme par-tout ailleurs. Les Romains , qui n'avoient rien à redouter d'un Etat aussi petit que Rhodes , laisserent jouir cette ville des apparences de la liberté , long-temps après l'affervissement des autres peuples de la Grèce : ils y envoyoit même leurs enfans , pour s'y perfectionner dans l'art oratoire , & dans les autres sciences qui font partie de l'éducation.



Rhodes étoit devenue à cet égard la rivale d'Athènes.

Chose singulière, & cependant trop vraie , à considérer attentivement l'histoire de tous les peuples , le moment où une nation devient florissante , est toujours voisin de l'époque de sa chute , & l'annonce : il est l'avant-dernier des points du cercle qu'elle parcourt. On diroit que les hommes ne sont pas faits pour jouir de leurs découvertes , & que celles qu'ils regardent comme les plus utiles , celles dont ils s'applaudissent si fort , leur sont au contraire préjudiciables. Les Rhodiens sembleroient justifier ce que j'avance. Ils ne purent résister assez constamment au luxe déordonné que produisit chez eux un commerce trop étendu. Un ancien



disoit d'eux , qu'ils bâtiſſoient comme s'ils devoient être immortels , & qu'ils ſe nourriſſoient comme s'ils euſſent dû mourir le lendemain. Leur penchant exceſſif pour toutes les eſpèces de volupté , les rendit mépriſables , même dans un des ſiècles les plus corrompus , & ternit entièrement la gloire que la ſageſſe des loix de leurs ancêtres , leur avoit ſi juſtement acquiſes. Les Rhodiens ſemblerent perdre leur exiſtence dans l'aviliſſement où ils tombèrent.





## CHAPITRE XVII.

*De la Sicile , & principalement de  
Syracuse.*

**L**A Sicile est la plus considérable des isles de la Méditerranée , tant par son étendue que par sa fertilité naturelle. Selon l'opinion la plus commune , c'est de la Sicile que nous est venu le bled. Cerès le porta d'abord à Eleufis dans l'Attique , d'où il s'est répandu ensuite sur toute la terre ; ce qui a donné lieu à la fable de Cerès & de l'enlèvement de Proserpine.

Plusieurs colonies grecques s'établirent en Sicile dès les premiers temps. Chacune y porta l'idiome & les loix de la ville dont elle tiroit son origine. Mais la plus



remarquable d'entre elles par sa grandeur & sa magnificence, étoit Syracuse, sans contredit fondée, ou du moins rétablie par les Corinthiens.

Il est vraisemblable que la première forme de gouvernement à Syracuse, fut l'aristocratie; mais l'histoire n'en fait aucune mention jusqu'au temps de Gelon, qui, sous prétexte de rétablir les bannis de la faction contraire à ce gouvernement, s'empara de la puissance souveraine, & devint le tyran de sa patrie. Maître de Syracuse, il attaqua les autres petites républiques qui l'environnoient, en transporta les citoyens les plus riches dans sa capitale, où il leur donna le droit de bourgeoisie, & fit vendre les plus pauvres à des étrangers pour



les expulser de la Sicile , selon sa grande maxime ; Qu'il étoit plus facile de gouverner mille citoyens opulens , qu'un seul qui n'avoit rien à perdre : maxime vraie pour une petite république qui vient de passer sous la domination d'un seul , où les esprits sont accoutumés à fermenter , où le premier citoyen comme le dernier , est instruit du secret de l'Etat & de l'administration des affaires ; enfin , où l'on se souvient encore assez de la liberté pour la regretter , lorsqu'on croit l'avoir perdue. Telle étoit la circonstance où Gelon débitoit une maxime qui paroît d'abord si extraordinaire , & dont les suites pourroient devenir funestes dans toute autre situation.

Au reste il faut convenir que



si la justice, la vertu, & toutes les qualités qui rendent dignes de commander, peuvent faire excuser l'ambition d'un républicain qui s'élève à la tyrannie, Gelon mérite d'être compté parmi les plus grands hommes de l'antiquité.

Lorsque Xerxès menaça la Grèce d'une invasion générale, les divers peuples de cette contrée envoyèrent des ambassadeurs à Gelon, pour l'inviter à se joindre à eux. Ce prince offrit de fournir deux cens galeres, vingt mille hommes de pied, armés pésamment, deux mille chevaux, deux mille archers, le même nombre de frondeurs & de cavalerie légère, & en outre de nourrir l'armée, tant que la guerre dureroit, si l'on vouloit lui donner le commandement



mandement général des troupes sur terre , ou celui de la flotte , si les Lacédémoniens s'obstinoient à vouloir garder le premier. Les Athéniens ne voulurent jamais le permettre , & les Grecs aimèrent mieux être privés d'un secours si considérable , que de lui confier aucun commandement , tant ces peuples craignoient de donner la moindre atteinte à leur liberté.

Si ce refus sauva la Grèce de la dépendance dont l'offre de Gelon , trop magnifique pour n'être pas intéressée , sembloit la menacer , il ne fut pas moins salutaire à ce prince même. Les Carthaginois , qui avoient un traité secret d'alliance avec Xerxès , envoyèrent en Sicile une armée de trois cens mille hommes , afin de s'en rendre maîtres ,



tandis que le roi de Perse envahiroit la Grèce. Gelon s'unit avec Théron, tyran d'Agrigente, & fit si bien par sa valeur & sa bonne conduite, que cet effort des Carthaginois devint inutile. Leur armée fut entièrement détruite, à peine s'en échappa-t-il un seul homme pour en porter la nouvelle à Carthage; & le butin fut si grand, que tel particulier eut pour sa part jusques à cinq cens esclaves. Gelon les employa à des ouvrages publics, dont il décora sa capitale sans surcharger ses sujets.

Un des principaux objets de son attention fut d'encourager l'agriculture, source vive de la population & des véritables richesses d'un Etat, qui produit tous les biens que l'on attend du



commerce , fans en avoir les inconvéniens. Gelon animoit les cultivateurs par fa présence , & paffoit fouvent dans les champs avec eux les heures de loifir que les affaires lui laiffoient. Son but étoit d'enrichir fes peuples , & en même temps de les occuper affez , pour prévenir tous les défordres que l'oifiveté traîne à fa fuite.

Ce prince regardoit le luxe & la volupté qui le fuit , comme les plus grands ennemis d'un Etat. Il fit de continuels efforts pour chaffer du fien toutes les profefions qui tendent à corrompre les mœurs , & par conféquent à énerver le courage. Dès fon enfance il témoigna la plus grande averfion pour la mufique , fi fort en honneur alors parmi les Grecs ,



qu'ils la regardoient comme une des choses qui contribuoit le plus à la force d'une république , & au bonheur de la société (a). En effet des peuples dont la vie étoit presque toute employée à la gymnastique & autres exercices militaires , avoient besoin d'un art qui tempérât & adoucît la férocité que ces exercices devoient naturellement faire contracter ; mais Gelon, qui ne voyoit pas ces inconvéniens à craindre pour les Syracusains , dont le caractère n'étoit que trop enclin à la mollesse , n'avoit peut-être pas tort de bannir un art aussi séducteur , qui inspire également la volupté

---

(a) Polybe attribue la décadence & la ruine d'une république fameuse , au peu de soin qu'elle avoit pris de s'instruire & de se perfectionner dans cet art.



& le courage , qui parle si vivement à l'ame , & qui a tant d'action sur les sens. Au reste je rapporte ces particularités de la vie de Gelon , parce que les rois , qui comme lui se montrent à toute heure à leurs sujets , qui leur parlent , qui les écoutent , enfin qui sont hommes , sans cesser d'être Souverains. Ces rois , dis-je , qui honorent l'humanité en paroissant l'aimer , ne peuvent manquer de communiquer leurs goûts & leur façon de penser , à la nation qu'ils gouvernent ; de sorte que le caractère du peuple semble à cet égard , être fondu dans celui du maître auquel il obéit. Ainsi l'on peut juger du caractère des Syracusains au temps de Gelon , par le caractère de Gelon même : je dis au temps de



Gelon; car le fonds reste toujours. Les marques distinctives du caractère d'une nation ne s'effacent jamais ; on les voit toujours reparoître à la premiere circonstance, pour peu que la main qui gouverne, fléchisse & se laisse forcer.

Des rois tels que le prince dont je viens de parler , devroient sans doute régner toujours pour le bonheur de leurs peuples : mais ils meurent comme les autres hommes ; & par un malheur attaché à l'humanité , leurs successeurs ne leur ressemblent presque jamais. Hieron devint tyran de Syracuse à la mort de son frere Gelon : il commença par augmenter le nombre des troupes étrangères à sa solde , & montra une défiance pour ses sujets toujours révoltante , lorsqu'elle est



injuste & mal fondée. Hieron étoit rempli de défauts; mais on se souvenoit encore à Syracuse des vertus de son prédécesseur: elles adoucirent l'impression que devoient faire ses vices. Hieron ne fut pas détesté.

Thrasymbule son successeur ; naturellement cruel & sanguinaire , ne dissimula point la perversité de son caractère. Ses sujets ne pouvant plus supporter le joug qui les accabloit , formèrent une ligue , & prirent les armes. Thrasymbule , avec les quinze mille étrangers à sa solde, s'empara de l'Isle & de l'Acradine , les deux quartiers de la ville les mieux fortifiés , séparés du reste par des murailles & des tours , d'où Thrasymbule faisoit de fréquentes sorties sur ses propres



fujets , devenus ses ennemis.

Les Syracufains dans cette extrémité , eurent recours aux villes de Gèle , d'Agrigente , de Selinunte & d'Himère , annexes de Syracuse sous les rois précédens , & leur proposerent la liberté. Avec les secours qu'ils en tirent, ils défirent Thrasymbule , qui fut enfin obligé de capituler. On lui permit de se retirer à Locres , ville de l'Italie , où il resta jusqu'à sa mort.

Syracuse délivrée de la tyrannie , s'attendoit à jouir dans le sein du repos , des douceurs de la liberté ; mais les troubles n'en devinrent que plus fréquens , & les fédérations que plus violentes. Outre les mercénaires que les tyrans avoient pris à leur solde pour assurer leur autorité , un



des premiers soins de leur politique avoit été de remplir chaque ville d'étrangers , auxquels ils avoient donné le titre de citoyen , avec tous les droits qui y étoient attachés sans exception. Ces étrangers , qui ne pouvoient douter que les prérogatives dont ils jouissoient , n'auroient lieu , qu'autant qu'il y auroit des tyrans pour les leur conserver , employèrent tout pour soutenir la tyrannie.

Les Syracusains & les habitans des autres villes qui venoient de recouvrer leur liberté , s'assemblerent d'abord pour statuer sur la forme du gouvernement qu'il falloit établir. Une des premières résolutions prises dans ce conseil , fut d'exclure les étrangers de toutes les charges. Cet affront



les fit soulever , ou du moins leur en fournit le prétexte. Ils s'emparèrent encore une fois des quartiers de Syracuse appelés l'Isle & l'Acradine ; & quoiqu'ils ne fussent pas plus de sept mille combattans , ils avoient , au rapport de Diodore de Sicile , l'avantage sur les Syracusains , que des soldats courageux & aguerris ont sur une multitude lâche & mal disciplinée. Cependant à la fin enfermés de toutes parts , & ne pouvant recevoir ni vivres ni secours d'aucune espèce , ils furent obligés de capituler ; & la plupart de ces étrangers chassés des différentes villes , allèrent s'emparer de Messane , où ils s'établirent.

Au reste les auteurs ne s'expliquent pas clairement sur la forme du gouvernement qu'adop-



ta Syracuse. Ce qui paroît de plus certain , c'est qu'on y forma un Sénat ; mais l'autorité du peuple prévalut bientôt sur la sienne. On le tyrannisa au point que personne ne voulut plus être Sénateur : par conséquent les dissensions civiles recommencerent , & l'espoir de régner se renouvella dans le cœur des citoyens ambitieux.

Le premier qui osa aspirer à la tyrannie , fut un nommé Tyndaride. Il n'employoit les revenus immenses dont il jouissoit , qu'à nourrir une foule de citoyens pauvres & déterminés , dont il se faisoit autant de degrés pour monter au trône. Tyndaride fut cité en justice, convaincu du crime de rébellion , & condamné à mort. Ses satellites l'arracherent d'abord des



maines des juges ; mais ayant succombé à la fin , ils subirent tous , ainsi que leur chef , le supplice qu'ils méritoient.

Lorsque l'esprit de révolte , & le désir de commander , se sont allumés une fois dans une République , elle a reçu le coup mortel ; & ce qui peut lui arriver de plus heureux , tant pour la sûreté de l'Etat , que pour la tranquillité des particuliers , c'est d'avoir bientôt un maître dont l'autorité s'établisse assez solidement pour détruire le germe des troubles , en étouffant l'espoir de ceux qui les font naître. Tyndaride reçut la mort. Dix autres lui succédèrent : ils eurent la même destinée. Syracuse n'en étoit que plus à plaindre : on eût dit que le sang des tyrans , ou de ceux qui aspi-



roient à l'être , en reproduisoit de nouveaux. Les Syracusains crurent que l'Ostracisme , tel qu'on le pratiquoit à Athènes , arrêteroît enfin le mal , en détruisant le principe. On n'en changea que le nom , & cette loi fut appelée Pétalisme. Ce qui étoit si sage à Athènes , où tout se gouvernoit par les principes de l'honneur & de la vertu , devint pernicieux à Syracuse , où l'intérêt étoit le mobile de tout. Les principaux citoyens abandonnerent le soin des affaires : pour n'avoir plus d'envieux , & pour se soustraire à la rigueur de la nouvelle loi , ils se concentrerent dans leur intérieur , ne songerent qu'à amasser des richesses , & acheverent de se livrer entièrement au luxe & à la mollesse. Les premières



charges ne furent bientôt occupées que par ces hommes vils , dont l'impudence & l'audace font l'unique mérite. Les troubles augmentèrent. On ne voyoit partout que d'infâmes calomniateurs, des orateurs méprisables, qui trafiquoient basement de leur éloquence ; des juges avides & corrompus, qui vendoient l'injustice, & jusqu'aux supplices auxquels ils condamnoient des innocens ; des victimes infortunées du crime & de l'avarice, indignement traînées dans les prisons ou à l'échafaut. On ne songeoit qu'à s'enrichir. Toute voie qui conduisoit à la fortune , paroissoit légitime. L'administration de l'Etat étoit abandonnée, ou plutôt il n'y avoit plus d'Etat. On se vit obligé d'abolir le Pétalisme. La malheureuse Sy-



racuse fut en proie à tant d'horreurs pendant près de soixante ans.

La première guerre des Syracusains fut contre les Tyrrhéniens , peuple de pirates , qui infestoient la mer. Phayllus , envoyé contre eux avec une flotte considérable , fit une descente sur leurs terres , se laissa corrompre par l'argent qu'il reçut , & rentra dans Syracuse sans avoir rien fait : il fut remplacé par Apelles , qui chassa les Tyrrhéniens de l'isle de Corse , purgea la mer de ces pirates , & revint chargé d'un butin considérable.

La guerre , qui feroit présumer le plus avantageusement du courage & des autres qualités militaires des Syracusains , fut celle qu'ils soutinrent contre les Athéniens , si malheureuse pour ces



derniers ; mais il est impossible de douter que ce ne fut qu'à Gylippe le Lacédémonien , & aux auxiliaires du Peloponèse , que Syracuse dut sa conservation & ses succès. La maniere dont elle usa de sa victoire , prouveroit seule , qu'elle n'étoit pas faite pour vaincre. On sçait assez que Nicias & Demosthènes , généraux des Athéniens , furent battus de verges , & eurent la tête tranchée , malgré les articles formels du traité , sur la foi duquel ils avoient mis bas les armes , & s'étoient constitués prisonniers. Au reste , une preuve que les Syracusains eux-mêmes reconnoissoient que leur salut étoit dû à Gylippe & à la valeur des troupes du Péloponèse , bien plus qu'à leurs propres efforts , c'est



qu'ils firent sur le champ un décret, qui portoit qu'on mettroit toujours à la tête des armées, un Général Péloponésien : c'est en vertu de ce décret que l'on voit le Spartiate Dexippe commander leurs troupes dans la guerre qu'ils eurent ensuite contre les Carthaginois.

Vendre sa patrie aux ennemis, & la trahir pour un vil intérêt, étoit le crime le plus ordinaire aux chefs de la république de Syracuse : ce fut la principale accusation que Denys forma contre eux, lorsqu'il aspirait à la tyrannie, & cette accusation étoit assez bien fondée. Syracuse, comme tous les autres Etats commerçans, n'avoit jamais employé dans ses armées que des mercénaires, pour ainsi dire, tant le nombre des



soldats nationaux étoit petit, &  
 le militaire négligé. C'étoit en-  
 core un des reproches du même  
 Denys à ses concitoyens : « Il est  
 » absurde, leur disoit-il, de dé-  
 » penser des sommes immenses  
 » pour lever des armées de trou-  
 » pes étrangères dans le Pélopo-  
 » nèse & dans l'Italie, tandis que  
 » nos compatriotes dispersés &  
 » vagabonds, souffrent la pau-  
 » vreté & la misère la plus affreu-  
 » se, plutôt que de servir contre  
 » nous dans les troupes de nos  
 » ennemis, qui les en sollicitent ».

Ce n'étoit pas que Denys eût  
 véritablement le projet d'abolir  
 l'usage, dans lequel on étoit à Sy-  
 racuse, d'avoir des mercénaires ;  
 cet usage au contraire, ne pouvoit  
 que favoriser les vues qu'il avoit  
 dès-lors, sur la puissance souve-



raine ; mais il vouloit faire rapeler un grand nombre d'exilés , & se les attacher par ce bienfait , pour les employer ensuite à ses desseins. Ainsi ce qu'il propoisoit pour l'utilité publique , n'étoit qu'un prétexte pour s'ouvrir la route vers l'autorité suprême. Ce moyen lui réussit : il fut d'abord élu Préteur à Syracuse , & se fit donner par la ville de Léonte, qui étoit alors sous la protection de la première, une garde de six cens hommes , qu'il trouva bientôt le secret de doubler, sous quelque prétexte. Il fit passer ensuite un décret par les Léontins , qui accordoit la double paye aux soldats étrangers. Il en avoit fait autant à Gele & dans quelques autres villes. Lorsqu'il eut ainsi gagné les troupes en sa faveur ,



il chassa Dexippe , qui les commandoit , se mit à la tête des garnisons qu'il avoit séduites , & vint montrer un maître à Syracuse, avant qu'elle eût eu le temps de s'y opposer. C'est ainsi que cet homme de la plus basse extraction , de scribe qu'il étoit d'abord , parvint au pouvoir suprême sans obstacle.

Les mauvais succès qu'eut Denys contre les Carthaginois , le firent mépriser dans les commencemens. Bientôt les Syracusains passèrent du mépris à la révolte ; mais il y avoit pourvu , en faisant fortifier le quartier de la ville qu'il habitoit , & où il avoit placé ses étrangers ; enfin , il vint à bout de ses ennemis , à force de prudence & de conduite , ramena insensiblement les Syracusains



aliénés, & les accoutuma si bien au joug, qu'ils sembloient avoir oubliés jusqu'au nom de la liberté, lorsque Dion, qu'avoit exilé Denys le jeune, fils de Denys l'ancien, & son successeur, mais qui n'avoit ni les qualités ni les talens de son pere, partit de Corinthe pour détrôner le tyran, & délivrer sa patrie.

Dion n'avoit pas plus de mille hommes, pour venir attaquer un prince qui comptoit plus de quatre cens galeres dans ses ports, & plus de cent mille hommes de troupes sur pied, presque tous étrangers. Car Denys le jeune, pour affermir sa puissance, avoit fait enlever, à l'exemple de son pere, les armes de toutes les maisons des citoyens. Mais les soldats de Dion, tirés du Pélopo-



nefe , disciplinés & aguerris , ne respiroient , pour ainfi dire , que l'amour de la gloire , & ne craignoient ni les dangers ni les fatigues. Le tyran étoit un prince foible , environné de favoris efféminés , avec lefquels il s'abandonnoit à l'ivrognerie , & à la plus honteufe débauche. Son palais n'étoit rempli que de bouffons , de joueurs d'inftumens & de courtifanes , qui difpenfoient ou obtenoient toutes les graces du prince , & qui , du fein des plaifirs & de la molleffe , déterminoient les plus graves opérations du gouvernement.

Dion profitant d'une abfence de Denys le jeune , débarque en Sicile , groffit fes troupes de quelques citoyens mécontens , marche droit à Syracufe , qui lui



ouvre ses portes , & remet le peuple en liberté , qui l'élit sur le champ Préteur, conjointement avec son frere , à l'effet de chasser le tyran , dont les troupes occupoient encore la citadelle. Cette forteresse commandoit Syracuse , & pouvoit passer elle-même pour une ville , par sa grandeur & l'avantage de sa situation. Dion en pressoit vivement le siège. Denys le jeune profite de la sécurité que donnoit aux assiégés une suspension d'armes , & fait une sortie vigoureuse. Les Syracusains surpris fuyent de toutes parts. Personne n'ose résister à l'ennemi. La ville alloit être prise ou détruite. Dion accourt avec ses mille soldats , fond sur les troupes victorieuses , & les repousse jusques dans la citadel-



le, où il les force de rentrer.

Les Syracusains jouissoient à peine de l'aurore de la liberté, qu'ils en abusèrent contre leur bienfaiteur, en lui donnant, sans son consentement, un collègue assez méprisable, pour ne chercher qu'à le rendre suspect, & même odieux. Leur flotte ayant eu quelque avantage sur celle de Denys, ils poufferent l'insolence & l'orgueil au point de dédaigner les braves Péloponésiens, auxquels ils avoient tant d'obligation. Ils refuserent de les payer à l'avenir, chercherent ensuite à les séduire, & voulurent les engager à leur livrer un libérateur, dans lequel ils ne voyoient plus qu'un ennemi redoutable.

Les Péloponésiens eurent horreur de tant de perfidies: ils mirent

Dion



Dion au milieu d'eux , & se retirèrent de Syracuse aux yeux de tout le peuple assemblé. Les Syracusains persuadés que cette retraite étoit l'effet de la frayeur, ne tarderent pas à les charger. Dion avoit défendu de tuer aucun citoyen ; mais voyant qu'après avoir effuyé toutes fortes d'outrages , ses soldats couroient risque de leur vie , il les rangea en bataille , & fit semblant de fondre sur les Syracusains. Le corps que commandoit Dion n'étoit presque rien pour le nombre, en comparaison de ceux qui le poursuivoient : cependant ils prirent aussi-tôt l'épouvante , se disperserent , & laisserent sortir tranquillement des hommes qu'ils n'avoient pas seulement le courage d'envisager. L'éloignement



du péril dissipa leur terreur. La honte les fit retourner à la poursuite de Dion, qui se retiroit à Léonte. Ils voulurent encore le charger dans sa marche ; mais les Péloponésiens irrités, oubliant pour cette fois les défenses de leur Général, fondirent vivement sur les Syracusains, qui prirent la fuite, même avant d'avoir combattu. J'ai rapporté ces faits, quoiqu'étrangers en apparence à mon sujet ; mais ils peignent si bien les mouvemens d'une populace insolente & lâche, qui croit n'être libre, qu'autant qu'elle s'abreuve impunément de crimes & de forfaits, que je n'ai pu m'y refuser.

Dion fut bientôt vengé. On avoit ordonné des réjouissances pour un second avantage remporté sur l'un des Généraux de la



flotte de Denys le jeune : le peuple se livra à son ordinaire à toutes fortes d'excès. Celui qui commandoit pour le tyran dans la citadelle , profita de ce désordre : il fit une sortie de nuit , égorgea tous les postes , & se répandit avec ses troupes dans la ville , faisant faire main-basse sur tout ce qui se présentoit ; le carnage fut terrible. Les Syracusains ne se virent d'autre ressource , que dans la clémence de celui qu'ils venoient d'offenser si grièvement ; ils osèrent l'implorer. Dion étoit à la fois un grand Général & un grand homme. A cette nouvelle il accourt suivi de ses troupes. Pendant cet intervalle l'ennemi s'étoit retiré dans la citadelle : les Syracusains ferment leurs portes à Dion , & lui font défendre d'a-



vancer. Cependant il continua sa marche. Bien en prit aux Syracusains : l'ennemi avoit fait une sortie encore plus vigoureuse que la première , & mis le feu à la ville. Dion parut , fondit sur les vainqueurs , en tua un grand nombre , & les rechassa dans la citadelle , où il les assiégea de nouveau. Enfin Denys fut obligé de capituler ; la citadelle fut rendue. Syracuse recouvra sa liberté , & sembla n'en jouir que pour mortifier son libérateur. Malgré tant d'outrages , Dion , uniquement occupé du bien public , songeoit à corriger la forme du gouvernement : il s'étoit choisi un conseil de gens , qu'il avoit fait venir du Péloponèse , au grand mécontentement des Syracusains , qui se croyoient le peu-



ple le plus éclairé de l'univers.

Le vrai moyen de réformer les abus étoit de donner plus d'autorité au sénat , en diminuant celle du peuple. Dion y travailloit , lorsqu'il fut assassiné par un traître , dans lequel il avoit mis sa confiance. Les troubles recommencerent. Denys le jeune , qui , depuis dix ans , s'étoit retiré sur les côtes de l'Italie , revint à Syracuse avec une armée de mercénaires , & s'en rendit maître. Loin que ses disgraces l'eussent corrigé , il se montra plus cruel que jamais. Enfin ses vexations & ses injustices devinrent si violentes , que les Corinthiens , qui regardoient toujours Syracuse comme une de leurs colonies , à la vive sollicitation d'un petit nombre de citoyens encore ver-



meux , & zélés pour la patrie , y envoyerent Timoléon , qui partit à la tête d'un corps de mille hommes.

La Sicile étoit pour-lors dans la situation la plus triste. Presque toutes les villes , après avoir effuyé d'affreuses révolutions , étoient sous la domination des tyrans. Tandis que les Carthaginois en occupoient une partie , & couvroient la mer de leurs vaisseaux , Icetas , tyran de Léonte , qui avoit fait avec eux un traité d'alliance , dont l'objet étoit de conquérir toute la Sicile pour la partager ensuite , étoit entré dans Syracuse , & tenoit Denys bloqué dans la citadelle. Icetas , à la tête de cent mille hommes de troupes , & pouvant disposer de la flotte des Carthaginois , selon la teneur



de son traité avec eux , étoit sans doute l'ennemi le plus redoutable pour Timoléon. Aussi ne balança-t-il point à l'attaquer le premier ; & quoiqu'il n'eut pas plus de cinq mille hommes , y compris tous les renforts qu'il avoit reçus , sa prudence , son habileté , & la précision de sa conduite lui firent remporter de grands avantages sur un ennemi qui lui présentoit à tout moment des occasions favorables , & telles que Timoléon n'eut jamais osé l'espérer , mais telles qu'on les peut attendre d'un homme à la fois ignorant , présomptueux , & qui calcule ses forces sur le nombre de ses troupes.

Le général Carthaginois , qui sans doute n'étoit guères plus habile que son allié , regarda les



avantages de Timoléon comme de ces coups de fortune, auxquels rien ne résiste, langage ordinaire des hommes médiocres. Il se retira, & laissa Icetas dans l'étonnement de cette défection prompte, que rien encore ne pouvoit justifier.

Dans ces entrefaites, Denys le jeune, qui désespéroit de pouvoir se défendre contre Icetas, avoit traité avec Timoléon, & lui avoit remis la citadelle de Syracuse. Celui-ci commença par faire travailler à des retranchemens, au moyen desquels le tyran de Léonte, qui auparavant étoit l'assiégeant, se trouvoit assiégé. Enfin Timoléon présenta la bataille à son ennemi, quoique posté avantageusement, & défit son armée sans perdre un seul homme, pour ainsi dire.



Syracuse étoit libre ; mais elle étoit déserte : l'herbe couvroit les places publiques. Les villes dépendantes de sa domination , étoient devenues l'habitation des bêtes sauvages (a) : ces plaines si fertiles , ces terres qui attendoient à peine le travail du cultivateur pour donner les plus riches moissons , alors en friche , n'étoient plus couvertes que de ronces : les maisons qui subsistoient encore , tomboient en ruine , faute de bras pour les relever : enfin la Sicile dépeuplée , offroit de toutes parts un tableau effrayant de la désolation. Tels étoient les effets des diverses révolutions que cette contrée mal-

---

(a) Les cerfs , au rapport de Plutarque , alloient communément s'y réfugier.



heureuse avoit effuyées. Tels étoient les effets des vices (a) du gouvernement introduits & soutenus par l'esprit de commerce , qui causerent seuls ces révolutions.

Les Corinthiens furent touchés du sort de cette ville infortunée : ils songerent à la repeupler , & firent proclamer dans toutes les assemblées de la Grèce & de la basse Asie , que Syracuse étoit libre , qu'il étoit permis à tous les Syracusains bannis de leur patrie,

---

(a) Les troupes mercénaires , la considération attachée à la fortune , préféralement aux dignités de l'Etat , le militaire négligé , & même méprisé ; ce qui fournissoit continuellement aux citoyens assez riches pour foudoyer des troupes , & pour faire des largesses au peuple , les moyens de s'élever à la tyrannie, &c.



d'y retourner ; que tous les Grecs qui voudroient s'y établir , auroient le droit de bourgeoisie , & qu'on leur donneroit des portions de terre , dont il fut fait un nouveau partage. Ces soins eurent tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Timoléon vit bientôt le nombre des habitans se monter à soixante mille , par la quantité de nouveaux colons qui venoient s'y rendre de toutes parts. Il s'appliqua à réformer la législation & le gouvernement , aidé en cela des conseils de Céphale & de Denys , tous deux Corinthiens , & très-versés dans l'administration des affaires publiques. Les loix de Dioclès furent corrigées. On créa un premier magistrat , sous le nom de serviteur de Jupiter , & l'on forma un sénat de 600



hommes distingués , auxquels la principale autorité fut confiée , sans toutefois que le peuple fût entièrement exclus de tous les emplois.

Tant que Timoléon vécut , ces loix furent exécutées & maintenues dans toute leur vigueur ; mais à peine fut-il mort , qu'on vit renaître dans l'Etat les troubles & les séditions , funestes avant-coureurs de la tyrannie. J'ai lu quelque part , que Platon , sollicité par les habitans de Cyrene en Afrique , qui étoient en proie à des révoltes continuelles , de venir leur donner des loix , & rétablir la paix en rétablissant l'ordre , se fit exactement instruire de leurs mœurs , ainsi que des revenus dont les particuliers jouissoient , & qu'il renvoya aussi-



tôt leurs Ambassadeurs , disant que des peuples aussi riches , n'obéiroient jamais aux loix. Platon en eût dit autant des Syracusains : ils étoient faits pour être dominés. L'état de liberté n'étoit pour eux qu'un état violent : ils la perdirent vingt ans après qu'elle leur eût été rendue par Timoléon , & retomberent sous la tyrannie d'Agathocle , homme de la plus basse extraction , mais qui avoit du génie , du courage & des talens.

Le plus grand défaut d'une aristocratie , telle qu'étoit le gouvernement de Syracuse , c'est que les familles distinguées négligent trop la profession des armes , & laissent remplir les postes , qu'elles seules devroient occuper , par des membres de la condition populaire. Quoiqu'on dise & que l'on fasse,



le militaire prendra toujours un ascendant marqué sur toutes les autres professions. Ainsi s'étoit élevé Denys ; ainsi s'éleva Agathocle. Ces deux hommes parvenus aux premières places du militaire , ne pouvoient manquer , en flatant le peuple , de la classe duquel ils étoient sortis , de se faire des partisans , & par conséquent d'exciter des fédérations. Dès qu'ils se virent en force , ils firent égorger les premiers de la ville, & s'arrogerent le pouvoir souverain.

Plus de six mille des citoyens de Syracuse furent massacrés dans la révolution qui plaça Agathocle sur le trône. Ce personnage ambitieux commença par se faire donner le commandement des troupes, qui devoient marcher pour reprendre la ville d'Erbite, révoltée.



contre Syracuse , dont elle étoit dépendante. Dès qu'il se vit hors des murs , il harangua son armée , uniquement composée d'étrangers & de soldats tirés comme lui , de la lie du peuple : « Avant » d'aller punir , leur dit-il , des » révoltés qui mettront les armes » bas dès qu'ils vous verront pa- » roître , pourquoi ne purgeriez- » vous pas votre patrie de fix » cens tyrans , plus dangereux » pour vous que les Erbitains , » que les Carthaginois même ? » C'est bien plutôt le sang de ces » tyrans qu'il faut verser , si vous » voulez assurer vos biens & la » tranquillité de Syracuse , qui » ne peut en jouir tant qu'il sub- » sistera quelqu'un d'eux ou de » leurs partisans ».

Ce discours échauffa les esprits,



& les disposa à la révolte. Agathocle , pour achever de les déterminer , donna au pillage les biens des sénateurs. A peine en eut-il prononcé l'ordre , que les soldats se jetterent dans la ville : on eût dit que cet ordre étoit le signal de la rébellion. En peu d'heures plus de quatre mille personnes furent égorgées. Mais tout le sang qu'Agathocle vouloit faire couler n'étoit pas répandu : il fit durer le massacre deux jours & deux nuits. Certain alors qu'il n'existoit plus rien de la faction qu'il vouloit éteindre , il rassembla ce qu'il restoit de citoyens , leur vanta la liberté qu'il venoit de rendre à sa patrie , & offrit de se démettre du commandement. Les complices des crimes dont il étoit l'auteur , ne pouvant en ef-



pérer l'impunité , qu'autant qu'il feroit à portée de les foutenir , s'opposèrent à ce deffein , & le proclamerent roi.

Le premier ufage que fit Agathocle de fon autorité , fut d'abolir les dettes , & de faire un partage égal de toutes les terres : par ce moyen il achevoit d'abbatre les citoyens diftingués , s'il en reftoit encore , & s'attachoit la populace , qui tenoit tout de lui. Dès que le nouveau tyran vit fa puiffance établie , il fit fuccéder à tant d'horreurs , l'amour de la juftice & celui de la gloire. Ce prince clairvoyant , fentit aifément qu'un peuple , dont toute la force confiftoit dans les richesses , ne pouvoit être formidable : il voulut des guerriers. Ce projet étoit d'autant moins chimérique ,



que Syracuse commençoit à peine à se repeupler , lors du massacre qu'il venoit d'ordonner , par conséquent qu'il devoit rester fort peu de citoyens originaires de Syracuse : c'étoit donc , pour ainsi dire , une nation nouvelle , sur laquelle Agathocle régnoit. Il voyoit tous les inconvéniens qu'elle restât uniquement commerçante : le moment étoit favorable pour la rendre militaire : il en profita. Il attaqua des puissances voisines , & poussa ses conquêtes si loin , que les Carthaginois , auxquels il restoit encore des établissemens en Sicile , en prirent de l'ombrage. Asdrubal y débarqua bientôt avec une armée de quarante-cinq mille hommes , ce qui étoit bien peu en comparaison des armemens que les Car-



thaginois avoient faits sous les régnes des Gelons & des Denys ; mais les temps étoient changés.

Agathocle défit Afdrubal dans la premiere rencontre ; mais ayant été attaqué par un renfort nouvellement arrivé aux Carthaginois, lorsque les troupes étoient encore dans le désordre, qui suit ordinairement la victoire, sans qu'il y eût pourvu par des corps de réserve, il fut défait à son tour, & obligé de se renfermer dans sa capitale. Les Carthaginois ne tarderent pas à venir l'y assiéger, après s'être rendus maîtres sans beaucoup de peine, des autres villes dépendantes de Syracuse, que leur haine contre les tyrans, avoit fait révolter pour la plupart.

Le siège de Syracuse fut poussé



si vivement , qu'Agathocle ne se voyoit bientôt plus d'autres ressources que la mort , pour échapper à la captivité , & peut être au supplice. Dans cette circonstance , où un homme courageux , mais né avec des talens médiocres , n'eût écouté que son désespoir , & feroit péri les armes à la main ; où un lâche sans génie feroit resté dans le trouble & dans l'inaction ; Agathocle , qui joignoit à beaucoup de courage , des talens supérieurs , conçut le dessein hardi de porter la guerre aux pieds des murailles de Carthage même , & de faire trembler les Carthaginois dans leurs propres foyers. Ce dessein étoit non-seulement une suite de son habileté dans l'art de la guerre , où il est de principe de tourner la



défensive en offensive , autant qu'il est possible ; mais il étoit aussi fondé sur une connoissance exacte des hommes auxquels il avoit affaire. Les Carthaginois s'étoient rendus redoutables aux peuples les plus éloignés , par ces armées nombreuses de mercénaires aguerris , que leur commerce les mettoit en état de soudoyer ; mais ils craignoient tellement leurs propres défenseurs , qu'ils n'osoient les introduire dans leur pays qu'en tremblant. D'ailleurs ce peuple , en proie au luxe & à la mollesse , ne fervoit que l'intérêt , & ne se livroit qu'au plaisir. Une telle nation ne devoit pas être difficile à vaincre ; & le moindre effet qui pouvoit résulter du projet de passer en Afrique, étoit la délivrance de Syracuse.



Agathocle partit avec quatorze mille hommes , dont la plûpart étoient des esclaves , qu'il affranchit pour en faire des soldats. Il débarqua sur la côte d'Afrique , & poussa d'abord ses conquêtes assez vigoureusement. Jamais Carthage n'avoit été dans un si grand danger , & quatorze mille hommes levés à la hâte , & ramassés de toutes parts , alloient dompter cette puissance si formidable en apparence , sans que ses trésors innombrables pussent l'en garantir , lorsqu'Agathocle , par un un de ces événemens que l'on ne peut prévoir , se trouve arrêté tout-à-coup au milieu de ses succès , & retourne en Sicile , laissant le commandement de son armée à son fils , comme on le verra dans le chapitre suivant. Ainsi



cette expédition n'eut pas tout le succès qu'elle pouvoit avoir , & qu'elle promettoit d'abord , mais elle sauva toujours Syracuse, dont le siège fut levé.

Le tyran reçut enfin la juste punition des forfaits qui l'avoient élevé au trône. Ménon l'empoisonna , pour y monter après lui. Ménon en fut chassé , & remplacé par Icétas , qui , à son tour , fut dépossédé par Ténion. Sosistrate disputa la souveraineté à celui-ci. Ténion étoit maître du quartier appelé l'Isle, le mieux fortifié de tous ; Sosistrate l'étoit du reste de la ville. Les Carthaginois profitant de ces divisions , vinrent assiéger Syracuse avec une flotte nombreuse , & une armée de cinquante mille hommes.

Pyrrhus , roi d'Epire , se signa-



loit alors dans l'Italie. Les Syracusains désespérant de pouvoir se défendre contre l'armement redoutable des Carthaginois, offrent la couronne à un fils qu'il avoit eu d'une fille d'Agathocle. Pyrrhus accepte les conditions, vole à leur secours, fait lever le siège de Syracuse, chasse les Carthaginois de toute la Sicile, à l'exception de Lylybée, & se fait reconnoître roi de toute l'isle; mais son esprit inquiet, plus propre à conquérir qu'à garder ses conquêtes, la lui fit perdre avec autant de rapidité qu'il l'avoit fournie. Pyrrhus chargé de la haine universelle, fut obligé de se retirer. Cependant son règne, ou plutôt son apparition, ne fut pas sans utilité pour la Sicile; elle y ranima l'esprit militaire,

&c



& ce fut sous la conduite de ce prince que se forma Hieron , qui rendit à sa patrie son premier lustre.

Hieron descendoit en ligne directe , par ses ayeux paternels , de Gelon , dont le souvenir étoit toujours cher aux Syracusains , dans le temps même qu'ils s'éloignoient le plus des principes de ce grand homme ; cependant la bassesse d'extraction de sa mere , née dans l'esclavage , ternissoit l'éclat de sa naissance , mais le merite y suppléoit. Hieron s'attacha à Pyrrhus , s'instruisit sous ses ordres , donna des preuves de courage , de zèle , de capacité , & en obtint bientôt des couronnes & les marques de distinction les plus flatteuses. A la mort de ce prince il fut élu Préteur par l'armée , con-



jointement avec Artemidore , & fit si bien , que cette élection fut ratifiée à Syracuse. Ses manieres insinuantés & affables , le rendirent bientôt aussi cher au peuple , qu'il l'étoit aux soldats ; mais Hieron ne bernoit pas ses projets seulement à se faire aimer , il vouloit encore être utile à sa patrie , en la tirant de cet état de foiblesse dans lequel elle languissoit depuis long-temps. Pour y réussir , il falloit avant tout faire revivre la discipline dans le militaire , & il ressoit un corps dans l'Etat , dont il avoit tout à craindre , s'il entreprenoit d'innover sur cet article.

Ce corps étoit celui des vieux soldats mercénaires , nourris dans la débauche , accoutumés depuis long-temps à ne pas obéir , &



toujours disposés à la révolte. On peut juger de la foiblesse de Syracuse , puisque ce corps faisoit les principales forces de ses armées. Il étoit donc dangereux d'aliéner les esprits de ces mutins ; mais il l'étoit tout autant de laisser subsister l'espece d'indépendance dans laquelle ils vivoient , contagion qui n'eût pas manqué de corrompre les soldats disciplinés par Pyrrhus , à la tête desquels se trouvoit Hieron.

Le nouveau Préteur prit un parti violent. Je n'examine point ici si ce parti étoit le meilleur ; cette discussion , qui trouvera sa place dans un autre ouvrage , deviendrait étrangere à l'objet que je me suis proposé dans celui-ci ; je rapporte seulement le fait. Dans la guerre qu'Hieron



déclara aux Mamertins , il sépara son armée en deux corps , l'un de nationaux , l'autre de ces mercénaires , & fit sa disposition de maniere que ceux-ci se trouverent livrés à la discrétion des ennemis , & périrent presque tous , sans que les Syracusains fussent exposés. Hieron fit sur le champ de nouvelles levées. Au moyen de l'esprit qui régnoit dans ses troupes , ces nouvelles levées furent bientôt disciplinées ; alors il marcha contre les Mamertins , les battit en plusieurs rencontres , prit sur eux un grand nombre de villes , & revint chargé de butin à Syracuse , où , dans les premiers transports de joie , il fut proclamé roi. Malgré tout le mérite d'Hieron, je ne puis approuver cette conduite singuliere ;



& qui pouvoit avoir de si grands inconvéniens. Etoit-il donc assuré que les Mamertins lui donneroient tout le temps qu'il lui falloit pour former ses troupes , & se mettre en état de les vaincre. Il faut avouer que ces Mamertins étoient des ennemis bien commodes ; mais Hieron les connoissoit sans doute , & la circonstance le décida.

Après avoir rendu à sa patrie toute la force dont elle étoit susceptible , en remettant la défense de l'Etat entre les mains des nationaux , auxquels seuls elle appartient , & en disciplinant ces nationaux de maniere à en former de bonnes troupes , Hieron s'occupa du soin de rétablir l'ordre dans l'administration de son royaume. L'agriculture étoit le



véritable trésor de la Sicile , trésor inestimable , & depuis longtemps négligé pour des biens dont l'acquisition est incertaine ; avantageux en apparence , & nuisibles en effet. Hieron avoit des idées trop justes sur la police intérieure , pour ne pas chercher à ramener les Syracusains aux soins de la culture des terres , si préférable au commerce de luxe : pour y parvenir , ce prince attacha à cette profession des récompenses honorables ; il s'y appliqua lui-même , & composa un livre sur l'agriculture , qu'il feroit à désirer que le temps eût épargné. Toutes ses loix , tous ses réglemens ne tendoient qu'à l'encourager. Tant de soins de la part d'un roi chéri , ne pouvoient être sans effet ; les terres furent cultivées ; les



mœurs s'épurèrent , l'Etat se peupla & devint florissant.

L'attention d'Hieron sur la police intérieure de son royaume , ne l'empêchoit pas de veiller aux affaires du dehors. Ce monarque fit le trait du politique le plus habile , lorsqu'il s'allia avec les Romains , & qu'il favorisa leur entrée dans la Sicile , où , malgré tous les efforts des Syracusains , les Carthaginois possédoient toujours des établissemens. Le seul moyen de détruire ceux-ci , étoit d'y introduire les Romains ; & tandis que ces deux puissances combattoient , l'une pour la gloire , l'autre pour l'intérêt , Hieron eut l'adresse de maintenir la tranquillité dans son royaume.

Dans la seconde guerre punique , lorsqu'Annibal , maître de pres-



que toute l'Italie , menaçoit d'assiéger les Romains dans leur capitale , Hieron leur envoya une victoire d'or massif , pésant trois cens vingt livres , les priant de la recevoir comme un présage heureux. Il y ajoûta une flotte chargée de trois cens mille boisseaux de froment , & de deux cens mille d'orge , avec l'offre de leur fournir pendant toute la guerre , la quantité de grains dont ils auroient besoin , & de les transporter par-tout où ils voudroient. Il leur proposa même de leur envoyer des troupes ; mais les Romains étoient trop sensés pour introduire un nombre considérable d'étrangers dans leurs armées : ils n'accepterent que mille archers ou frondeurs , pour les opposer aux Baleares & aux Maures , qui



fervoient dans l'armée Carthaginoise.

Les Romains ne furent pas la seule puissance qui se ressentit de la libéralité d'Hieron , Rhodes en reçut des marques lors du tremblement de terre dont on a parlé dans le chapitre précédent ; & l'on trouve dans l'histoire, la description de cette galere magnifique dont il fit présent à Ptolomée , roi d'Egypte , & dont Archimede avoit dirigé la construction. On peut la voir dans M. Rollin , qui n'a fait là-dessus qu'abréger Athenée.

Je ne puis quitter le règne d'un grand prince , où l'on trouve des leçons si utiles pour ceux qui gouvernent , où la justesse du principe , démontrée par le raisonnement , se fait sentir par ses effets ,



& dans l'histoire duquel un citoyen zélé, un sujet fidèle, aime à retrouver les vertus de son maître.

Les grands princes développent les grands hommes dans tous les genres. La nature devoit Archimede au siècle d'Hieron ; mais ce monarque n'eût pas été digne de le posséder , s'il n'eût employé ce génie précieux dont nous parlons encore avec admiration , qu'à des ouvrages brillans , mais futiles en eux-mêmes, tels que la galere envoyée au roi d'Egypte. Hieron lui fit construire ces fameuses machines de guerre, qui dans la suite étonnerent si fort les Romains , & qui seules, pour ainsi dire , défendirent si long-temps contre eux la liberté de Syracuse.



Enfin Hieron mourut. Hieronyme son fils lui succéda, & prit une conduite directement opposée aux principes de son pere. Il méprisa l'alliance de Rome, qu'Hieron en mourant lui avoit sur-tout recommandé de conserver. Son prédécesseur avoit gouverné en roi, il gouverna en tyran, se rendit odieux, périt, & Syracuse retomba dans l'horreur des troubles & des divisions dont elle avoit tant souffert. Le peuple, qui avoit aimé Hieron si tendrement, s'anima d'une telle fureur contre les restes de son sang, que des princesses malheureuses, sans autre crime que celui de leur naissance, furent arrachées des autels, & massacrées impitoyablement. L'ancienne anarchie reparut, & avec elle reparurent aussi



les malheurs que ce gouvernement monstrueux entraîne.

Enfin les Romains, sous la conduite de Marcellus, se rendirent maîtres de Syracuse, après une résistance dont la vigueur se resentoit encore du génie militaire qu'avoit introduit Pyrrhus, du bon ordre qu'avoit mis Hieron dans les troupes, & de ses réglemens pour l'administration, dont quelques-uns subsistoient encore; mais ce qui contribua le plus à cette défense, fut le génie d'Archimede. On sçait assez de quelle maniere ce grand homme périt lorsque les Romains entrèrent dans la place.

Il seroit inutile de s'arrêter long-temps sur le détail des causes de la décadence de Syracuse, qui toutes se rapportent à une



source commune, l'esprit de commerce, devenu trop général. Cet esprit fit préférer l'intérêt à la gloire & à l'honneur. Bientôt Syracuse devint trop riche, non de ses propres fonds, mais de ceux qu'elle tiroit des pays éloignés; de-là la corruption des mœurs, que ni les loix, ni aucune forme de gouvernement, ne purent jamais entièrement réformer; de-là le luxe & la mollesse, qui firent craindre les fatigues de la guerre, & négliger la culture des terres; de-là l'introduction des mercénaires dans les armées, plus redoutables pour le peuple qu'ils défendent, que ses ennemis; de-là les troubles, les dissensions, les projets ambitieux, les guerres intestines, les fédérations, les meurtres, le pillage, le sommeil des



loix, l'impunité des crimes, l'exil des vertus, les secouffes violentes, la ruine de l'Etat, & des fers pour les peuples.





---

## CHAPITRE XVIII.

*Du reste de la Grèce.*

J'AUROIS pu ajouter au tableau des nations commerçantes de la Grèce , les Lesbiens , si connus par le commerce de luxe & par la licence qui y régnoit ; les Sybaritains , dont le contraste avec les habitans de Crotone , semble démontrer combien il est dangereux pour un Etat , que tous ses membres s'abandonnent au commerce , & que le commerce de luxe s'étende trop ; les Tarentins , & tant d'autres colonies , dont la chute ne peut être attribuée qu'au luxe , auquel elles s'abandonnèrent , & dans lequel se perdit cet



esprit militaire, qui seul fait la force d'une nation , & qu'on peut en regarder comme le plus ferme soutien ; mais je ne finirois point , si je voulois parcourir séparément tant d'Etats divers : mon dessein n'a été que de faire connoître les plus considérables des peuples anciens , & principalement ceux qui ont disputé l'empire de la mer. Dans cette premiere partie de mon ouvrage , je considere bien plus que je n'écris l'histoire. Passons à Carthage.





## CHAPITRE XIX.

*Des Carthaginois.*

**L**Es Tyriens , en possession de la mer long-temps avant tous les autres peuples , avoient coutume de laisser dans les bayes les plus commodes , quelques familles , pour faciliter le commerce de la côte sur laquelle ils les abandonnoient. Ces familles se faisoient une enceinte fortifiée , & ce lieu devenoit un entrepôt pour les Tyriens ; c'est ce que nous appellons de nos jours un comptoir : telle fut l'origine de Carthage , dont il est si difficile de déterminer la véritable époque. Selon l'opinion la plus commune , cent trente ans ou environ avant la fondation de Rome, Elise



ou Didon , princesse Phénicienne , s'étant embarquée pour se dérober à la tyrannie de Pigmalion , vint aborder sur les côtes de l'Afrique avec les compagnons de sa fuite. La beauté du pays, l'accueil que lui firent d'anciens Tyriens , qui y étoient établis , & jusqu'aux Africains des environs , la déterminèrent à y fixer son séjour : elle bâtit la ville de Carthage. Cet établissement n'étoit rien moins qu'une conquête. Didon paya un tribut pour le terrain qu'on lui donna ; & ce tribut subsista pendant plusieurs siècles , jusqu'à ce que les Carthaginois , devenus plus puissans , rendirent tributaires les peuples dont ils l'étoient auparavant.

Carthage fut bâtie dans une presqu'isle , qui s'avançoit dans



la mer de quelques milles : elle avoit un port admirable , & toutes les commodités pour le commerce s'y trouvoient réunies. Le territoire voisin , appelé proprement l'Afrique , étoit très-fertile en bleds : il devint , conjointement avec la Sicile , le grenier des Romains, lorsqu'ils en eurent fait la conquête , & il l'est encore aujourd'hui de l'Europe : c'est ce que nous appellons les plaines de Barbarie.

La fertilité de ces terres ne se bornoit pas seulement aux grains. Caton voulant exciter les Romains à faire de nouveaux efforts pour détruire Carthage , & achever de soumettre l'Afrique , montra en plein sénat des figues d'une grosseur surprenante. Tout le monde se récria sur leur beauté. *Elles*



*viennent de Carthage , leur dit le censeur avec vivacité , & il n'y a que trois jours qu'elles ont été cueillies.*

Il paroît que les Carthaginois ne négligerent pas l'avantage précieux de posséder des terres abondantes , & qu'ils mirent l'agriculture en honneur. Hannon , l'un des premiers hommes de cette république , avoit composé des livres sur cette matiere , que les Romains firent traduire , quoiqu'ils eussent déjà d'excellens traités là-dessus , & c'est le seul ouvrage Punique pour lequel ils ayent montré quelque estime.

Quelle fut la premiere forme du gouvernement des Carthaginois ? Etoit-ce une monarchie ? Didon prit-elle le titre de reine ? Eut-elle des successeurs , ou bien



Carthage fut-elle dès le commencement une république gouvernée aristocratiquement ? C'est ce qu'il est assez difficile d'affurer ; mais la décision de ce point de critique est inutile à mon objet. Je passe à des temps plus connus , & où le gouvernement eût une forme stable.

Le premier corps de la république étoit le sénat. Ce corps étoit composé des citoyens les plus distingués par leurs vertus , leur naissance & leurs richesses. Lorsque toutes les voix étoient unanimes , les résolutions sur les affaires d'Etat étoient souveraines ; & si elles étoient partagées, on en remettoit la décision à l'assemblée de la nation. Dans les premiers temps le peuple avoit très-peu de part dans le gouver-



nement ; mais bientôt les cabales, les intrigues , & par conféquent les divifions, s'introduifirent dans le fénat, & tout le pouvoir paffa entre les mains du peuple, qui, devenu riche par le commerce , devint à la fois diffolu , orgueilleux , lâche & infolent. C'est à l'afcendant qu'il avoit pris , que Polybe attribue en partie la ruine de Carthage : « à Rome, dit-il, le peuple » eft conduit par le fénat, c'est-à-dire , par les citoyens les plus » fages : à Carthage, le peuple conduifoit le fénat, c'est-à-dire, que » les fages étoient conduits par les » infenfés.

Cent quatre magiftrats étoient tirés de ce corps respectable : on les appelloit le confeil des Cent , qui formoit le premier tribunal de la nation. De ce confeil on tiroit



cinq magistrats supérieurs. Aristote les compare aux Ephores de Sparte, dont le pouvoir étoit au-dessus de celui des rois, représentés à Carthage par les deux Suffetes, à la différence près, que les rois de Sparte commandoient presque toujours les armées, ainsi que les Consuls à Rome, au lieu que les Suffetes n'avoient aucun droit par leurs charges à ce commandement, & qu'ils avoient besoin d'une nouvelle élection pour y parvenir.

Non-seulement les sénateurs étoient perpétuels; mais les membres du conseil des Cent l'étoient aussi; d'où il arriva que ceux-ci n'étant point comptables de leur conduite, ils s'accoutumèrent à se regarder comme autant de souverains, ils s'unirent entre eux



par des alliances , & exercerent impunément toutes sortes de concussions , de violences & d'injustices. Annibal le premier entreprit de réformer cet abus , & fit ordonner par le peuple que désormais leurs charges seroient annuelles , ainsi que toutes celles de l'Etat. Ce réglément étoit sage , & fut cependant une des causes de la perte de ce grand homme , comme on le verra dans la suite.

Outre la charge de Suffete, assez semblable à celle de Consul à Rome , Carthage avoit encore un magistrat, que les auteurs Romains appellent Préteur , & qui paroît avoir été à-peu-près la même chose que le Dictateur à Rome. Annibal après avoir eu la charge de Suffete, fut revêtu de cette dignité , lors de son retour à Carthage.



thage. Ce fut dans l'exercice de cette charge qu'il réforma l'Etat, & qu'il donna ces réglemens qui auroient fait le bonheur de sa patrie, s'ils eussent été suivis ; je ne parle pas des charges de Questeur & de Censeur, quoiqu'elles paroissent avoir été l'une & l'autre d'une très-grande importance. On sent assez quelles pouvoient être leurs fonctions.

En général, la forme du gouvernement de Carthage étoit bonne, à beaucoup d'égards. Aristote la compare avec les républiques les mieux réglées, & lui donne souvent la préférence. Une preuve que ce philosophe en jugeoit assez bien, c'est que dans l'espace de sept cens ans ou environ, que cette puissance a subsisté, il n'y a jamais eu de tyran, & que très-



peu de dissensions intérieures : cependant Aristote lui-même y trouve de grands défauts, entr'autres, celui d'avoir donné trop de considération aux richesses, & d'y avoir eu trop d'égard dans la distribution des charges. Ce n'étoit pas assez à Carthage d'avoir une naissance illustre, & un mérite reconnu, pour obtenir un rang dans la république, il falloit être opulent. « Les richesses, dit Aristote, » étoient la vertu suprême » à Carthage. En effet lorsqu'elles » conduisent à tout, elles sont généralement admirées & désirées ; alors la vertu n'est comptée pour rien : l'espoir du gain fait mouvoir tous les ressorts ; il n'est plus de lucre honteux, & tout devient marchandise. » Un second défaut que trouve ce



philosophe dans la politique des Carthaginois , c'étoit d'accumuler plusieurs charges importantes dans la même famille , & souvent sur la même tête ; ce qui d'un côté , produisoit des factions & des intrigues , toujours nuisibles au bien général , & de l'autre , le découragement de ceux qui n'étant pas nés assez riches pour obtenir des places , ne pouvoient presque plus en espérer , dès qu'elles devenoient héréditaires dans les familles.

Il est échappé un troisieme défaut à la pénétration d'Aristote , & qui peut-être fut le plus grand de tous , je veux dire , le peu d'attention du gouvernement pour le militaire. Carthage étoit sans contredit la plus grande ville de son temps. Sa domination s'étendoit



au loin : elle sembloit prétendre à la monarchie universelle , ou au moins au commerce exclusif. Qui croiroit que Carthage comptoit moins de soldats parmi ses citoyens , que les plus petites villes de la Grèce ? Ses armées n'étoient composées que de mercénaires ; les uns tirés des peuples assujettis , ou tributaires ; les autres levés chez les nations les plus belliqueuses , telles que les Numides , les Gaulois , les Campaniens , & même les Grecs.

Ce système sur le militaire avoit un avantage apparent pour le gouvernement. La perte d'une bataille n'étoit par ce moyen qu'une perte d'argent aisée à réparer. La guerre & ses malheurs n'interrompoient point le commerce , ou du moins n'en interrompoient



qu'une très-petite partie. Les arts n'en étoient pas moins cultivés, ni la ville moins florissante. On avoit bientôt fait de nouvelles levées, capables de réparer les pertes, sans que l'Etat se trouvât épuisé. Mais ces prétendus avantages étoient compensés par de terribles inconvéniens. Outre ceux qu'il y a toujours, de confier aux étrangers la défense de son propre pays, & qu'il est inutile de répéter encore, Carthage en avoit à craindre qui lui étoient particuliers. La perte d'une bataille jettoit une consternation générale parmi ce peuple, qui s'attendoit à voir bientôt l'ennemi à ses portes, & qui ne pouvoit alors se déguiser son incapacité, sa lâcheté, sa foiblesse. Les mercénaires, sans affection pour une



nation qui marchandait sur le prix du sang, comme sur un effet de commerce, se laissoient aisément séduire pour passer dans les troupes du vainqueur, & achever d'accabler un peuple dont ils n'estimoient que l'or. Les tributaires, de leur côté, ne manquoient pas d'embrasser l'occasion de se soustraire à un joug dur, & de se venger d'une république avare & cruelle, qui dévorait ceux qui ne pouvoient lui résister. Ainsi Carthage n'étoit redoutable que loin de ses frontieres, & qu'autant qu'on lui laissoit le loisir de rassembler ses forces dispersées. Sa puissance n'étoit donc que précaire, & dépendoit de la réunion de trop d'objets, pour qu'elle fût à craindre. C'étoit une perspective effrayante dans le lointain ;



mais à mesure qu'on s'en approchoit , les chimères dispa-roissoient , & l'on découvroit sa foible-  
bleffe réelle.

Carthage avoit cependant des troupes nationales ; mais on ne peut s'empêcher de rire , lorsqu'après avoir considéré l'étendue de sa puissance , on voit que ces troupes ne consistoient que dans un corps de cinq mille hommes , appelé la cohorte sacrée , tandis que Carthage avoit souvent plus de deux cens mille hommes sur pied. Ce corps étoit composé des citoyens les plus distingués ; il avoit une grande réputation de valeur. Aristote nous en rapporte un usage bien propre à la nourrir , sur-tout dans un pays où régnoit le luxe. Il étoit permis à ces soldats de porter autant de bagues



qu'ils avoient fait de campagnes. Il sembleroit par-là , que le gouvernement veillât à ce que le luxe ne s'introduisît pas parmi un corps , qui devoit être regardé comme la ressource de la nation , dont il étoit l'élite : on peut au moins le conjecturer. Au reste cette cohorte sacrée prouve en général , que si l'on voit des peuples qui paroissent n'être pas propres à la guerre , on voit aussi qu'il faut souvent en accuser l'indifférence sur les conditions dans lesquelles les troupes de ce peuple sont choisies. Toutes les fois que les troupes seront levées parmi les citoyens les plus distingués de la nation , auxquels la défense de l'Etat doit être confiée, de préférence à tous autres , ces troupes seront toujours bonnes ; &c



pour peu que cette nation ait de consistance , soit par l'étendue de son pays , soit par sa situation , elle ne peut manquer au moins de se soutenir. Les Carthaginois , plus commerçans qu'aucun peuple , étoient aussi plus abandonnés au luxe , plus amollis qu'aucun , par conséquent plus éloignés de l'esprit militaire , & des vertus nécessaires aux guerriers : cependant du sein de cette nation corrompue , où l'on voit la considération honteusement enchaînée à l'intérêt , où l'on voit la perfidie , l'ingratitude & tous les vices , devenir des usages reçus ; du sein , dis-je , de cette nation , il s'élève un corps où l'honneur est révééré , où la vertu est pratiquée , où l'on préfère encore la gloire aux richesses , & l'amour



de la patrie à l'amour de la vie.

Si les Carthaginois eussent composé plusieurs corps semblables à cette cohorte sacrée , que le gouvernement eût veillé à y entretenir l'esprit qui se soutint toujours en elle , ils auroient pu se dispenser d'avoir des mercénaires , ou du moins d'en avoir un si grand nombre , & toute la puissance de Rome eût échoué contre eux ; mais les Carthaginois calculerent que plus de guerriers nationaux donnoient moins de commerçans , que moins de commerçans donnoient moins d'argent ; & ils ne calculerent pas que l'Etat , avec beaucoup d'argent & peu de défenseurs, n'avoit qu'une force imaginaire & de perspective. On verra dans la fuite, quel fut le produit de ce calcul.



Les richesses étant la seule porte pour arriver aux honneurs , & , pour ainsi dire , le seul moyen de s'attirer de la considération , les familles les plus distinguées , comme celles qui l'étoient le moins , le plus riche comme le plus pauvre , tout devint commerçant à Carthage. D'ailleurs cette ville , située presqu'à la même distance des deux extrémités de la Méditerranée , pouvoit également porter son commerce dans les trois parties du monde connu. Les Carthaginois alloient chercher dans l'Occident, sur les côtes de la Gaule & de l'Espagne , le cuivre, l'argent, & toutes les especes de métaux. Ils portoient en échange aux Gaulois & aux Espagnols , les productions de l'Orient, telles que



le fin lin , la pourpre , & tout ce qui pouvoit flater le plus ces peuples barbares. C'est ainsi que les Carthaginois , par leurs échanges redoublés , étoient devenus les facteurs de l'univers , & mettoient tous les peuples à une espèce de contribution ; mais la principale source de leurs richesses fut sans contredit les mines d'or & d'argent qu'ils possédoient dans l'Espagne. Ce pays étoit alors à Carthage , ce qu'aujourd'hui le Pérou & le Mexique sont à ce pays même. On peut voir dans Strabon le détail de toutes ces mines. Polybe dit que de son temps on occupoit quarante mille hommes à celles près de Carthagène , qui appartenoient aux Romains , lorsque Polybe écrivoit.

Une nation aussi industrieuse



que les Carthaginois , ayant des établissemens dans l'Espagne , ne pouvoit borner son commerce à celui des côtes de la Méditerranée. Ce peuple n'ignoroit pas que les Tyriens avoient franchi le détroit de Gibraltar , qu'ils s'étoient avancés dans l'Océan , qu'ils avoient découvert les ifles Cassiterides dans la Grande-Bretagne , d'où ils tiroient l'étain. Les Carthaginois se trouvoient situés encore plus avantageusement pour ce commerce : ils s'en emparerent , & en devinrent même si jaloux , qu'un de leurs marchands se voyant suivi par un vaisseau Romain , aima mieux aller se briser contre les rochers , pour l'y attirer & le faire périr , au risque de périr lui-même , que de laisser prendre aux ennemis



connoissance de sa route. Ce marchand se sauva par son adresse. Il fut récompensé par le gouvernement , & dédommagé de la perte qu'il fit , tandis que Xantipe , après avoir sauvé Carthage , ou périt par la perfidie de ceux dont il venoit d'empêcher la ruine , ou fut trop heureux de s'y soustraire ; mais Xantipe n'avoit servi que l'intérêt de l'Etat en général , & ce marchand servit l'intérêt particulier des citoyens.

On ne peut douter que les Carthaginois n'ayent poussé leurs découvertes vers le Nord , au-delà de l'Angleterre. Les anciens auteurs font mention de Thulé , & cette île ne peut être que l'Islande , ou la Scandinavie ; c'est sur quoi les opinions des savans sont encore partagées.



En sortant du détroit de Gibraltar , & tirant vers l'Orient , les côtes de l'Afrique offroient aux Carthaginois un champ vaste de découvertes & d'établissmens de commerce. La maniere dont ils trafiquoient avec quelques-uns des peuples de cette côte , assez semblable à celle que nous pratiquons encore aujourd'hui , dans nos échanges avec certains Sauvages , merite d'être rapportée. Les Carthaginois venoient déposer leurs marchandises sur le rivage , & se retiroient , après avoir averti les barbares de leur arrivée par de grands feux qu'ils allumoient. Ceux - ci s'approchoient , faisoient l'estimation , mettoient à côté ce qu'ils vouloient donner en échange , & s'éloignoient à leur tour. Ensuite



les Carthaginois revenoient une seconde fois , & remportoient leurs marchandises , ou le prix qui y avoit été fixé , s'il leur convenoit ; de sorte que les marchés se traitoient sans se parler , & même sans se voir. Peut-être les partisans du commerce prétendront-ils tirer avantage de ce que je viens de dire , pour prouver que l'honneur , la probité , la bonne foi , sont l'ame du commerce ; mais sans vouloir en exclure ces vertus , qui ne voit combien il étoit nécessaire aux Carthaginois de les affecter , combien l'intérêt même en exigeoit les apparences ? Les Carthaginois agissoient de bonne foi avec ces Barbares , parce qu'autrement ils auroient perdu leur confiance , & que pour un profit médiocre ,



ils se feroient interdits à jamais des échanges avantageux. Il est vraisemblable qu'ils avoient la même conduite en général avec toutes les nations chez lesquelles ils commerçoient, parce qu'elles ne se feroient laissé tromper qu'une fois. Mais que l'on considère les Carthaginois dans toute autre circonstance, on les verra ingrats, perfides, trompeurs, d'où l'on doit conclure qu'ils n'étoient pas vertueux, & que lorsqu'ils le parurent, l'intérêt étoit l'unique principe de leurs actions.

On ignore jusqu'où les Carthaginois s'avancèrent sur les côtes de l'Afrique. Le Périples d'Hannon, seul monument littéraire qui nous reste de ce peuple, nous apprend qu'ils avoient des établissemens sur ces côtes, depuis les colonnes



d'Hercule , jusqu'à l'isle Cerné , c'est-à-dire , deux ou trois degrés au-delà des isles Canaries. Ces établissemens devoient être très-considérables , puisque Hannon y répandit trente mille Carthaginois par les ordres du sénat. Ce Général étant à Cerné , continua de faire route , pour essayer d'étendre encore davantage dans cette partie , le commerce de la république. Il rangea cette côte pendant vingt-fix jours de navigation , après lesquels il fut contraint de revenir , faute de vivres. Cette tentative de Hannon fut-elle reprise dans la suite par les Carthaginois , ou fut-elle abandonnée ? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer.

Trop prévenus que nous sommes en notre faveur , notre amour



propre nous montre comme barbares les siècles qui nous ont précédés. Nous nous persuadons assez légèrement, que les connoissances des anciens étoient trop bornées, pour qu'ils pussent exécuter ce que nous entreprenons aujourd'hui avec succès. Cependant on ne peut nier que dès les premiers temps, les Phéniciens partant de la mer Rouge, n'aient fait le tour de l'Afrique, & doublé le Cap de Bonne-Espérance, à moins d'accuser de mensonge Herodote, Plin, Strabon, & tous les auteurs qui nous ont transmis ce fait. Il n'est pas également prouvé à la vérité, que les anciens aient tourné l'Afrique, en partant du détroit de Cadix pour rentrer dans la mer Rouge, route que l'on a tenue dans les temps mo-



dernes. On connoît plusieurs tentatives à cet égard , qui ne réussirent point : celle de Hannon en est une. La raison qu'on apporte de cette différence , c'est que la route , pour arriver jusqu'au Cap de Bonne-Espérance , est beaucoup plus longue en partant de Cadix , qu'en partant de la mer Rouge , qu'elle est beaucoup plus difficile , & qu'on ne peut la tenir qu'en s'éloignant considérablement des côtes. Il étoit donc assez naturel , ajoûte-t-on , qu'on se rebutât à la longue d'une entreprise qui échouoit toujours. Cependant on trouve dans les anciens auteurs des passages qui doivent au moins nous faire suspendre notre jugement à cet égard , & qui me paroissent prouver que les Carthaginois avoient



fait avant nous cette route de Cadix à la mer Rouge.

On peut là-dessus consulter Plin, livre second, chapitre dix-septieme; on y verra entr'autres choses, que Caius César, fils d'Agrippa, adopté par Auguste, trouva dans la mer Rouge, des débris de vaisseaux Espagnols, qui ne pouvoient être arrivés qu'en doublant le Cap de Bonne-Espérance; que Hannon, député par le sénat de Carthage pour faire des découvertes sur la côte méridionale de l'Afrique, vint jusqu'au golfe Arabique. Ce même auteur cite Coelius Antipater, qui prétendoit avoir vu des marchands d'Espagne, aller commercer sur les côtes de l'Ethiopie.

Il paroîtroit peut-être absurde aujourd'hui de soutenir que les



Carthaginois avoient auffi découvert l'Amérique. Cependant cette opinion est plus que vraisemblable. Sans parler de la grande isle Atlantique, située au-delà des colonnes d'Hercule, & plus grande elle seule, que les trois autres parties du globe, au rapport de Platon, l'auteur du livre intitulé des merveilles du monde, que l'on croit être Aristote, dit expressément que les Carthaginois avoient découvert dans l'Océan, après plusieurs jours de navigation, au-delà du détroit de Gades, une grande isle déserte, boisée d'arbres de toute espece, dont les fleuves étoient navigables, & dont la fertilité étoit surprenante; que vu la grande multitude de Carthaginois qui alloient s'y établir, le sénat avoit défendu pa



une loi expresse , sous peine de la vie , de faire route désormais vers cette isle, loi plus sage, peut-être , que les facilités excessives accordées depuis chez divers peuples , pour y former de puissantes colonies. Seroit-ce pour ne pas être forcé de convenir de cette sagesse , qu'on se refuse aujourd'hui à croire que les anciens aient fait cette découverte , ou bien seroit-ce faute d'avoir examiné avec assez d'attention , ce point de l'histoire? Mais écoutons là-dessus Diodore de Sicile : « Vis-  
» à-vis de l'Afrique , dit-il , en tirant vers l'Occident , après plusieurs jours de navigation , on  
» trouve une grande isle. Le pays  
» est entrecoupé de montagnes ,  
» couvertes de bois & de vallées  
» fertiles ; des fleuves navigables



» l'arrosent ; la chasse & la pêche  
 » y sont également abondantes ;  
 » le climat est si doux , si tempéré  
 » dans cette isle , que les arbres  
 » y donnent des fruits excellens ,  
 » de toute espece , pendant la plus  
 » grande partie de l'année. Cette  
 » contrée , séparée du Continent  
 » par un grand trajet de mer ,  
 » est restée long-tems inconnue.  
 » Les ( *a* ) Phéniciens la décou-  
 » vrirent. Ces peuples , depuis  
 » plusieurs siècles , étoient les maî-  
 » tres de la mer : ils avoient éta-  
 » bli des colonies sur toutes les

---

( *a* ) *Pæni* , nom commun aux Phéni-  
 ciens & aux Carthaginois. Ceux-ci étoient  
 originaires de Phénicie : ils en avoient con-  
 servé le langage & les mœurs , & ce ne  
 peut être que des Carthaginois dont parle  
 Diodore , sous le nom général des Phéni-  
 ciens.

» côtes.



» côtes . . . . comme ils voguoient  
 » le long de l'Afrique, après avoir  
 » passé le détroit , leurs vaisseaux  
 » furent emportés par les vents  
 » fort loin des terres , & très-  
 » avant dans l'Océan. La tempête  
 » ayant duré quinze jours (a), ils  
 » aborderent enfin dans l'isle dont  
 » nous parlons. Le bruit que fit à  
 » leur retour cette découverte ,  
 » & les merveilles qu'ils racon-  
 » toient de ce pays , firent ima-  
 » giner aux Tyrrhéniens, peuple  
 » alors puissant sur mer , d'y en-  
 » voyer une colonie ; mais les  
 » Carthaginois les en empêche-  
 » rent : car d'un côté , ils crai-

---

(a) Cette tempête n'étoit qu'un vent  
 très-fort , qui souffle encore aujourd'hui à  
 des temps réglés , & qui porte à l'Amé-  
 rique.



» gnoient que leurs concitoyens ,  
 » attirés par les charmes de cette  
 » nouvelle terre , n'abandonna-  
 » sent leur patrie ; de l'autre , ils  
 » vouloient la conserver , comme  
 » un asyle pour eux , s'il arrivoit  
 » quelque grand revers à Cartha-  
 » ge. Maîtres qu'ils étoient de la  
 » mer, ils espéroient pouvoir tou-  
 » jours s'embarquer avec leurs  
 » familles , dans quelque circonfs-  
 » tance que ce fût , & se retirer  
 » dans un pays où il seroit im-  
 » possible à leur vainqueur de les  
 » suivre.

Après un passage si formel d'un  
 historien aussi estimé , d'ailleurs  
 confirmé par ce que disent d'au-  
 tres auteurs , comment pourroit-  
 on nier que la découverte de l'A-  
 mérique n'ait été faite avant nous ?  
 Envain objecte-t-on que cette na-



vigation est impossible , fans le secours de la bouffole. Envain objecte-ton que le cours des étoiles ne peut pas toujours y suppléer. Qu'avoient les anciens , demande t-on , qui pût en tenir lieu ? Mais de quoi l'industrie humaine n'est-elle pas capable , lorsqu'elle s'exerce long-temps sur le même objet ? Nous ignorons fans doute les moyens qui remplaçoient la bouffole chez eux : en peut-on inférer que ces moyens n'aient pas existé ? Ils ne connoissoient ni la loupe , ni les lunettes : leurs pierres gravées en font-elles moins admirables ; & pouvons-nous , avec le secours de nos découvertes , nous flater de les égaler dans cette partie ? Peut-être trouvera-t-on que je me suis trop étendu sur cette dis-



cussion ; mais elle m'a paru essentielle au sujet que je traite.

Il seroit peut-être injuste de se faire le tableau des mœurs des Carthaginois , d'après ce qu'en ont dit les auteurs Romains , ou les Grecs qui écrivoient à Rome. La haine qui étoit entre les deux peuples , a pu sans doute causer leurs exagérations dans la peinture que ces historiens nous ont laissée de la perfidie , de l'ingratitude , & de la cruauté des Carthaginois. Cependant il est assez naturel d'imaginer que chez un peuple , où la considération n'étoit attachée qu'aux richesses , la vertu fut toujours sacrifiée lorsqu'elle se trouva en opposition avec l'intérêt. Pour en juger , on peut voir ce que firent les Carthaginois, lorsqu'après avoir con-



clu une trêve avec Scipion , quelques vaisseaux Romains battus de la tempête , furent jettés sur leurs côtes ; la religion du serment , les plaintes de Scipion , la crainte même de la vengeance , que Rome ne devoit pas manquer d'en tirer , ne purent les retenir ; ils ne calculerent que le produit d'une prise considérable : ils s'emparèrent de ces vaisseaux , & ne voulurent pas les rendre.

A l'égard de la trahison dont on les accuse , comment les Carthaginois s'en feroient-ils fait scrupule avec les étrangers , eux dont le sénat crut devoir porter une loi pendant les guerres de Sicile , qui défendoit à tout citoyen d'apprendre la langue grecque , pour les empêcher de trahir la république ?



Je ne donnerai que deux exemples de leur ingratitude. Xantipe sauva Carthage ; on y résolut de le faire périr , ou du moins on lui laissa tout lieu de le craindre. Annibal s'occupoit utilement de l'intérêt de sa patrie ; il travailloit à la rendre puissante , en réformant les vices & les abus du gouvernement. Il fut déferé à Rome par ses concitoyens , lorsqu'il mettoit tout en œuvre pour les tirer de leur état de foiblesse.

Je pourrois citer comme une preuve convaincante de leur cruauté , celle dont ils usèrent envers Regulus , lorsqu'il revint à Carthage acquitter sa parole aux dépens de sa vie. Ils faisoient mettre leurs Généraux en croix comme des esclaves , quoique souvent tout leur crime provînt



d'avoir été malheureux , ou même mal servis , tant dans les approvisionnemens nécessaires, que dans les secours que les circonstances exigeoient d'envoyer promptement ; & ce supplice chez les Carthaginois, étoit moins l'effet de la discipline militaire , que celui de la cruauté naturelle d'un peuple , qui ne rougissoit point d'immoler des victimes humaines à ses divinités. Je ne finirois point, si je voulois insister sur tous les détails qu'entraîneroient des considérations sur leurs mœurs. Je passe à leurs principales révolutions.

C'est dans l'expédition contre la Sicile , où, selon leur traité avec Xerxès , ils débarquerent avec une armée de trois cens mille hommes, sous la conduite d'Amil:



car, fils de Magon, que les Carthaginois paroissent pour la première fois avec éclat. On a vu dans le chapitre précédent quel fut le succès de cette entreprise. On peut juger par-là des forces, ou plutôt des richesses de Carthage : car pour cette république, qui n'employoit que des auxiliaires & des mercénaires, chaque soldat n'étoit qu'un point de dépense de plus, que l'on pouvoit évaluer. On peut remarquer à propos de la multitude d'hommes dont elle composoit ses armées, que c'est le défaut de toutes les puissances qui n'ont point, ou que fort peu de troupes nationales, & qui négligeant la discipline, ainsi que les exercices qui font d'un homme un soldat, s'imaginent fausement que la supério-



rité dépend du nombre , sans faire attention qu'il est bien difficile , & même impossible , de trouver des terrains qui conviennent à des armées prodigieuses , & où elles puissent subsister; que le parti le plus sage , & même le seul que puisse prendre le Général qui commande une telle armée , c'est de la diviser en plusieurs corps; qu'il ne peut guères s'empêcher de les éloigner les uns des autres, & qu'alors , au lieu de trois cens mille hommes , il n'a pas plus de forces que si on ne lui en avoit donné d'abord que soixante mille , supposé que ce soit tout ce qu'il en ait pu garder. Or cette armée prodigieuse, divisée en plusieurs corps, doit nécessairement être battue en détail , & dissipée , pour peu qu'elle ait affaire à un ennemi in-



telligent. L'expérience universelle & constante de la ruine de ces entreprises , pour le succès desquelles on ne compte que sur la multitude , n'a pu encore faire revenir de ce préjugé, dont l'erreur est également démontrée par le raisonnement & par les faits.

Un seul revers abat un peuple lâche & foible. La terreur grossit à ses yeux les suites d'un échec reçu , & lui fait perdre de vûe toutes ses ressources ; il n'en voit plus que dans la soumission. Les Carthaginois perdoient courage , avec autant de facilité , & aussi peu de raison, qu'ils s'enivroient de fausses espérances. Ils n'eurent pas plutôt appris le mauvais succès de leur expédition en Sicile , que la crainte leur fit voir à tous momens, le vainqueur aux portes



de la ville. Ils se hâterent d'envoyer des ambassadeurs à Gelon , non pour traiter de la paix , mais pour se jeter à ses pieds , & pour implorer sa clémence. Ce prince, assez sage pour ne jamais se laisser aveugler , content d'avoir humilié cette république , ne demanda aux Carthaginois que l'argent nécessaire pour élever les monumens de sa gloire & de leur dishonneur. Ce fut la seule condition onéreuse du traité : toutes les autres étoient avantageuses pour eux-mêmes. Par exemple , Gelon leur imposoit la loi de ne plus immoler à Saturne les enfans des meilleures maisons , & de ne lui sacrifier désormais que des animaux. Quel monarque que celui qui n'accorde la paix à ses ennemis , qu'aux conditions de respec-



ter , d'aimer l'humanité ? Je ne puis me lasser de parler de Gelon. Ce prince voulant apprendre aux Syracusains à quels ennemis ils avoient à faire , fit dépouiller une certaine quantité de prisonniers , & les fit exposer nus dans les rues de Syracuse , pour montrer à ses sujets la différence qu'il y a entre des soldats exercés , accoutumés à la fatigue , & des hommes amollis par le luxe & l'oïveté.

La défaite des Carthaginois en Sicile les avoit tellement effrayés, qu'il se passa bien du temps sans qu'ils osâssent songer à cette île ; mais enfin enhardis par la corruption des Syracusains , & par le mauvais usage qu'ils faisoient de leur liberté, ils accorderent des secours aux habitans de Segeste



contre les Selinontins. Encouragés par quelques avantages , ils firent passer encore une fois en Sicile une armée nombreuse , avec laquelle ils s'emparèrent de Selinonte , & ensuite d'Himere , malgré la vigoureuse résistance des assiégés. Les cruautés qu'ils y exercèrent sont si révoltantes , qu'il ne paroît pas possible que les historiens Grecs ne les aient exagérées.

Syracuse étoit la seule puissance de la Sicile qui pût faire face à l'ennemi ; mais toujours déchirée par des factions , elle étoit hors d'état de secourir efficacement les autres peuples de cette île. Les Carthaginois profitèrent de ces circonstances , & firent passer en Sicile une nouvelle armée de trois cens mille hommes ,



felon quelques auteurs , & felon d'autres , feulement de cent vingt mille. Imilcar qui la commandoit, forma le fiége d'Agrigente , & fut à la veille d'être la victime du trop grand nombre de fes troupes. Les Syracufains marcherent au fecours d'Agrigente , & fe pofterent de maniere que l'armée Carthaginoife ne pouvoit plus recevoir fes convois. Bientôt la difette s'y fit fentir. Les Campaniens , qui faisoient une partie affez confidérable de cette armée, fe mutinerent , & vinrent en corps à la tente du Général , lui demander leur diftribution de vivres , en le menaçant hautement de paffer du côté de l'ennemi , fi on ne la leur faisoit pas fur le champ. Imilcar embarraffé , les conjura de lui accorder encore quelques



jours de délai, & ne les obtint qu'avec beaucoup de peine. Il étoit perdu fans ressources, lorsque le hazard, ou plutôt l'incapacité des ennemis, lui fournit un moyen de se tirer de cet embarras. Les Syracusains envoyèrent par mer aux assiégés un convoi considérable ; soit que l'escorte ne fût pas assez forte, ou que celui qui la commandoit se défendît mal, Imilcar fut assez heureux pour l'enlever. Les Agrigentins avoient aussi des Campaniens à leur solde. Ceux-ci découragés par la perte du convoi, écoutèrent les propositions que leur fit faire Imilcar, en reçurent quinze talens, passèrent dans son camp, & les Agrigentins se virent forcés d'abandonner leur ville.

Gela eut le sort d'Agrigente ;



& les Carthaginois auroient peut-être poussé plus loin leurs conquêtes , si la peste n'avoit détruit une grande partie de leur armée. Je passe sous silence les guerres des Carthaginois contre les deux Denys , tyrans de Syracuse.

On a vu dans le chapitre précédent comment Timoléon , avec cinq mille hommes , épouvanta Magon , au point de lui faire abandonner Icétas , son allié. Les Carthaginois, honteux d'une fuite si lâche , envoyèrent en Sicile une armée de soixante & dix mille hommes de pied , avec une flotte de deux cens vaisseaux de guerre , & de mille vaisseaux de transport , sous les ordres d'Afdrubal & d'Amilear , les deux meilleurs Généraux qu'ils eussent alors. Carthage y avoit envoyé



des armées plus nombreuses, mais non pas de mieux composées. Timoléon n'avoit gueres que six mille combattans. Il marcha à eux , les attaqua , leur tua dix mille hommes , & fit quinze mille prisonniers.

On a vu aussi dans le chapitre précédent , comment Agathocle , assiégé dans Syracuse , forma & exécuta le projet de passer à Carthage avec quatorze mille hommes , dont une partie étoient des esclaves qu'il venoit d'affranchir , & qu'il fit embarquer sur soixante galeres. Arrivé en Afrique , il brule ses vaisseaux , & marche droit à la capitale de ceux qui assiégeoient la sienne. Bientôt l'alarme se répand dans la ville : l'on ne voit par-tout que les marques du désespoir & de l'effroi.



Presque en même temps on y recevoit des nouvelles de la Sicile, par lesquelles on apprend à la fois, & l'état du siège de Syracuse, & le petit nombre des troupes d'Agathocle : aussi-tôt la confiance renaît, & devient aussi excessive que la frayeur l'avoit été. On nomme deux Généraux. On leve dans la ville même une armée de quarante mille hommes d'infanterie, de mille chevaux, & de deux cens chars armés de faux. Les Carthaginois eurent grand soin de faire mettre dans les chariots de bagage, vingt mille paires de menottes, quoique toute l'armée d'Agathocle ne montât pas à ce nombre, à beaucoup près. L'événement ne justifia pas cette bravade ridicule. L'armée Carthaginoise fut taillée



en pièces , la confiance s'évanouit ; & ce peuple insolent ou rempant , selon la circonstance , mais toujours lâche , rentra dans de nouveaux accès de désespoir. La frayeur ne le ramena qu'à la superstition , ressource ordinaire des ames foibles. Au lieu de s'occuper des moyens de se défendre , on imputa les malheurs de la république à la colere de Saturne : on trouva que ce Dieu étoit justement irrité , de ce qu'à la place des enfans des premieres maisons de la ville , qu'on lui immoloit autrefois , on n'égorgeoit plus depuis quelque temps en son honneur , que des enfans de vile condition , qu'on achetoit pour cet effet. On lui en immola dans un seul jour deux cens des premieres familles ; & trois cens personnes



qui s'avouèrent coupables d'avoir soustrait précédemment les leurs à ce sacrifice horrible, s'offrirent, pour appaiser par leur sang, la colere du Dieu.

Cependant Bomilcar, l'un des deux Généraux qui venoit d'être battu par Agathocle, & dont le collègue avoit été tué dans le combat, entre dans la ville, à la tête du peu d'étrangers qui lui restoit de son armée, & de quelques citoyens mécontents. Bomilcar, qui se flatoit d'y trouver plus de partisans, profita du trouble qui y régnoit, & se fit proclamer roi; mais bientôt assailli de toutes parts, il fut obligé de se retirer sur une hauteur, suivi de ses rebelles. Les Carthaginois accorderent une amnistie générale aux coupables; & Bomilcar aban-



donné , se rendit enfin aux conditions que son pardon lui feroit accordé. Malgré la foi jurée de part & d'autre , on lui fit souffrir les supplices les plus cruels : on en inventa même de nouveaux , & on finit par l'attacher à une croix. Là , Bomilcar employa les restes de sa vie à reprocher au peuple sa perfidie , & à lui rappeler les noms des plus grands hommes qu'eut produit Carthage , qui presque tous avoient subi le même sort.

Les affaires de Sicile avoient changé de face. Le Général Carthaginois s'étoit laissé surprendre : son armée avoit été taillée en pièces , & lui-même y avoit perdu la vie. Agathocle étoit toujours en Afrique , où il avoit reçu de nouveaux renforts. C'en étoit



fait de Carthage , fans une fédition qui s'éleva dans le camp du vainqueur : Lyciscus , qui commandoit les mercénaires du tyran de Syracuse , s'étant enyvré dans un festin , osa manquer de respect à son maître. Archagathe , fils d'Agathocle , moins patient que son pere , voulut imposer silence à Lyciscus ; mais en ayant reçu quelques paroles outrageantes , il ne put retenir sa colere , & le perça d'un coup de pique. Les étrangers s'assemblerent aussi-tôt pour venger la mort de leur Général ; & quelque satisfaction que pût leur faire Agathocle , une grande partie passa dans le camp des Carthaginois. Les autres resterent dans l'inaction , précisément dans le moment , où si l'on eût marché , la perte de Carthage étoit assurée.



Il est rare à la guerre que les occasions manquées se représentent une seconde fois. En effet quelques troubles survenus en Sicile , déterminèrent Agathocle à y repasser peu de temps après , & à laisser le commandement de son armée à son fils. Archagathe n'étoit pas sans mérite ; mais il fut mal secondé par les officiers généraux qu'il avoit sous ses ordres , de maniere que lorsqu'Agathocle , après avoir pacifié les troubles de Syracuse , revint en Afrique , il y trouva les affaires si désespérées , qu'il s'enfuit secrètement , laissant à la merci des Carthaginois ses propres enfans & le reste de ses troupes. Tel fut le sort de cette guerre , qui pensa être funeste aux Carthaginois , qui montra toute leur foiblesse



lorsqu'on venoit les attaquer jusque dans leurs foyers , & qui fut peut-être la source de leur ruine. Regulus, & enfin Scipion, n'eussent peut-être jamais imaginé de passer en Afrique, si Agathocle ne leur en eût pas montré la route , & tout l'avantage qui pouvoit en résulter.

Les Carthaginois, en s'emparant de l'isle de Sardaigne , s'approchoient trop de l'Italie , pour n'être pas connus des Romains. Polybe rapporte des traités contractés entre les deux peuples dès les premiers temps. Rome bornoit encore ses idées de conquête aux peuples de l'Italie , dont elle étoit entourée. Carthage ne vouloit que se conserver l'empire des mers , agrandir son commerce , & maintenir ses colonies. Les intérêts de ces deux nations étoient donc



donc différens ; par conséquent rien n'empêchoit qu'elles ne fussent unies. Les Carthaginois trouvoient même quelques avantages à favoriser les Romains dans leurs premières conquêtes. La plûpart des peuples de l'Italie, tels que les Etruriens, les Tarentins, & les autres colonies Grecques, étoient adonnés au commerce, & quelques-uns avoient une marine considérable. Les Romains au contraire, avec un gouvernement tout militaire, & fondé sur des principes directement opposés au commerce, n'étoient rien moins que disposés à s'y livrer. Il étoit donc important pour Carthage que Rome triomphât de tous ces peuples. Ce n'étoient pas à la vérité des ennemis dangereux pour cette première ; mais



ils s'enrichissoient sous un autre pavillon que le sien.

Cependant Rome devint maîtresse de presque toute l'Italie. Les Carthaginois commencèrent à regarder cette république d'un œil différent, lorsque par la conquête d'une partie de la côte, elle eut acquis la facilité de faire passer des troupes en Sicile, toutes les fois qu'elle le voudroit. Ils sentirent qu'elle pouvoit devenir redoutable pour eux, & donnerent tous leurs soins à l'empêcher de porter ses armes dans cette isle. Hannon leur amiral, attaqua la petite escadre que Clodius envoyoit au secours des Mameritins, en conséquence des ordres qu'il avoit reçus de Rome, dont ce peuple avoit imploré l'appui contre les Carthaginois. Hannon



renvoya à Clodius , immédiatement après l'action , les vaisseaux qu'il venoit de lui prendre , & s'excusa sur la nécessité où il l'avoit mis de l'attaquer , par l'infraction au traité qui subsistoit entre Rome & Carthage ; mais voyant que Clodius persistoit dans le dessein de secourir les Mamer-tins , il lui signifia que jamais sa république ne souffriroit que les Romains pussent seulement se laver les mains dans la mer de Sicile. En effet il paroissoit impraticable que Clodius passât dans cette isle , les Carthaginois ayant une escadre considérable qui croi-soit dans le détroit ; mais l'intrépidité de Clodius fit réussir un projet que la prudence condamnoit peut-être. Il prit le moment où une tempête violente empêchoit



les vaisseaux Carthaginois de tenir la mer : il s'embarqua avec ses troupes , au risque de périr mille fois , & débarqua heureusement en Sicile , sans y trouver d'opposition. Telle fut l'origine des guerres Punique , si fameuses dans l'histoire par le temps qu'elles durèrent , par les divers événemens qu'elles firent naître , & par celui qui en fut le terme.

Quelques avantages que l'armée consulaire eût remportés en Sicile , les Romains sentirent judicieusement qu'ils ne pouvoient les conserver , qu'à l'aide d'une marine , pour y transporter les vivres & les transports nécessaires ; ils construisirent des vaisseaux pour la première fois. Un de ceux de leurs ennemis tombé entre leurs mains , fut leur



modele , & ils prirent des matelots à leur service. La promptitude avec laquelle ils équipèrent une flotte nombreuse , prouve assez que les véritables richesses de l'Etat , consistent moins dans l'argent renfermé dans ses coffres , que dans l'amour des citoyens pour la patrie. Les Romains étoient pauvres alors ; mais ils étoient laborieux , persévérans , tous concouroient au bien général , avec autant d'ardeur , que si c'eût été l'intérêt de chacun en particulier. Ils firent ce que le peuple le plus riche , ce que les Carthaginois , peut-être , n'auroient pu faire , du moins avec autant de diligence. Ce qu'il y eut de plus surprenant , fut de voir ces vaisseaux mal-adroits montés par des chefs ignorans &



inexpérimentés , triompher partout des forces navales d'un peuple qui depuis si long-temps possédoit l'empire de la mer. Les Carthaginois crurent pouvoir se moquer de cette marine naissante : il leur fallut des pertes réitérées pour leur apprendre combien le courage & le patriotisme sont des ennemis dangereux à combattre.

Tant que le théâtre de la guerre resta dans la Sicile ou sur les côtes, les succès furent assez partagés ; mais lorsque Régulus , profitant du gain d'une bataille navale , vint débarquer sur les côtes d'Afrique avec quinze mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux , tout parut désespéré ; & Carthage se retrouva dans la même extrémité où elle s'étoit vue



lors de la descente d'Agathocle. L'armée qu'elle opposa au Consul fut taillée en pièces , par l'ignorance des chefs. Avec une cavalerie très-nombreuse & beaucoup d'éléphants , ils avoient grand soin de se poster toujours dans les montagnes : on peut juger par-là de leur habileté.

Pour comble de malheur , les Numides & les Africains, indignés de la tyrannie que leurs maîtres exerçoient sur eux, se révolterent , & commirent impunément toutes sortes de ravages.

Carthage paroïssoit être à la veille de périr : elle avoit épuisé même la ressource de s'humilier , & d'implorer la clémence du vainqueur. Les propositions du Consul étoient si dures , que tous les citoyens aimoient encore mieux



s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Xantippe le Lacédémonien se trouva du nombre des mercénaires , que les Carthaginois avoient levés dans le Péloponese. On parloit peu à Sparte , mais on y disoit bien & toujours , la vérité , sans détour. Xantippe ne put voir les fautes grossieres des généraux Carthaginois , sans en parler avec cette franchise naturelle aux Spartiates , que condamneroit aujourd'hui notre politesse perfide , & qui passeroit pour dureté.

Dans tout autre temps , Xantippe eût peut-être été puni ; mais le désespoir étoit si grand à Carthage , que non-seulement il fut écouté , mais même que les Généraux le prièrent de prendre le commandement , trop heureux



de se décharger d'un emploi dont ils ne connoissoient que le danger. Xantippe l'accepta , & tout changea de face. Il disciplina les troupes autant que les circonstances le permettoient , en aussi peu de temps. Régulus s'avançoit & venoit assiéger la ville ; le Lacédémonien marche au-devant de lui , se met en bataille dans une plaine avantageuse pour sa cavalerie ; l'armée Romaine est battue , & le Consul est fait prisonnier.

Cette victoire fit passer Carthage en un instant , du plus grand état de foiblesse , à celui de la supériorité sur sa rivale. On est surpris de ne plus retrouver dans les historiens le nom de son libérateur : les uns disent qu'on le fit périr ; d'autres , qu'il se déroba



par la fuite à la mort qui le menaçoit; aucun ne parle de la récompense qu'obtint ce service signalé, mais le sort de Régulus est assez connu.

La guerre recommença dans l'intérieur de la Sicile, & toujours à l'avantage des Romains, jusqu'à l'arrivée d'Amilcar Barca, dont l'habileté, la prudence & la valeur, suppléerent long-temps à tout ce qui manquoit aux troupes Carthaginoises pour pouvoir tenir contre les Romains; mais le consul Lutatius ayant entièrement défait la flotte de Hannon, Carthage fut obligée de conclurre une paix, par laquelle elle abandonnoit toutes ses prétentions sur l'isle, dont la possession avoit été l'origine de la discussion entre les deux peuples.



A peine cette guerre fut-elle terminée, que les Carthaginois en eurent une autre à soutenir, d'autant plus embarrassante, qu'elle se déclaroit à leurs portes. Immédiatement après le traité de paix conclu avec les Romains ; Amilcar Barca s'étant démis du commandement, laissa à Giskon le soin de faire repasser en Afrique les troupes, presque toutes composées de mercénaires. Giskon, comme s'il eût prévu ce qui devoit arriver, ne les envoya que par détachemens, afin que les premiers étant payés de leur solde, on pût les licencier avant l'arrivée des autres. Mais les Carthaginois ne donnoient leur argent qu'à la dernière extrémité : plus ils en retardoient le moment, plus il leur rapportoit



dans le commerce ; & si on peut les accuser d'avoir été aussi mauvais politiques que mauvais guerriers , on ne peut du moins leur refuser d'avoir été les plus grands calculateurs de leur temps. Par une suite de leurs principes ordinaires , ils laisserent amasser ces différens corps , afin d'obtenir de ces troupes quelques petites remises sur les sommes stipulées ; ce qu'ils croyoient devoir être plus facile , lorsqu'elles seroient toutes rassemblées. Ici , dit un auteur judicieux , on peut reconnoître le génie d'un Etat composé de négocians , qui marchandent le sang des hommes comme tout le reste , & qui vont toujours au meilleur marché.

Ces mercénaires , accoutumés à la licence , commirent de grands



défordres dans Carthage. Pour y remédier , on proposa à leur chef de les conduire tous à la ville de Sicca, jusqu'à ce que l'on pût faire le paiement général. Ces soldats n'ayant point de service à faire dans cette ville , & par conséquent n'étant occupés à rien , commencèrent à calculer de leur côté ce qui leur étoit dû , tant pour leur paye , que pour les pertes qu'ils avoient effuyées, & les promesses faites par les Généraux , dans ces momens de crise , où un chef tâche d'encourager ses troupes par l'espoir des récompenses : mais les Carthaginois ne calculoient pas de même. Hannon les surprit étrangement , lorsqu'il leur annonça que vû le mauvais état des finances de la république , il falloit même se



relâcher sur la solde convenue. Alors le murmure s'élève dans l'armée : on n'entend plus que des cris séditieux. Ces soldats , tirés de plusieurs nations , parloient des langues différentes , & ne pouvoient se communiquer leurs idées : c'étoit un trait de la politique des Carthaginois , pour rendre les conspirations des étrangers moins dangereuses ; mais le dessein de se révolter & de se faire payer de vive force , fut le dessein de chacun en particulier ; & la sédition une fois allumée , cette confusion de langues augmentoit la difficulté d'en éteindre le feu.

En vain Carthage négocia , fit des offres , s'humilia. Plus ses démarches étoient honteuses , & peu dignes de la majesté d'une



nation , plus elle montrait sa foiblesse , & plus aussi les rebelles devinrent insolens. Ils mirent aux fers ceux qu'on avoit envoyés pour traiter avec eux , & commirent bientôt tous les excès imaginables de barbarie. Spendius & Mathos , l'un esclave , l'autre personnage ignoré jusqu'alors , prirent le commandement des révoltés , & ne le méritèrent à leurs yeux , que par l'excès de leur emportement. Toute l'Afrique gémissant sous le poids de l'avarice & de la cruauté de Carthage , leur donnoit déjà les noms de Sauveurs & de Libérateurs. Carthage étoit à la veille d'être assiégée , & de voir sa puissance détruite ; mais Amilcar Barca lui restoit encore. Ce grand homme , qui ne le cède peut-être à au-



cun des Généraux de l'antiquité , fans en excepter Annibal son fils , obligea les rebelles de diviser leurs forces , les battit en détail , & les dissipa entièrement : cependant cette guerre , quoique très-courte , laissa des traces qui ne s'effacèrent de long-temps. On ne peut s'empêcher de frémir au récit qu'on trouve dans l'histoire , des cruautés qui furent commises alors.

L'Afrique ne fut pas le seul théâtre de la guerre des mercénaires. Ceux qui étoient en Sardaigne , à la nouvelle des succès de leurs compagnons , égorgerent Bostar qui les commandoit , & tous les Carthaginois qui étoient avec lui. Le sénat fit partir un nouveau chef avec quelques troupes ; mais à peine furent-elles ar-



rivées qu'elles se rangerent du côté des révoltés. Le nouveau Général fut mis en croix , & tous les concitoyens furent livrés à des tortures inouïes ; enfin la division se mit parmi les rebelles. Les insulaires prirent les armes contre eux ; mais les Romains commençoient déjà à porter leurs idées de conquête au-delà de l'Italie , & chacun d'eux pensoit sans cesse à tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de la nation. Ils ne manquèrent pas une si belle occasion de s'emparer de la Sardaigne , dont la possession leur étoit importante. Ils eurent même soin d'obliger les Carthaginois , trop affoiblis pour oser rien refuser , de leur en faire une cession authentique , & d'en ajoûter la ratification au dernier traité.



L'histoire de la seconde guerre Punique est si connue, qu'il est inutile de s'y arrêter. Je ferai seulement deux observations importantes ; l'une, que ce fut Annibal qui combattit contre Rome, & non pas Carthage. En effet : cette république n'eut, pour ainsi dire, d'autre part dans cette guerre, que d'avoir donné la permission à un de ses citoyens d'emmener vingt mille hommes d'infanterie, & six mille de cavalerie, avec lesquels il avoit projeté de dompter l'Italie & de détruire le nom Romain. La seconde remarque sert à prouver ce que je viens de dire, & confirme de plus en plus dans l'idée que l'on doit prendre des Carthaginois. Annibal, vainqueur à la bataille de Cannes, fit solliciter à Carthage



un secours de troupes & d'argent. Cette proposition y fut traitée d'extravagance. En effet , des marchands pouvoient-ils concevoir qu'il résultât d'un gain , la nécessité de faire de nouveaux fonds ? Mais cette demande , tournée en ridicule à Carthage , eût paru bien sage à Rome.

Enfin Annibal , affoibli par ses conquêtes , & ne recevant aucune espèce de secours de sa patrie , tandis que les citoyens Romains sembloient se multiplier & renaître pour la défense commune , après plusieurs années de victoire , lorsqu'il ne restoit plus qu'à fraper les derniers coups , Annibal , dis-je , fut obligé de retourner promptement à Carthage , menacée par Scipion , qui triompha dans l'Afrique du vain-



queur des Romains en Italie. Les Carthaginois demandèrent la paix, lorsqu'ils se virent près d'être accablés. Scipion instruit par l'exemple de Régulus, ne la rejetta pas ; mais il est aisé de penser que les conditions qu'il proposa étoient fort dures ; cependant la situation de Carthage étoit si triste, qu'elle n'avoit rien de mieux à faire que de les accepter. La résolution en ayant été prise dans le sénat, à la vive instigation d'Annibal, & malgré les oppositions de ceux de la faction contraire, qui vouloient que l'affaire fût portée devant le peuple où ils avoient plus de crédit, il fallut exécuter les conditions du traité. Les Carthaginois ne montrèrent aucune répugnance à brûler leurs vaisseaux de guerre, à livrer leurs



armes , & à se soumettre à l'interdiction de toute guerre contre les étrangers ; mais lorsqu'il fallut payer l'amende imposée par le vainqueur , & que le trésor public étant épuisé , les sénateurs se virent obligés de prendre cet argent sur leurs fonds particuliers , ils commencèrent à sentir tout le poids du traité , & répandirent publiquement des torrens de larmes. Annibal indigné de tant de lâcheté , éclata de rire au milieu du sénat. Quelqu'un lui reprocha d'insulter aux malheurs de sa patrie : « Ce rire , répondit Annibal , » est-il plus déplacé que » les pleurs que je vous vois répandre ? C'étoit lorsqu'on enlevait à Carthage ces dépouilles » honorables , par lesquelles elle » pouvoit compter ses victoires ;



» c'étoit lorsqu'on lui enlevoit ses  
 » armes, ses vaisseaux, qu'on la  
 » laissoit sans défense au milieu  
 » d'ennemis puissans ; c'étoit alors  
 » que vous pouviez sans honte  
 » vous abandonner à la tristesse ;  
 » cependant qui de vous a poussé  
 » seulement un soupir ? Et mainte-  
 » nant qu'il faut contribuer cha-  
 » cun en particulier à la taxe pu-  
 » blique , vous ne prouvez que  
 » trop que la perte de votre argent  
 » vous est bien plus sensible que  
 » celle de l'Etat. Ah ! que j'ai lieu  
 » de craindre que ce qui vous arra-  
 » che aujourd'hui tant de larmes ,  
 » ne vous paroisse bientôt le moin-  
 » dre de vos malheurs !

Annibal ne se trompoit pas ;  
 malgré la foiblesse où se trou-  
 voit Carthage par les pertes  
 qu'elle avoit essuyées durant les



guerres qu'elle avoit eues à soutenir , & plus encore par son traité avec les Romains , il ne lui étoit pas impossible de se relever , & de parvenir à un point de grandeur plus assuré que celui où elle s'étoit vue , en prenant une autre route. Cela étoit vrai moralement ; mais le physique de la nation y étoit un obstacle insurmontable. Annibal le sentoît ; & lorsqu'il travailloit avec le plus de zèle à réformer les abus du gouvernement , & à changer , ou plutôt à affoiblir l'esprit d'intérêt dans ses concitoyens , pour y substituer l'amour de la gloire & de la patrie , il n'espéroit pas d'y réussir ; mais il se devoit à lui-même de le tenter.

Les Carthaginois , loin d'ouvrir les yeux , & de s'en remettre



à la sagesse d'Annibal, ne virent dans ce qu'il vouloit établir, que ce qui bleffoit en apparence leur intérêt particulier, qui déjà depuis long-temps l'emportoit à Carthage sur l'intérêt général, au point que dans cette république, le mot *Patrie* étoit devenu un mot vuide de sens.

Rien de si aisé que d'arrêter l'exécution du projet d'Annibal, ou en lui ôtant l'emploi en vertu duquel il opéroit sur le gouvernement, ou même en le faisant prendre chez lui pour le juger ensuite, & le condamner, ou tomber à ses pieds; mais cette conduite étoit trop au-dessus du courage des Carthaginois. Ils eurent la bassesse de l'accuser; & où? A Rome; de maniere que lorsque le sénat demandoit à Carthage le  
seul



seul homme qui put la faire revivre , il ne faisoit que céder aux vœux des Carthaginois ; & cet illustre citoyen fut obligé de se travestir , pour n'être pas livré par le sénat de sa patrie , entre les mains des ennemis de cette patrie qu'il vouloit relever , & des siens.

Ce que Carthage n'avoit osé faire seule , elle l'osa , lorsqu'elle se sentit appuyée par les Romains. Annibal fut déclaré l'ennemi de la république , & comme tel poursuivi à Rome, où les accusations continuerent.

Enfin Rome , qui ne cherchoit qu'un prétexte pour achever de ruiner sa rivale , lui déclara la guerre de nouveau , après lui avoir ôté les moyens de la faire. Les Carthaginois consternés en-



voyerent des ambassadeurs pour offrir au sénat Romain tout ce qu'il exigeroit , & lui proposa de se remettre entièrement à sa discrétion. Les Consuls étoient déjà à Lylibée avec les troupes destinées à passer en Afrique. Ils demandent en ôtage trois cens enfans des meilleures maisons , tandis que l'on traiteroit de la paix. Carthage n'attend pas même le temps prescrit pour exécuter les volontés d'un peuple qu'elle espéroit fléchir par cette soumission précipitée ; les ôtages sont livrés. Les Consuls poursuivant leur route , arrivent en Afrique , & demandent qu'on leur livre toutes les armes qui étoient dans la ville : on obéit encore. Enfin ils demandent que la ville elle-même leur soit livrée , & ne ca-



chent plus que l'intention du peuple Romain est qu'elle soit détruite. Alors le désespoir opéra ce que l'honneur n'avoit pu faire. L'amour de la patrie parut se réveiller tout-à-coup dans les cœurs. Carthage étoit sans argent, sans armes, sans munitions; mais pour la première fois depuis long-temps, elle se trouvoit avoir des hommes. On ne songea plus qu'à se défendre, & à mourir glorieusement.

Il étoit bien tard pour prendre une résolution aussi ferme; cependant Carthage, dépourvue de tous moyens de défense, fit une résistance vigoureuse. Que n'eût-elle donc pas fait, si elle eût montré le même courage dès le commencement, qu'elle eût



rejeté tout accommodement hon-  
teux , & qu'elle eût profité de  
l'intervalle que Rome lui avoit  
laissé , pour s'occuper utilement ,  
& uniquement , du soin de se met-  
tre en état de résister à de nou-  
velles attaques ? Elle devoit les  
prévoir , comme Annibal les pré-  
voyoit. Carthage guerriere n'y  
auroit pas manqué , parce que  
l'esprit militaire tend toujours  
nécessairement à l'intérêt géné-  
ral , dont la conservation est le  
principal objet. Carthage com-  
merçante ne le fit pas , parce que  
l'esprit commerçant tend toujours  
nécessairement à l'intérêt parti-  
culier , de préférence à tout autre :  
& si l'on voit ce systême changer  
à la dernière extrémité , c'est  
qu'alors l'intérêt particulier se



trouva si rapproché de l'intérêt général , que la fortune de chacun dépendoit dans ce moment du salut de l'Etat , au lieu que lorsque la ruine de Carthage ne paroïssoit pas inévitable , il falloit une suite de raisonnemens , pour sentir que le véritable intérêt de chacun étoit nécessairement dépendant de l'intérêt de l'Etat , dont alors le point de vue s'éloignoit plus ou moins dans toutes les têtes, mais toujours assez pour regarder cette vérité au moins comme problématique , & peut-être comme une erreur. On peut juger si je me trompe , en considérant la conduite des Carthaginois dans tous les temps , mais principalement lorsqu'après avoir livré leurs vaisseaux, leurs armes,



&c. conditions auxquelles ils souffrirent sans répugnance , il fut question de se cotiser pour payer la taxe imposée par le vainqueur ; enfin on en peut juger , en considérant toute leur soumission en dernier lieu , à ce que Rome leur prescrivoit par la bouche de ses consuls , & toutes leurs bassesses , qui furent portées au point de s'ôter les moyens d'une dernière ressource , à laquelle ils se virent cependant obligés de recourir ; mais les humiliations ne coûtoient rien aux Carthaginois. Ce peuple étoit rempant ou insolent , souvent cruel , toujours perfide , & jamais dans cet état de modération qui caractérise vraiment la force & la puissance d'une nation , & la bonté de son gou-



vernement. On pourroit dire à juste titre de cette république , ce que dit quelque part Cicéron de Sardanapale , que sa mort fut la première action de courage qu'il eut fait pendant sa vie.





---

## CHAPITRE XIX.

### *Des Romains.*

UN homme d'une naissance équivoque , nourri parmi des pâtres , en rassemble les plus hardis , trace une enceinte , leur assigne des habitations , & se fait proclamer roi. Cette nouvelle ville devient une retraite sûre pour tous les malfaiteurs , ou les débiteurs insolvables. Le nouveau Monarque entreprend différentes guerres contre de petites villes voisines , pour donner à son peuple des femmes & des terres. Tels furent les fondemens & les premiers progrès de la puissance Romaine ; mais l'on voit cette nation , dont l'origine



paroît en quelque forte méprisable , gouvernée par une suite de grands hommes , qui lui donnent la forme de gouvernement la plus sage , qui lui font connoître & aimer la justice , & lui inspirent des mœurs pures. Cette nation contracte de bonne heure l'amour de la frugalité , qui lui tient lieu de tout ce qui lui manque ; un grand attachement aux travaux de l'agriculture , qui lui donnent une complexion robuste , & toute la richesse nécessaire ; une élévation dans l'ame , qui la persuade que sa destinée est de commander au reste de la terre ; une audace & une fermeté nourries , & accrues par l'habitude des dangers , qui ne lui laissent pas même concevoir l'idée de l'humiliation , & qui lui font toujours préférer



la mort à la honte. Tels furent en général les ressorts qui élevèrent les Romains au plus haut point de la grandeur. Cette république est si connue ; tant d'auteurs célèbres en ont écrit l'histoire , qu'il seroit inutile d'entrer ici dans de certains détails ; mais il en est encore quelques-uns qui n'ont point été développés , ou qui ne l'ont point été assez. Il y a peut-être encore des aspects sous lesquels ce peuple n'a pas été considéré , & sous lesquels il mérite de l'être.

Le territoire de Rome , très-borné & peu fertile , confinoit à la mer. La nature du pays sembloit appeller ses premiers habitans au commerce : cependant , soit ignorance , soit politique , ils ne firent aucun usage du port



d'Ostie, & partagerent leurs soins uniquement entre l'agriculture & le militaire. Tout soldat, sans en excepter le Général, étoit cultivateur : tout cultivateur étoit soldat. Ainsi l'Etat, quoique peu étendu, offroit pour la défensive, des armées considérables, & composées des hommes les plus propres à combattre. La guerre n'étant jamais portée au loin, ne duroit que quelques mois, & n'exigeoit point de dépenses de la part de l'Etat. Le soldat la faisoit à ses dépens. Défendre sa patrie étoit sa taxe ; le butin étoit sa paye. Les réjouissances que devoient naturellement occasionner le retour des armées, chargées des dépouilles des ennemis, firent naître la cérémonie du triomphe, qui devint un aiguil-



lon puissant pour les Généraux.

Après plusieurs siècles de victoires & de conquêtes , il ne fut plus possible de s'aggrandir , sans assiéger des villes. Cette partie de la tactique , peut-être aujourd'hui la plus importante de toutes , étoit alors si ignorée chez les Romains , qu'ils ne connoissoient point encore les machines propres à battre les murs ; par conséquent les sièges , ou plutôt les blocus , exigeoient un temps considérable. La république sentit qu'on ne pouvoit plus obliger les citoyens à faire la guerre , sans les dédommager du préjudice qu'elle leur faisoit souffrir , & sans pourvoir à leur subsistance. La paye fut établie ; & pour que le trésor public ne fût pas épuisé par cette nouvelle dépense ,



il fut ordonné que désormais une grande partie des dépouilles & des terres conquises , lui feroient attribuées , & que le reste se partageroit comme auparavant entre les foldats.

Les arts ne s'étendoient point à Rome dans les commencemens au-delà du simple nécessaire. Une preuve incontestable qu'ils y étoient peu en honneur , c'est qu'ils ne furent exercés que par des esclaves , ou par des affranchis , comme tous les auteurs l'attestent. Une autre considération qui prouve combien les arts , & par conséquent le commerce , étoient ignorés à Rome , c'est qu'on ne battit des monnoies d'or & d'argent, que vers le temps des guerres Punique , c'est-à-dire , cinq cens ans environ



après la fondation de cette ville.

Malgré des témoignages si évidens , quelques historiens modernes ont osé avancer que les Romains firent le commerce dès l'origine de la république. Pour le prouver , ils rapportent un traité passé entre les Carthaginois & les Romains , fait sous les premiers consuls, par lequel, entr'autres articles , il est stipulé comment , & jusqu'à quel point , les Romains pourront commercer avec les Carthaginois & leurs sujets ; mais il est aisé de voir que si Carthage avoit eu quelque chose à démêler avec Rome par rapport à cet objet , ce n'auroit pu être que sous le règne de Tarquin le Superbe. Ce prince , né à Corinthe , avoit peut-être dessein de porter les Romains au



commerce , pour les mieux assujettir. Les ouvrages publics exécutés sous son règne , & dont la magnificence étonne , sembleroient indiquer qu'il y avoit réussi ; mais Tarquin chassé du trône , & la forme du gouvernement entièrement changée , il est plus que vraisemblable que les Romains , devenus libres , ne conserverent aucun des aïemens de ce prince , ni rien qui put les ramener sous le joug qu'ils venoient de secouer : cependant le traité existe , par lequel les Carthaginois accordoient aux Romains des privilèges de commerce ; mais si l'on considère le caractère de ces premiers , & la situation politique des deux peuples , ainsi que les projets de chacun en particulier , on n'en fera point étonné.



Les Carthaginois , en possession d'une grande partie de la Sicile & de toute la Sardaigne , par conséquent très-voisins de l'Italie , étoient presque toujours en guerre contre les Tyrrhéniens , & les autres petits peuples commerçans , établis sur les côtes. Il étoit donc de leur intérêt de se faire un allié du peuple Romain , peuple conquérant & déjà redoutable. Carthage promit de n'attaquer aucune nation de l'Italie , sur laquelle les Romains formoient dès-lors des prétentions , parce que Carthage aspirait moins à conquérir des terres , qu'à se rendre maîtresse absolue de la mer. Par le même traité , elle accorda des privilèges de commerce ; c'étoit une dérision : Rome n'avoit point de marine , & Car-



thage ſçavoit bien qu'elle n'étoit pas diſpoſée à faire uſage de ces prérogatives ; mais on ſçait aſſez que la politique de Carthage étoit de n'accorder à ſes alliés , que ce dont ils ne pouvoient ſe ſervir contre elle , ou ce qui ne pouvoit contrarier ſes projets d'ambition.

Rome étoit ſi peu diſpoſée au commerce , que dans ſes traités , bien poſtérieurs avec les Carthaginois , lorsqu'elle ſtipula pour la liberté du commerce , ce fut moins dans le deſſein d'en jouir par elle même , que pour en faire jouir les peuples maritimes qui lui étoient ſoumis , & qu'elle nommoit ſes alliés. La preuve en eſt évidente. Polybe , qui nous a conſervé les traités antérieurs à la première guerre Punique ,



dit positivement qu'avant cette dernière époque, les Romains ne connoissoient point la mer ; qu'ils se fervirent pour le transport de leurs troupes en Sicile, des vaisseaux que leur prêterent les Napolitains, les Tarentins, & d'autres alliés.

Les Romains ignoroient tellement la construction des vaisseaux, que lorsqu'ils eurent pris la résolution de former une flotte, ils furent obligés de prendre pour modele une galere Carthaginoise, que le hazard avoit fait échouer sur la côte. Quel peuple que les Romains d'alors, & quelles ressources l'on trouve dans une médiocrité bien entendue, qui se soutient toujours, en proportion des besoins, & dont l'amour de la patrie multiplie les moyens,



sans altérer cette proportion ! En soixante jours la république se vit cent galeres à cinq rangs de rames, vingt galeres à trois rangs, des matelots, des équipages, des munitions, enfin, tout ce qui étoit nécessaire pour vaincre sur mer, une nation qui en tenoit l'empire depuis si long-temps, & que l'on croyoit invincible ; mais Carthage n'avoit encore combattu que contre de petites villes commerçantes, dont la puissance n'approchoit pas de la sienne, ou contre les sauvages de l'Afrique. Carthage n'avoit pas encore mesuré ses forces avec un peuple véritablement belliqueux.

Les vaisseaux Romains étoient grossiers & mal-adroits. Tous les historiens s'accordent sur ce point. Ils remarquent même que l'art de



la construction resta très-imparfait à Rome ; mais le courage , & l'amour de la gloire , qui tenoient à l'amour de la liberté , suppléerent à cette espece d'infériorité.

La découverte du Corbeau ne contribua pas peu aux avantages des Romains , dans la premiere bataille navale : au moyen de cette nouvelle machine , ils accrochoient les vaisseaux ennemis , & se battoient alors de pied ferme comme sur terre ; de maniere que l'adresse des Carthaginois dans la manœuvre , devenoit , pour ainsi dire , inutile.

Cependant les victoires des Romains sur mer étoient compensées par les pertes que leur peu d'expérience leur faisoit essuyer dans



les tempêtes. Leur flotte , trois fois renouvelée pendant la première guerre Punique , venoit encore d'être abîmée. L'ennemi , maître de la mer , ne se contentoit plus d'inquiéter les places de Sicile , il menaçoit les côtes de l'Italie ; il y faisoit même des descentes fréquentes. Le trésor public étoit épuisé. Dans cette circonstance , Rome donna un exemple éclatant du désintéressement dont ses citoyens se faisoient un devoir. Chacun voulut contribuer à une dépense nécessaire à l'Etat ; l'un , équipoit seul un vaisseau ; d'autres , moins riches , se joignoient ensemble pour en faire les frais. En peu de temps , on eut une flotte de deux cens voiles , qui battit celle des Carthaginois : ceux-ci conf-



ternés de cet échec , se soumirent , & acceptèrent une paix honteuse. Confidérons ces deux peuples dans ce moment. Carthage étoit très-riche , Rome étoit très-pauvre ; mais les Carthaginois , entièrement gouvernés par l'esprit d'intérêt , n'étoient pas disposés à faire les mêmes sacrifices que l'honneur & l'amour de la patrie dictoient aux Romains.

Cette première guerre Punique avoit mis Rome dans la nécessité d'avoir des flottes. Elle eut bientôt après occasion d'en faire usage. Au sud de la Macédoine , sur le golfe Adriatique , on trouvoit les Illyriens & les Istriens , peuples qui formoient plusieurs petits Etats. La Macédoine leur présentant du côté de la terre une barrière insurmon-



table, ils s'étoient adonnés à la navigation ; mais au lieu de faire le commerce , soit que tous les objets connus appartenissent alors aux Carthaginois , ou à quelque autre nation commerçante , soit que les Illyriens & les Istriens ne fussent pas même en état de faire les premiers fonds nécessaires au commerce , lors de leur établissement , soit enfin répugnance de la part de ces peuples , ils se contenterent d'armer leurs vaisseaux en course , & d'infester les mers. Ils se perfectionnerent bientôt dans la construction , & furent les inventeurs de ces bâtimens , connus dans l'antiquité sous le nom de *Liburnes* , plus légers , & meilleurs voiliers que tous les autres. La Grèce épuisée par ses guerres continuelles ,



par les fréquentes révolutions qu'elle avoit effuyées depuis près de deux siècles, & plus encore par son luxe défordonné, & le relâchement de ses mœurs, devint un des principaux théâtres des pirateries de ces peuples de corsaires. Les rois de Macédoine n'avoient point de marine. Aucune république de la Grèce ne pouvoit armer assez de vaisseaux pour réprimer l'insolence des Illyriens, qui augmentoit tous les jours. Bientôt ils ne se contenterent plus de faire des prises, ils hazarderent des descentes sur les côtes. Peu à-peu elles devinrent plus fréquentes. Ils poussèrent l'audace jusqu'à piller les alliés de Rome, & les Romains même, lorsque l'occasion s'en présentoit. Les plaintes que le sénat



sénat en fit faire à Teuta leur reine , par ses ambassadeurs , ne produisirent d'autre effet que d'irriter l'orgueil de cette princesse , peu accoutumée à la fierté des Romains. Elle fit poignarder un de ceux qui lui avoient été envoyés. La république avoit encore la flotte qui venoit de triompher des Carthaginois ; les ordres furent donnés sur le champ d'aller débarquer en Illyrie. Teuta fut punie , & le cours des pirateries de ses sujets arrêté. Le soin que prit le Consul de faire valoir cette entreprise aux yeux des Grecs , les disposa tellement en faveur des Romains , que les Athéniens les regarderent toujours depuis comme leurs libérateurs , & que les Corinthiens les associerent aux Jeux Istmiques.



Cependant les Illyriens ne gardèrent leur traité avec les Romains , qu'aussi long-temps qu'ils crurent ne pouvoir le violer impunément. Dès qu'ils les virent occupés à d'autres guerres , ils recommencerent leurs courses & leurs pillages. Démétrius de Phare , que Rome elle-même avoit placé sur le trône d'Illyrie, régnoit alors. La république , maîtresse de la Sicile & de la Sardaigne , ayant d'ailleurs pour alliés , ou plutôt pour vassaux , & même pour sujets, la plus grande partie des peuples maritimes de l'Italie , qui faisoient du commerce leur principal objet , il ne lui étoit pas possible d'abandonner le soin d'assurer les mers, ni de refuser aux villes qui lui étoient soumises , la protection dont elles



avoient besoin. La guerre fut déclarée à Démétrius , qui bientôt se vit obligé d'aller chercher un asyle à la cour de Philippe, roi de Macédoine , & la tranquillité fut rétablie.

La seconde guerre Punique n'est mémorable par aucun exploit maritime. Il n'est pas aisé de deviner comment une armée Carthaginoise , qui part du fond de l'Espagne pour aller attaquer l'Italie , prend sa route par terre , plutôt que de s'embarquer. On conçoit encore moins comment cette armée ne reçut aucun renfort par la voie de la mer : on diroit que les Carthaginois ne la connoissoient plus. Ce n'étoit certainement pas la flotte des Romains qui pouvoit les arrêter ; on sçait assez que lorsque Scipion



forma le projet de porter la guerre à Carthage , pour arracher Annibal des portes de Rome , & l'obliger de repasser en Afrique , il fit construire les vaisseaux nécessaires à cette expédition. Les Carthaginois n'opposèrent point de flotte à la sienne : cependant ils en avoient une , & même très-nombreuse. Scipion , par le traité de paix qu'il conclut , obligea les Carthaginois à lui livrer leurs vaisseaux , & en brûla cinq cens sous les murs de Carthage ; mais ces vaisseaux sans doute appartenoient à des particuliers , qui les trouvoient mieux employés à leur aller chercher les trésors de l'Inde & de l'Espagne , qu'à transporter des troupes en Italie , ou à quelque autre opération militaire , & pour le service de l'Etat,



Qui le croiroit ? L'instant où Rome triomphe de Carthage , où cette rivale humiliée lui tend des mains suppliantes , prêtes à recevoir des fers , cet instant si brillant pour Rome , est l'époque de sa décadence , & le terme de sa véritable grandeur. Les campagnes de Rome , dans les temps les plus heureux , pouvoient à peine en nourrir les habitans : défolées par les ravages d'Annibal , elles ne purent suffire à leur subsistance. La république se vit obligée d'envoyer chercher des bleds en Sicile , à Alexandrie , & jusque dans l'Afrique. On a vu dans le chapitre précédent, que les Carthaginois ayant demandé une trêve, des vaisseaux Romains chargés de bleds , furent accueillis par une tempête , jettés dans



le port de Carthage , & pillés. Cependant l'abondance que procura ce commerce naissant , fut si grande , que malgré la dévastation de l'Italie , où les traces d'Annibal étoient encore fortement imprimées , les denrées s'y vendoient au-dessous du prix ordinaire. Alors on vit négliger l'agriculture , qui depuis l'origine de Rome , y avoit entretenu l'amour & l'habitude du travail , & cette heureuse médiocrité qui la rendoit si puissante , en lui donnant des citoyens vertueux. Les terres restèrent en friche ; & quoique les Romains ne fissent encore que le commerce des grains , & seulement pour leur propre subsistance , le luxe commença à s'introduire parmi eux.

Ce fut bien pis encore , lors-



qu'après la seconde guerre Punique , les Romains eurent conquis la Macédoine. On a vu dans le chapitre des considérations sur ce royaume , comment Philippe , qui le gouvernoit alors , avoit fait un traité avec Annibal , qui n'eut d'autre succès que de montrer aux Romains sa lâche politique , sa foiblesse , son incapacité & son inexpérience sur mer , c'est-à-dire , qu'il montra aux Romains le plus grand désir de les détruire , & qu'en laissant abbatre Annibal , son allié , il laissa dans leurs mains les moyens de s'en venger. A peine Carthage fut-elle réduite , qu'on les vit arriver dans la Grèce , sous prétexte d'en défendre la liberté , & en effet pour punir Philippe. Les Rhodiens & les Étoliens s'empresse-



rent de se joindre à eux. Les Rhodiens donnerent leurs vaisseaux : les Étoliens leurs troupes de terre. Ceux-ci étoient peu nombreux à la vérité , mais accoutumés à la fatigue , endurcis aux travaux , pleins de mépris pour le luxe & pour les nations de la Grèce qui s'y étoient abandonnées ; c'étoit un peuple de guerriers : aussi ne plia-t-il jamais sous le joug des Macédoniens. Lorsqu'Alexandre , élu Général des Grecs , donna en cette qualité un décret , pour le rappel des exilés , les Étoliens ne le reçurent point , & se moquerent de ses menaces. Encore un mot sur ce peuple. Après la mort d'Alexandre , une partie des villes de la Grèce s'étant liguées , sous la conduite d'Athènes , pour chasser les Macédoniens , les Éto-



liens montrèrent autant de confiance dans les revers , que d'ardeur dans les prospérités. Bientôt chacune de ces villes Grecques s'empressa de traiter avec Antipater & Craterus ; les Étoliens seuls refuserent une paix honteuse ; & quoiqu'ils se vissent attaqués à la fois par deux armées triomphantes , ils ne firent aucune proposition. Il fallut que les deux Généraux Macédoniens , pressés d'ailleurs de passer en Asie, recherchassent eux-mêmes la paix , & qu'ils se soumissent aux conditions que les Étoliens exigèrent. Quel peuple ! & que n'auroit-il pas fait , si ses frontieres eussent été moins resserrées ? Mais à peine l'Étolie pouvoit-elle fournir sept ou huit mille combattans.



Les hommes courageux se laissent aisément tromper : en leur montrant toujours le point qui les affecte , il est facile de les éblouir. Les Rhodiens se laissent aveugler par leur intérêt ; les Étoliens , par leur courage & leur animosité. Rome leur offrit de servir leur ressentiment ; ils ne virent pas plus loin que l'objet de leur haine , & donnerent dans le piège. Bientôt ils reconnurent leur faute ; & en voulant la réparer , ils acheverent de se perdre. En vain suscitèrent-ils à Rome un nouvel ennemi dans la personne d'Antiochus ; la mauvaise conduite du roi de Syrie le fit succomber sous la puissance de Rome.

Les Étoliens seuls contre les Romains , les Macédoniens & les



Achéens , résisterent encore ; mais leur courage ne leur servit qu'à les affoiblir de plus en plus : ils furent accablés , & non pas vaincus :

Les Étoliens détruits , les Athéniens & les Achéens vendus , pour ainsi dire , à la république , il ne restoit plus que la Macédoine à soumettre , pour achever la conquête de la Grèce. Les vices de Persée , qui lui aliénoient également les cœurs de ses sujets , & l'esprit de ses voisins , offroient une occasion favorable pour porter à la Macédoine les derniers coups. Les Romains marcherent contre lui. Persée fut vaincu , & la Grèce n'eut plus de défenseurs.

De telles expéditions sembloient exiger que Rome eût une



flotte considérable : cependant la sienne étoit trop peu nombreuse pour rien opérer ; & dans cette guerre , ce furent toujours les vaisseaux Rhodiens & ceux du roi de Pergame , qui firent la plus grande partie de ses forces maritimes. Une preuve du peu de soin que prenoient les Romains de grossir leur marine , c'est qu'ils brûloient les vaisseaux ennemis , qu'ils avoient toujours attention de se faire livrer par le traité de paix , lorsqu'ils n'en faisoient pas présent à leurs alliés. Le Préteur Anitius ayant déclaré la guerre à Gentius , roi d'Illyrie , la termina dans l'espace de trente jours , fit ce prince prisonnier , & distribua aux habitans de Corcyre , d'Apollonie & de Dyrrachium deux cens vingt brigantins enlevés aux ennemis.



La destruction de Carthage ; qui suivit de près cet événement , offroit aux Romains la circonstance la plus belle d'établir un commerce , qui pouvoit être très-vaste dès sa naissance : rien ne les empêchoit d'embrasser tout celui que faisoient les Carthaginois. Ils voyoient alors à leur disposition des vaisseaux , des arsénaux , des ports , des magasins , des comptoirs établis , &c. Cette conquête leur fit prendre cependant une conduite tout-à-fait différente : ne se voyant plus d'ennemis redoutables sur mer , ils abandonnerent le soin de leur marine , & l'on peut dire même qu'ils la laisserent tomber ; preuve incontestable que Rome étoit encore alors bien éloignée d'adopter l'esprit de commerce : on y étoit



encore persuadé que maintenir l'esprit de conquête , étoit le seul moyen de les conserver.

Tandis que la république négligoit si fort les affaires de la mer & du commerce , Mithridate Eupator , dont la puissance s'étendoit sur presque toutes les côtes du Pont-Euxin , faisoit construire des flottes redoutables , à l'aide desquelles sans doute il établit le plus grand commerce. On ne peut voir sans étonnement les armemens prodigieux que fit ce prince sur terre & sur mer , renouvelés si souvent pendant quarante ans que durèrent ses guerres avec les Romains , les pertes énormes qu'il essuya , & l'immensité des trésors que rapportèrent Lucullus , Pompée & les Romains , qui passèrent avec eux en Asie : tant de richesses



ses ne pouvoient être que le produit du commerce. L'on peut donc regarder comme certain , qu'il étoit déjà établi dans le Pont avant Mithridate Eupator, & que ce prince ne fit que l'étendre. Si le roi de Pont le favorisa , il n'en faut pas inférer qu'il en fît le principal objet du gouvernement. Il suffit de lire l'histoire de ce prince , pour juger que son dessein , en étendant le commerce , étoit de se ménager des moyens ou des ressources dans ses projets ambitieux. Mithridate vouloit conquérir : il crut que pour exécuter les vastes desseins qu'il avoit conçus , il lui falloit beaucoup de troupes , vu sur-tout la qualité de celles qu'il étoit indispensable d'employer, c'est-à-dire, des Asiatiques. Il ne pouvoit avoir



de nombreuses armées , sans avoir beaucoup d'argent , & beaucoup d'argent ne peut être que le produit d'un grand commerce. Tels furent sans doute ses motifs pour étendre celui de ses Etats ; mais Mithridate ne songea pas qu'en se procurant par-là les moyens d'avoir beaucoup de troupes , il en détérioroit l'espèce encore davantage. Il ne seroit pas difficile de démontrer que si Mithridate, dès le moment où il conçut le projet d'abatre la puissance Romaine dans l'Asie , eût réformé le luxe dans ses Etats , quand même cette réforme l'auroit obligé de diminuer le nombre de ses troupes , que s'il les eût disciplinées, ordonnées & exercées sur les principes des Romains , comme il le fit depuis , il seroit , dis-je ,



facile de démontrer qu'il les auroit à la fin chassés de l'Asie , & même de la Grèce ; mais cette discussion nous meneroit trop loin. Je reviens aux Romains.

Le roi de Pont , après avoir soumis toute la basse Asie , étoit venu échouer devant Rhodes , dont il avoit été obligé de lever honteusement le siège. Ce prince s'en étoit dédommagé par la conquête de la Macédoine & de la Grèce , où il avoit une armée de plus de cent mille hommes. Rome n'avoit point de flotte pour opposer à celle du roi de Pont : la république étoit déchirée par deux factions puissantes : le trésor public étoit épuisé. Dans ces circonstances malheureuses , Sylla part , sans autres moyens pour réprimer les entreprises du



roi de Pont , que son courage , son génie , & la valeur de ses troupes. Par son habileté, il triomphé plusieurs fois des armées innombrables de Mithridate , commandées par ses meilleurs Généraux , quoiqu'il n'eût guères plus de quinze mille hommes : enfin il oblige l'ennemi de se renfermer dans Athènes & dans le Pyrée , en fait le siège , & s'en empare à force de constance & de capacité.

Cependant il étoit également impossible d'interdire aux armées de Mithridate l'entrée d'un pays maritime tel que la Grèce , & de passer en Asie pour attaquer ce prince , dans le cœur même de ses Etats , sans avoir une flotte suffisante pour garder les côtes , & pour résister à celle du roi de



Pont. Sylla fait partir Lucullus , son Questeur , pour rassembler celle des alliés du peuple Romains. Lucullus échappe par son adresse à tous les dangers , arrive à Cyrène dans la Lybie , passe en Egypte , dans la Phénicie , vient à Rhodes , parcourt la basse Asie , & forme une flotte qui se bat plusieurs fois avec avantage contre celle du Roi , & qui met Sylla en état d'exécuter ses projets.

Les succès de ce Général firent sans doute ouvrir les yeux à Rome sur l'utilité , sur la nécessité même d'avoir une marine militaire dans l'état de grandeur auquel elle étoit parvenue. Ce même Lucullus ayant été nommé pour commander les troupes Romaines dans la troisième guerre



contre Mithridate , & ayant gagné plusieurs batailles sur terre , le sénat lui assigna une somme pour équiper une flotte , qui le mît en état de tenir la mer ; mais Lucullus la refusa , disant qu'il n'avoit besoin que des vaisseaux des alliés de la république. Il tint parole ; avec les flottes combinées de Rhodes & de l'Ionie , il chassa toutes celles du roi de Pont de la mer Égée & de la Propontide. Ce refus de Lucullus confirme encore l'éloignement des Romains pour le commerce.

Cependant il étoit résulté un très-grand inconvénient de cette négligence excessive sur la marine. Les pirates s'étoient prodigieusement multipliés. Mithridate qui ne vouloit qu'abatre la puissance de Rome , & aux yeux duquel



tous les moyens qui pouvoient le conduire à ses fins étoient égaux , loin de les réprimer , ne s'étoit attaché qu'à en augmenter le nombre & les forces. Ce n'étoient plus quelques particuliers qui infestoient la mer , mais une république répandue sur toutes les côtes , qui formoit une flotte de plus de mille vaisseaux grands ou petits , & dont les membres agissoient de concert dans toutes les mers. Déjà plus de quatre cens villes avoient été pillées & détruites. Ces corsaires osoient se montrer jufques sur le Tibre , & Rome , presque maîtresse du monde , voyoit à ses portes des sénateurs , & d'autres personnages considérables , enlevés , & obligés de se racheter. La mer étoit interdite aux Romains : ce



pendant elle leur étoit nécessaire pour tirer leurs bleds de la Sicile & de l'Afrique , depuis que les récoltes d'Italie ne pouvoient plus suffire à leur subsistance. Le soin d'une guerre devenue indispensable contre ces forbans , parut digne de Pompée : il fut créé Généralissime des mers , avec pouvoir de lever des troupes , & de faire les approvisionnemens nécessaires pour composer une flotte de cinq cens vaisseaux , tant de la république , que de ceux de ses alliés. Pompée justifia le choix qu'on avoit fait de lui ; en moins de trois mois , la mer fut purgée de corsaires : il leur prit cent galeres , & un nombre infini d'autres vaisseaux ; enfin il les enferma dans les rochers du mont Taurus , les y bloqua , & les obli-



gea de se rendre à discrétion. Pompée usa de sa victoire en homme d'Etat : il leur donna des terres à cultiver , avec la précaution seulement de les éloigner des bords de la mer ; par ce moyen, il en fit de bons citoyens , & de fidèles alliés à la république. C'est à cette époque que l'on peut dater véritablement le commencement de la marine chez les Romains.

Pompée venoit de rétablir la tranquillité sur mer ; mais pendant les guerres civiles entre lui & César , de nouveaux pirates la troublèrent une seconde fois. Bientôt ils se virent soutenus par le fils de celui qui les avoit presque entièrement détruits.

Sous le triumvirat d'Octave , d'Antoine & de Lepide , le jeune



Pompée qui , se voyant au nombre des pros crits , s'étoit emparé de presque tous les vaisseaux de la république & de ceux des alliés , fit des traités avec ces corsaires , favorisa leurs entreprises , s'empara de la Sicile , de la Corse , de la Sardaigne , intercepta tous les vaisseaux marchands qui alloient à Rome , & la réduisit bientôt dans la plus fâcheuse nécessité. En effet l'Italie , devenue stérile par l'inaction qu'avoit produit le luxe , Rome ne pouvoit recevoir sa subsistance que par la voie de la mer ; & quelque vaste que fût sa puissance , elle ne pouvoit jouir que d'une grandeur précaire , tant qu'elle n'étoit pas maîtresse de cet élément. Les Triumvirs embarrassés , s'empresserent de rechercher



chercher l'alliance du jeune Pompée, qui parut s'y prêter; mais tous ces traités étoient autant de pièges réciproques. Il renoua bientôt ses liaisons avec les forbans, & recommença ses courses & ses pillages. Octave séduisit quelques-uns de ses lieutenans, rassembla des vaisseaux de toutes parts, en fit construire quelques-uns, & osa faire face à la flotte du jeune Pompée, auquel il ne servit de rien d'avoir des bâtimens d'un meilleur gabari & de meilleurs matelots. L'habileté & la sagesse d'Agrippa, qui commandoit la flotte d'Octave, rendirent ces avantages inutiles. Le jeune Pompée reçut divers échecs, & fut enfin entièrement défait.

Peu de temps après on vit la bataille d'Actium, qui décida si



l'empire du monde devoit appartenir à Octave ou à Antoine , comme Pharfale avoit décidé la même question entre César & Pompée. On peut remarquer en passant , que de toutes les batailles navales connues dans l'histoire , celle de Salamine fut la première qui décida du sort d'un Etat , & celle d'Actium la seconde & la dernière. Dans celle-ci , les deux chefs de parti avoient également raison d'aimer mieux combattre sur mer que sur terre. Les Egyptiens qui faisoient partie de la flotte d'Antoine , étoient devenus , depuis le règne de Ptolémée I. de très - bons marins , & de mauvais soldats. Il en étoit à-peu-près de même des Phéniciens & des autres peuples établis sur les côtes de l'Asie &



fur celles de l'Afrique , qui composoient le reste de la flotte d'Antoine. Octave, de son côté, avoit dans Agrippa , le plus grand Général de mer que l'on connût alors. Ses forces navales étoient fort augmentées depuis la défaite du jeune Pompée ; d'ailleurs , il étoit à craindre pour Octave , qu'Antoine ne grossît considérablement son parti , s'il l'attendoit en Italie. Il étoit donc de son intérêt d'aller au-devant de lui. Tels furent en général les principaux motifs qui déterminèrent la bataille d'Actium , trop connue d'ailleurs pour que je m'y arrête. On n'ignore pas que l'imprudence d'Antoine, & plus encore sa folle passion pour Cléopatre , qui voila toujours en lui le grand homme,



lui arracherent la victoire des mains.

Octave resté seul par la défaite de son rival , & n'ayant plus de concurrent , ne tarda pas à donner un maître à une république , qui par les différentes secousses qu'elle avoit reçues , ne pouvoit plus s'en passer. En lui commença l'empire Romain , sur lequel il régna , sous le nom d'Auguste. En changeant de nom , il parut avoir changé de caractère. Octave étoit cruel & brave ; Auguste fut humain , & plus que prudent , dans les dangers. Mais , sans nous arrêter à cet examen , jettons quelques regards sur le peuple Romain , depuis son origine , jusqu'à cet événement.

Quoiqu'établis sur les bords de



la mer , les Romains ne connurent que fort tard la navigation ; & le commerce encore plus tard : il ne s'établit même que passivement, & fut abandonné aux étrangers. Fut-ce un défaut du gouvernement ? Non fans doute. Jamais les Romains ne feroient parvenus à ce point de grandeur où ils arrivèrent , s'ils eussent adopté le commerce dans les premiers temps de leur république. La vertu dans ce siècle heureux , faisoit la seule distinction : tous s'efforçoient de l'acquérir. Si les richesses eussent fait la mesure de la considération , ou même qu'elles y eussent influé pour quelque chose , il seroit arrivé à Rome ce qui arriva à Carthage ; on n'auroit cherché qu'à devenir riche , sans s'embarrasser d'être ver-



tueux : on n'auroit point vu les Fabricius , les Cincinnatus , tirés de la charue pour commander les armées , & venir la reprendre , après avoir reçu les honneurs du triomphe ; enfin l'on n'auroit point vu briller cette simplicité dans les mœurs , cette frugalité , cette ardeur pour le travail , qui donnent des hommes robustes à l'Etat , ni ce désintéressement , ce zèle pour le bien public , cet amour de la patrie , oserai-je dire , cet amour pour la liberté , bien différent de la passion aveugle pour l'indépendance , qui rendent un Etat invincible , & le mettent au point de pouvoir tout entreprendre , avec la certitude de réussir. Les travaux de l'agriculture produisoient deux avantages bien grands à Rome , &



qu'ils produiront par-tout où ils feront en honneur : ils suffisoient à la subsistance de ses habitans , & en même temps ils en faisoient des hommes sains , vigoureux , & auxquels il ne manquoit que la pratique des évolutions , pour en faire les meilleurs soldats.

Qu'on cesse de vanter l'excellence des loix humaines. Quelles que soient la prévoyance & la sagesse qui les ont dictées, que sont-elles sans les mœurs ? Elles cicatrisent une plaie : mais le venin reste dans le corps politique ; il y fermente sans cesse , se fait bientôt de nouvelles ouvertures , & le remède , à force d'agir , devient à la fin sans effet ; il devient même un degré de corruption de plus. Rien de si admirable que les loix somptuaires portées chez les



Romains depuis la dernière guerre Punique. Une entr'autres, défendoit aux femmes d'employer l'or dans leurs parures, & dans le même temps l'or décidait de l'élection des magistrats, & de l'innocence des accusés. Ce n'est point le commerce qui peut nuire à un Etat, mais le luxe, la corruption qui le suit, & peut-être encore plus l'introduction des mœurs étrangères, ainsi que les usages des autres nations, qui n'étant point propres à celle qui les adopte, troublent l'ordre, & disjoignent les parties qui forment l'ensemble de son gouvernement. Ce n'est peut être pas une chose aussi indifférente qu'on le pense pour un peuple, que d'adopter un usage reçu ailleurs. Quelle faute ne commet-il donc



pas , lorsqu'il veut les prendre tous ? Les grandes conquêtes des Romains amenerent plus tard chez eux ces ennemis domestiques , que le commerce auroit introduit dès les premiers temps.

Le commerce dégradé , tant qu'il ne parut être que pernicieux , sembloit naturellement devoir être plus considéré , quand il fut devenu nécessaire à Rome : cependant nous avons encore une loi portée dans les dernières années de la république , qui le défend absolument aux sénateurs ; & sous les empereurs même , lorsque les conditions se trouvaient le plus rapprochées , lorsque des sénateurs se donnoient en spectacle sur l'arène , on ne voit nulle part qu'aucun d'eux ait jamais embrassé cette profes-



sion , qui fut le partage des esclaves dans les premiers temps , & ensuite celui des affranchis. Il n'est même pas possible de douter que le commerce n'ait été la source de ces richesses immenses dont jouissoient quelques-uns de ces derniers , & qui souvent surpassoient de beaucoup celles de leurs anciens maîtres. Personne n'ignore que ce magnifique amphitéâtre , qui portoit le nom de Pompée , & où quarante mille personnes pouvoient être assises , fut bâti aux frais de Démétrius , son affranchi. Pallas , affranchi de Claude , jouissoit de plus de sept millions d'or , & refusa une gratification très-considérable , qui lui fut offerte par le sénat.

Au reste , le commerce à Rome n'étoit que passif par rapport à



cette ville, où l'on ne voyoit , pour ainfi dire , que des trésors ouverts par le luxe , pour récompenser les fruits de l'industrie , qu'on y apportoit de toutes parts , & point de manufactures ni d'établiffemens propres à y fixer l'argent.

Cette politique étoit peut-être fage jufqu'à un certain point. Un commerce actif dans cette capitale auroit trop appauvri les provinces , & n'eut fervi qu'à énerver davantage encore fes citoyens ; il étoit bien plus fensé que l'or qui entroit dans Rome par le produit des impôts , des mines , des conquêtes , &c. en reffortît par l'action du commerce de toutes les provinces fur cette ville : de cette forte les denrées de toute efpece fe trou-



voient en abondance à Rome , où tout le superflu des provinces affluoit ; & les provinces ne pouvoient manquer que faute d'industrie : le travail suffisoit toujours à la subsistance de celui qui travailloit. La modération des impôts & des tributs , entretenoit la balance qui devoit se trouver entre la levée desdits impôts ou tributs , & les produits du commerce.

Cette administration , qui paroît en même temps si simple & si bien combinée , avoit cependant un très-grand vice , qui fut une des principales causes de la chute de Rome : elle servoit trop l'indolence & l'oisiveté de ses citoyens. La plûpart des membres de ce grand corps politique étoient sains à la vérité ; mais la



corruption étoit dans le cœur ; & Rome qui veilloit fans cesse jufques fur les provinces les plus éloignées , ne fit pas affez d'attention au poison féducteur , qui la dévoroit elle même. Le luxe y passa bientôt les bornes qu'il doit avoir pour n'être pas nuisible. Ses efforts pour s'aggrandir redoubloient tous les jours ; les efforts du gouvernement contre lui se relâchoient au contraire à chaque instant. Lorsqu'il fut parvenu au point que la fortune de la plûpart des citoyens ne se trouva plus en proportion avec lui, ce que la mollesse avoit laissé de vertus à Rome s'éclipfa ; les places , les dignités se vendirent ; on vendit jufqu'aux récompenses pécuniaires : les crimes eurent leur tarif. Les impôts étoient légers , & la



charge des provinces proportionnée à leurs forces ; mais les commandans de ces provinces , pour soutenir l'éclat & la splendeur dont ils vouloient être environnés , commirent toutes sortes de vexations & d'injustices. Ce n'étoit plus le temps où en sortant du Consulat , & de la Dictature même , on retournoit à la charue. Un Proconsul , à son retour à Rome , vouloit y vivre avec la même prodigalité qu'il avoit fait dans son commandement. Les officiers chargés de la levée se prêterent d'autant plus volontiers aux pillages des magistrats , qu'ils s'affuroient par-là l'impunité de ceux qu'ils commettoient eux-mêmes. Je le dis à regret ; mais la vérité me l'arrache , on vit des Pompées , des Lucullus , s'en-



richir du sang des malheureux. Bientôt on vit des Verrès, & les provinces furent écrasées. Il en résulta des orages furieux, qui s'élevèrent contre l'Etat, qui l'ébranlèrent à plusieurs reprises, & dont l'action contre ce corps immense, augmentoit en raison de ce qu'il perdoit de forces. Enfin les secousses devinrent si violentes, qu'il ne put y résister; & cet empire si vaste, qui sembloit ne devoir tomber qu'avec le plus grand éclat, miné de toutes parts, fut démembré par parties, & réduit insensiblement à rien, comme nous l'allons voir.

Rome ne pouvoit plus se passer d'un maître qui conciliât tous les sentimens & tous les intérêts, depuis que l'intérêt général ne les concilioit plus : cependant les



Romains, ceux-mêmes qui en sentoient la nécessité, ne pouvoient supporter l'idée d'obéir à un seul, & de lui remettre volontairement les rênes de l'administration, à laquelle chacun participoit; enfin, ils ne pouvoient s'accoutumer à penser que désormais ils tiendroient des graces d'un Souverain, ce qu'ils ne tenoient auparavant que de leur naissance, du suffrage public, & de la liberté.

César avoit été la victime de ce flottement des esprits, entre le besoin pressant de sacrifier la liberté à la conservation de l'Etat, & l'aversion innée dans le cœur des Romains, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour toute espece de domination. César fonda le trône; il en scella



les marches de son sang ; Auguste y monta , s'y assit , & y resta ; mais il ne s'y foutint qu'en affectant sans cesse de vouloir en descendre , & en s'y faisant retenir comme malgré lui. Cet ambitieux , qui , sous les apparences d'une modération perfide , voiloit aux yeux du vulgaire la soif la plus ardente de régner , sentit judicieusement qu'il n'étoit pas temps encore de maîtriser les esprits ; qu'il falloit avant tout s'emparer des cœurs , & les amollir encore davantage , pour les disposer à l'aimer. Tels furent les motifs de cette douceur , qu'affecta l'homme le plus cruel. Octave , Triumvir , avoit baigné toutes les rues de Rome du sang de ses concitoyens : jusqu'à ceux qu'à peine il connoissoit , avoient



été proscrits. Être né à Rome, & penser en Romain, étoit à ses yeux un crime digne de mort. Auguste sur le trône, loin de proscrire des têtes innocentes, pardonnoit même à ceux qui conspiroient contre lui, & voulut étouffer les conjurations & les murmures contre la puissance souveraine dont il jouissoit, à force de clémence, de défintéressement & de bienfaits.

Si le bonheur d'un peuple consiste dans la facilité de satisfaire tous ses goûts, & dans leur multiplicité, jamais peuple ne fut si heureux que les Romains sous l'empire d'Auguste. Son premier soin fut de remédier efficacement aux disettes de bleds que Rome avoit effuyées par la mauvaise régie des préfets de l'Annone ;



c'est ainsi qu'on apelloit les magistrats chargés d'approvisionner cette capitale des bleds de la Sicile & de l'Afrique , établis depuis que le territoire de l'Italie , sembloit n'être plus destiné qu'à produire des fleurs. L'Egypte étoit devenue une province Romaine après la bataille d'Actium ; Auguste en fit un troisième grenier de la ville de Rome. Du temps de la république , lorsqu'on avoit gagné une bataille navale , on laissoit dépérir les vaisseaux , sans en prendre aucun soin , & insensiblement la mer se couvroit de forbans. Auguste employa les deux flottes qui venoient de disputer l'empire du monde , à donner la chasse aux corsaires d'Illyrie , de Malthe , &c. Rome , maîtresse de toutes les côtes de la



Méditerranée, n'avoit plus d'autres ennemis sur mer que quelques pirates, plus incommodes pour les marchands, que redoutables pour l'Etat; mais Auguste, dans le principe d'achever d'amolir des cœurs déjà trop énervés, pour mieux s'affurer sur le trône, vouloit favoriser le commerce: il entretint trois escadres; la première, dans la mer Adriatique, pour empêcher les corsaires d'Illyrie d'y reparoître: il lui étoit ordonné de veiller sur les côtes orientales de l'Italie; jusqu'à l'extrémité du Pont-Euxin; la seconde étoit chargée de défendre les côtes méridionales, depuis Rome jusqu'à Alexandrie; & la troisième croisoit sur les côtes de la Gaule, de l'Espagne, & sur celles de la partie d'Afrique



qui est à l'opposite. Rome étoit alors un point dans le monde , auquel presque tous les peuples de la terre correspondoient par les impôts , les tributs , & même par le commerce. Celui de l'Espagne consistoit en métaux , si l'on peut appeller commerce, cette partie de l'industrie Romaine , qui se bornoit à faire travailler les mines par les esclaves. Celui de la Gaule devoit être plus considérable; cette contrée étant plus civilisée , avoit par conséquent plus de besoins, & par conséquent aussi plus de moyens aussi de les satisfaire. Outre le trafic des productions du sol , il s'en faisoit un considérable d'étain dans les isles Cassitérides , & avec la Grande-Bretagne. Les Tyriens avoient fait ce commerce les premiers.



les Carthaginois s'en emparèrent fans doute à l'abaissement de Tyr. Lors de la destruction de Carthage , les Marseillois voulurent s'en saisir. Strabon nous a conservé le Journal des navigations de Pythéas dans l'Océan Occidental , jusqu'à l'isle de Thulé ; mais les Marseillois ne purent s'en mettre en possession , parce que les Gaulois de la côte les avoient prévenus. Quels étoient ces Gaulois ? Le voisinage, la commodité des rivières navigables , tout semble indiquer les Belges ; mais César nous apprend dans les mémoires qu'il nous a laissés , que les Belges, peuples les plus braves cette contrée , jaloux de conserver leurs mœurs , & ce génie belliqueux qui les rendoit si redoutables , avoient de tout temps



fermé l'entrée de leur pays aux étrangers, & n'y souffroient surtout aucun marchand, dans la crainte où ils étoient, ajoute César, de voir leur courage & leurs forces enchaînées par le luxe & par la mollesse. Tout concourt donc à faire penser que les Gaulois qui s'emparèrent du commerce de l'étain, furent ceux que César appelle les Venetes, qui faisoient partie des Armoriques, & qu'on croit être les habitans de Vannes & de Brest. Cet auteur nous dit qu'ils avoient une marine très-considérable, & qu'ils levoient des droits sur tous les vaisseaux qui passoient à hauteur de leurs côtes : en effet les Venetes sont les seuls en faveur desquels la Grande-Bretagne parut s'intéresser, lorsque César con-



quit les Gaules. Ils alloient y chercher l'étain , le voituroient par terre en trente jours à Narbonne , d'où il passoit ensuite à Rome & dans l'Orient.

L'ambre étoit une seconde branche du commerce de l'Occident ; on le recueilloit dans la Prusse , d'où des Caravanistes , traversant la Germanie , l'apportoient jusques sur les bords du Pô ou de l'Eridan , ce qui fit croire aux Grecs , mal instruits de ce qui se passoit en Occident , que l'ambre se trouvoit sur les bords de ce fleuve.

Au reste le tableau précieux que Tacite nous a donné des mœurs des Germains de son siècle, prouve assez le peu de cas qu'ils faisoient de toute espece de commerce , & même l'ignorance où ils



ils étoient à cet égard : cependant on ne peut pas douter que les Romains n'ayent établi un commerce intérieur dans la Gaule , lorsqu'ils s'en furent rendus maîtres , s'il ne l'étoit déjà : ce fut fans doute dans la vue de le faire naître & de le favoriser , qu'ils firent ces grands chemins , dont une partie subsiste encore.

Mais le plus grand commerce qui se fit sur Rome , venoit du côté de l'Orient , dont les peuples plus industrieux , plus adonnés à la mollesse , & plus riches , fournissoient bien plus d'alimens au luxe prodigieux de la capitale du monde. Quoique les Gaules & les Espagnes fournissent beaucoup d'esclaves , le plus grand nombre cependant étoit tiré de la Cappadoce & de la basse Asie ,



de la Syrie & de l'Afrique. Mais ce commerce étoit encore trop honteux, pour qu'aucun Romain voulût en subir l'ignominie : quelque profit qu'il pût offrir, il étoit entièrement abandonné à ces provinces de l'empire.

La Grèce, qui continuoit d'être la pépinière des artistes dans tous les genres, vendoit des tableaux, des statues, des pierres gravées : on y alloit chercher tout ce qui étoit du ressort des arts & des talens.

La Phénicie donnoit la pourpre, le fin lin & les aromates.

Cependant le plus grand commerce se faisoit toujours en Egypte : non-seulement cette contrée étoit la plus abondante de l'univers ; mais depuis que le fameux canal tiré du Nil à la mer Rouge,



lioit, en quelque sorte, l'Océan à la Méditerranée, l'Egypte pouvoit être regardée par sa situation, comme l'entrepôt des Indes. Strabon & Pline nous parlent tous deux avec emphase de cette branche du commerce. Le premier assure que pendant son voyage en Egypte, il vit partir de Myosportmos pour l'Inde, une flotte marchande de cent vingt navires. Le second décrit exactement la route que tenoient les vaisseaux pour y aller, le temps de leur navigation, & comment on trouva le secret de l'abrégé, en prenant la pleine mer, au lieu de suivre les côtes comme auparavant. Les ambassadeurs que les Indiens envoyèrent à l'Empereur, rendirent ce commerce de la plus grande sûreté : cependant le mê-



me Pline nous dit qu'on avoit la précaution de faire embarquer des gens de trait sur les flottes marchandes , fans doute pour les défendre des corsaires Arabes qui infestoient la mer de ce côté. Il assure que ce commerce rapportoit tous les ans cinq millions ; car dès-lors les Indiens commerçoient comme ils font aujourd'hui , c'est-à-dire , qu'ils échangeoient leurs denrées & leurs marchandises , seulement contre de l'argent , sans vouloir rien acheter des étrangers. Ces cinq millions en rapportoient cent mille aux commerçans, selon le même auteur ; profit exorbitant , mais qui n'excédoit peut-être pas celui qu'ont fait de nos jours les premiers qui ont commercé dans les Indes. Il en résultoit de gran-



des fortunes pour les particuliers, & le détriment de l'Etat. Les commerçans s'enrichissoient ; mais l'argent par-là ne faisoit que passer des mains de plusieurs , dans les mains d'un seul , & l'Etat s'appauvrissoit réellement tous les ans des cinq millions qu'on portoit dans les Indes , & qui n'en revenoient plus.

Cette perte étoit modique à la vérité ; mais il s'y joignoit ce que coûtoit l'Arabie , entrepôt commode pour le commerce des Indes , qui faisoit elle-même un commerce considérable avec les Romains , & aux mêmes conditions que les Indiens , c'est-à-dire, qu'il entroit tous les ans une grande quantité d'argent en Arabie , qui n'en reffortoit plus , ce qui fit naître même à Auguste le



dessein d'en faire la conquête.

Ælius Gallus , gouverneur d'Égypte , fut chargé de cette expédition , & partit à la tête d'une armée considérable ; mais trompé par son guide , qui étoit d'intelligence avec le roi Arabe , il s'aperçut trop tard de la trahison , & l'entreprise échoua. Les successeurs d'Auguste , occupés d'affaires qui parurent plus pressantes , la perdirent de vue , & l'Arabie échappa au joug des Romains , qui ne se laisserent point d'y porter , ainsi qu'aux Indes , l'argent qu'on tiroit avec peine des mines d'Espagne , & qui coûtoit tant de milliers d'hommes.

Ces deux objets de dépense réelle pour l'Etat , tandis que les profits n'étoient , pour ainsi dire ,



que simulés , relativement à lui , l'épuisèrent à la longue , parce que le produit des mines n'étoit pas en proportion avec l'exportation des métaux. Insensiblement la disette d'argent devint si grande , qu'on fut presque toujours obligé d'altérer les monnoies.

On ne peut douter qu'Auguste n'eût le dessein formel de rendre les Romains commerçans. Par tout ce que nous avons vu jusqu'ici du régnede ce prince , il semble n'avoir eu que cet objet : le rétablissement de Corinthe , & celui de Carthage , en sont une preuve non équivoque. Ce dessein étoit le fruit d'une politique réfléchie. Il falloit , comme je l'ai déjà dit , pour conserver la couronne , distraire les Romains de cet amour pour la liberté , qui n'étoit plus



véritablement chez eux qu'une belle chimere , ou plutôt qu'une folie , qui les prenoit par accès ; mais ces accès étoient fréquens & très-dangereux , pour quiconque se trouvoit alors sûr le trône. Le moyen le plus sûr de la leur faire oublier , étoit de tourner les esprits du côté de l'intérêt , & par conséquent de les occuper du commerce : cependant parmi tant d'établissmens qui tendoient à le protéger & à l'étendre , on ne trouve aucun règlement qui en honore la profession , & ce fut encore un trait de politique : accorder des privilèges honorifiques aux commerçans , ç'eût été montrer aux Romains les chaînes dont on vouloit les charger.

Dans les constitutions des Empereurs , successeurs d'Au-



guſte , on en trouve un grand nombre qui concernent l'annone , ou le bled qui devoit venir de l'Egypte ou de l'Afrique , pour l'approviſionnement de Rome & de l'Italie ; mais ces loix n'ont aucune relation au commerce. L'annone étoit proprement un tribut levé ſur les provinces , & conduit à la Capitale par des officiers ou magiſtrats , chargés de ce détail : on eut ſoin de marquer même cette différence dans les loix ; tous les privilèges qu'elles accordent aux gens de mer , ne regardent que ceux qui étoient employés pour l'Etat & pour ſon ſervice : les véritables négocians n'y avoient aucune part. La ſeule occaſion où le Gouvernement parût faire attention à eux , fut ſous l'empire



d'Alexandre Sévere , lorsque ce prince divisa les marchands en plusieurs classes, & érigea ce que nous appellons en France , des corps de métiers.

L'empereur Claude étendit la navigation des Romains dans l'Océan septentrional , par la conquête qu'il fit de la Grande-Bretagne. Ce fut sous son règne qu'un affranchi d'Annius Placamus , qui commerçoit dans l'Inde, & qu'une tempête écarta de sa route , découvrit l'isle de Taprobane. Alexandre Sévere favorisa le commerce intérieur des provinces par des établissemens utiles , plus qu'aucun de ses prédécesseurs.

Trajan parut oublier la politique d'Auguste : ce prince , l'un des plus grands monarques qui



ayent existé , fut uniquement occupé du soin de conserver ou d'étendre l'empire Romain. Il porta ses armes victorieuses à l'Orient & au nord , beaucoup plus avant qu'on n'avoit jamais pénétré ; & lorsqu'il augmenta de beaucoup la flotte qui croisoit dans la mer Rouge , cette flotte n'avoit pour objet que l'affermissement de ses conquêtes dans l'Arabie.

Rome s'énervoit de plus en plus , & le luxe y faisoit tous les jours des progrès effrayans : cependant l'esprit militaire animoit encore les légions ; & malgré l'extrême dépravation des mœurs , l'empire ne seroit peut-être jamais tombé , si cet esprit se fût conservé parmi les troupes dans toute sa pureté ; mais les bandes Prétoriennes établies à Rome ,



& dans les fauxbourgs , voyoient de trop près la mollesse & les plaisirs , pour n'y pas succomber. Le luxe & la débauche firent naître l'indiscipline : les bandes Prétoriennes porterent cet esprit dans les camps , le communiquèrent aux légions ; & ces corps , jusqu'alors invincibles , commencerent à dégénérer.

En admettant des barbares au service de l'Etat , on acheva de tout détruire. Ces nouveaux défenseurs des Romains ne pouvoient manquer d'en devenir les maîtres ; & l'on peut regarder comme les vrais destructeurs de l'empire , les Empereurs , qui , négligeant la milice nationale , remplirent leurs armées de Goths , de Francs & de Vandales. Il seroit absurde de croire que ces princes



fussent assez aveugles pour ne pas s'en appercevoir ; mais dans la politique, on se croit souvent obligé de prendre un parti , dont les suites ne peuvent manquer d'être fâcheuses , auxquelles on cede néanmoins par la nécessité apparente du moment présent ; & quelquefois cette nécessité n'est que trop véritable.

Les soldats Romains, en se laissant corrompre par le luxe , se virent en proie à bien plus de besoins que les barbares, qui ne le connoissoient point. L'Etat eut la foiblesse d'y condescendre , & de les payer en proportion. Il en coûta donc infiniment davantage pour entretenir les armées de l'empire , qu'il n'en avoit coûté pour celles de la république, quoique les premières fussent bien



moins nombreuses ; ainsi les troupes nationales qui gardoient les frontieres , diminueoient nécessairement en proportion de ce qu'il falloit ajoûter à leur paye & à la dépense militaire , tandis que le nombre des barbares augmentoit.

Les Romains n'étant environnés que de peuples , dont les besoins alloient à peine jusqu'à se couvrir pour se défendre des injures de l'air , leur commerce ne pouvoit être que passif, c'est-à-dire , qu'il faisoit sortir les richesses de l'Empire. On leur fit des présens pour les contenir , lorsque dans le moment où ils venoient piller les provinces , on ne se trouva pas en état de réprimer leurs courses. Ces présens étoient toujours qualifiés de gra-



tifications ; mais dans les mains d'un peuple belliqueux, ces présents ou gratifications devenoient des tributs. L'Empire étoit comme un crible, d'où l'argent sortoit de toutes parts. Le rapport des mines d'Italie, de la Gaule & de l'Espagne, étoit fort au-dessous de l'évaporation des especes, & ne pouvoit suffire à la réparation nécessaire. Les armées n'étoient déjà que trop foibles ; il étoit impossible de toucher davantage à cette dépense : la ressource d'altérer les monnoies, presque aussi fâcheuse pour un Etat, étoit épuisée. Ce fut dans cet embarras que l'on s'avisa de prendre au service de l'Empire des barbares, qui coûtoient infiniment moins que les légions. On crut y apercevoir le double avantage



de diminuer le nombre des ennemis , par l'acquisition de ces nouveaux défenseurs , que sans cela on auroit eu de plus à combattre. En portant sur les rives du Danube des corps entiers de Francs , & des armées de Goths sur les bords du Rhin , on crut diminuer le nombre des ennemis sur ces frontieres , & augmenter les moyens de défense , en se procurant par-là la facilité de porter les légions Romaines ailleurs. Une bataille , pourvu qu'elle fût meurtrière , étoit toujours un avantage , de quelque côté que tournât la victoire ; mais on ne sentit pas que l'on disciplinoit des ennemis implacables , qu'on les armoit contre l'Empire , & qu'on leur apprenoit à vaincre les légions. En effet ,



quelle apparence, que des barbares accoutumés à une vie plus douce dans les provinces Romaines, après avoir goûté toutes les especes de plaisir, & senti le bonheur de vivre dans un pays abondant & policé, voulussent retourner dans leurs forêts, ou qu'ils ne cherchassent pas l'occasion de rentrer dans un pays si fertile? Enfin on ne s'apperçut pas que c'étoit diminuer le nombre des défenseurs nationaux, déjà beaucoup trop foible, & détruire entièrement le militaire à Rome, en l'établissant chez tous ses ennemis.

C'est ainsi que le règne d'Auguste, si vanté par tous les auteurs de son siècle, & rappelé si souvent dans le nôtre, fut un des principes de la chute de l'empire Romain.



Constantin, qui dut le surnom de Grand à la fermeté de sa foi dans la religion chrétienne, plus qu'à la grandeur de ses actions, ébranla la constitution de l'Etat, & lui porta le coup mortel, en transportant le siège de l'Empire à Byzance, qu'il venoit de faire bâtir. Il attira dans sa nouvelle Capitale la meilleure partie des principales familles de l'ancienne; & Rome, ainsi que l'Italie, se trouverent presque entièrement dépeuplées. Rome auparavant tiroit sa subsistance de l'Egypte, de la Sicile & de l'Afrique, il fallut alors partager ses revenus; l'Afrique & la Sicile lui restèrent, & l'Egypte fut assignée pour être le grenier de Byzance.

On ne crut pas devoir faire sortir le sénat de Rome; mais une



ville où l'Empereur résidoit ne pouvoit s'en passer : on en créa un à Constantinople.

Deux Capitales indiquoient naturellement le partage de l'Empire. La nécessité de faire passer des secours des bords de l'Archipel , jusqu'au fond de l'Espagne , ou dans la Grande-Bretagne , ou sur les rives du Rhin , déterminoient assez la nécessité de diviser la puissance , depuis que le point d'où partoient les opérations du Gouvernement , n'étoit plus au centre de l'Etat : aussi voit-on depuis cette époque , tous les empereurs obligés de se donner des collègues. Valentinien , qui en sentoit tout le danger , auroit fort désiré d'abolir cet usage ; mais il y fut forcé par son armée même.



Cependant l'Empire , administré par deux chefs , dont chacun avoit son département , conservoit encore l'ombre de l'unité. Théodose en décida le partage par ses dernières dispositions , en faveur de ses deux fils , Arcade & Honorius : ce fut l'époque de la chute de Rome , & de la naissance des diverses monarchies qui se formerent dans l'Occident , des débris de cet Empire.

Avant Théodose, la dépense de la maison impériale , coûtoit déjà bien plus que l'entretien des armées. Il sembloit que les Empereurs , en se transportant à Constantinople , eussent pris à tâche d'imiter les mœurs de l'Asie , dont ils s'étoient rapprochés , & de surpasser en luxe & en mollesse les



monarques de Perse. L'ancienne simplicité étoit bannie. En faisant deux Empereurs, on doubla donc la dépense ; & les provinces , qui ne pouvoient déjà suffire à la premiere , furent entièrement accablées par la seconde. C'en'étoit déjà plus le temps, où les Souverains marchaient à pied à la tête de leurs troupes , partageoient les travaux avec les soldats , & se distinguoient bien plus par la supériorité de leurs talens & de leur courage , que par le faste de la pourpre & les marques de leur dignité. Ensevelis dans le fond de leurs palais , uniquement occupés de plaisirs , plongés dans les délices , ils étoient devenus presque invisibles. Leurs cours se remplirent d'eunuques & d'autres officiers de la couronne ;



auxquels le mérite d'approcher de la personne de l'Empereur , de servir , de flater bassément ses goûts , & de partage ou de voiler ses foibleſſes , tint lieu des ſervices les plus importants rendus à l'Etat , & en fit obtenir les récompensés & les honneurs. Les barbares trouvant les frontieres dégarnies de troupes , pénétrèrent dans le cœur des provinces , & porterent par-tout la déſolation.

Les deux Empires ne ſe gouvernoient plus que par des intrigues. Les Romains n'avoient plus de ſoldats : cependant ils avoient encore des Généraux ; mais pour obtenir la conſidération & les graces qu'ils meritoient , ces Généraux ne rougiſſoient point de s'allier ſecretement avec les en-



nemis de leurs maîtres , & de leur faciliter eux-mêmes l'entrée de l'Empire.

Stilicon , sous le règne d'Honorius , après s'être couvert de gloire par les actions les plus éclatantes , la ternit , en appelant les Vandales pour détrôner son Empereur ; & ce zélé défenseur de la couronne & de sa patrie , ne fut plus qu'un rebelle odieux , qui méritoit la mort. On peut le regarder comme l'auteur du sac de Rome , & de la destruction de l'empire d'Occident.

Stilicon avoit introduit les Vandales sous le règne d'Honorius. Ces barbares s'étoient établis en Espagne sous celui de Valentinien III. Boniface , l'un des plus grands Généraux , & des plus honnêtes hommes de son siècle ,



trompé par des avis perfides que lui fit donner Ætius qui , bassement jaloux de sa gloire , l'avoit fausement accusé auprès de Placidie , déclarée Régente pendant la minorité de Valentinien son fils ; Boniface , dis-je , les appella dans l'Afrique , où il commandoit , pour se mettre lui-même en sûreté. Désabusé , & justifié en même temps , il voulut chasser les barbares , & fut toujours battu par le même Genferic qu'il avoit appelé à son secours.

Rome ne vivoit , pour la plus grande partie , que des bleds qu'elle tiroit d'Afrique. Le roi des Vandales , maître de cette fertile contrée , le fut aussi de la seule marine qui restoit aux Romains , & qui étoit dans le port de Carthage. Ce prince barbare

trou-



trouvant dans ses nouveaux sujets un grand nombre de matelots , fit exercer ses soldats aux manœuvres de la mer , se servit des vaisseaux qu'il avoit pris , en fit construire de nouveaux , porta la terreur sur toutes les côtes , les ravagea , envoya des flottes nombreuses croiser dans toutes les mers , & acheva ainsi d'ôter à Rome tous ses moyens de subsistance.

L'Empire étoit épuisé , & l'Empereur ne régnoit que sur un vain peuple d'esclaves , enchaînés par des besoins plus nombreux que les moyens de les satisfaire. Hors d'état de former une flotte capable de résister aux forces de son ennemi , il eut recours à l'Empereur d'Orient , qui ayant dans son partage l'Egypte , la Phéni-



cie & la Basse Asie , pouvoit fournir un grand nombre de vaisseaux ; mais un prince qui recevoit d'Attila les outrages les plus sanglans , sans oser ni s'en venger ni s'en plaindre , & qui sembloit acheter d'un Barbare, au prix de l'or , le droit de porter la couronne , n'étoit pas disposé à braver un ennemi aussi redoutable que Genferic : on sçait d'ailleurs que le roi des Huns & celui des Vandales , unis par un traité secret , se communiquoient leurs projets d'expéditions , & qu'ils agissoient de concert.

Il ne restoit plus à l'Empire d'Occident qu'un boulevard redouté des Barbares ; c'étoit le brave Aëtius, qui reparoit par ses talens & sa bravoure , les défauts de son cœur , si tant est qu'une



qualité brillante , qu'une vertu même , puisse réparer des vices. Valentinien III, baslement jaloux de la réputation de ce Général , à l'instigation de l'Eunuque Héracle , l'assassine de sa propre main , & meurt bientôt après , assassiné lui-même par Petrone Maxime , qui lui succède.

Les forfaits que l'histoire nous présente dans ces siècles malheureux , font frémir la nature , & révoltent l'humanité. Maxime épouse Eudoxie , femme de Valentinien ; & loin de craindre de lui révéler son crime , il ose s'en faire un mérite auprès d'elle. Cette princesse infortunée , furieuse de se voir unie & soumise au meurtrier de son époux , forme dans les accès de son désespoir , le projet de ruiner l'Empire , plu-



tôt que de laisser impunie la mort de Valentinien , & préfere de s'ensevelir sous les ruines de l'Etat , au supplice d'être l'épouse du meurtrier de son époux. Stilicon avoit établi les Vandales en Espagne ; Boniface les avoit fait passer en Afrique ; Eudoxie les appelle à Rome. Maxime veut s'enfuir ; il est massacré. Genserich entre dans Rome à la tête de son armée , met tout à feu & à sang , pendant quatorze jours que dure le pillage , & retourne en Afrique. Cette malheureuse ville , qui fut si long-temps la maîtresse du monde , d'où l'on vit sortir tant de fois ces armées formidables qui faisoient trembler les princes les plus puissans , Rome , dont le nom seul ébranloit les sceptres , & faisoit tomber les



couronnes , disparut , pour ainsi dire , en un instant , & victime de la vengeance d'une femme outragée , elle tomba sous les premiers coups d'un Vandale.

Avitus , successeur de Maxime , qui se revêtit de la pourpre par le conseil de Théodoric II , auprès duquel il avoit été envoyé en ambassade , & à qui le roi des Goths avoit promis son assistance ; Avitus , dis - je , rentra dans Rome à la vérité ; mais ni lui , ni les princes qui lui succéderent , ne purent la relever.

L'Empire d'Occident languit encore pendant quelques régnés , & ne subsista plus qu'autant de temps qu'il en fallut aux Barbares pour en partager les provinces entre eux. Tels furent sur cette partie de l'Empire Romain , les



effets du luxe & de la mollesse , dont le règne d'Auguste peut être regardé comme le berceau.

Après avoir parcouru rapidement les suites des établissemens de commerce que fit Auguste pendant son règne , après avoir vu les malheurs qui résulterent pour l'Empire d'Occident , de l'esprit que fit naître ce prince chez les Romains , & qui se substitua insensiblement à l'esprit militaire , passons dans l'Empire d'Orient , & considérons ce que ce même esprit y opéra. Mais auparavant , jettons quelques regards sur ces Vandales , qui depuis la conquête qu'ils avoient faite de l'Afrique , étoient devenus une puissance maritime.

Les flottes de Genferic avoient eues pour objet la guerre & la



dévastation , bien plus que le négoce ; mais les mœurs des Vandales s'adoucirent sous le règne de ses successeurs. Ces peuples , possesseurs d'une contrée extrêmement fertile , joignirent au rapport des terres qu'ils cultivoient , & qui furnissoient bien au-delà de leur consommation , les profits du commerce , d'autant plus considérables entre leurs mains , qu'ils étoient les maîtres de la mer , & cette nation pauvre & féroce , devint en peu de temps & riche & policée. Le passage de la pauvreté à l'opulence , fut pour elle si rapide , qu'il n'y eut , pour ainsi dire , point de terme moyen : aussi les richesses y produisirent-elles leur effet plus promptement que chez aucun autre peuple. Le luxe les



amollit tout d'un coup, & tellement, qu'ils surpasserent bientôt en lâcheté & en indolence, les Romains mêmes de leur siècle. Depuis que les Vandales s'étoient rendus maîtres de l'Afrique, nous dit Procope, ils s'étoient accoutumés aux bains, & à se faire servir sur leurs tables les plus rares & les plus excellentes productions de la terre & de la mer : ils étoient couverts de longues robes de soie : l'or enrichissoit avec profusion leurs vêtemens & leurs meubles : presque tous leurs momens étoient partagés entre le théâtre, le cirque, la chasse, la danse, la musique : on ne voyoit plus personne, parmi eux, s'occuper des exercices militaires : ils avoient des jardins délicieux, destinés agréa-



blement, plantés de beaux arbres, & arrosés d'une infinité de fontaines : enfin, l'on ne voyoit chez ce peuple que festins & que plaisirs.

Dans les premiers temps de l'établissement des Vandales, l'Empereur Léon avoit armé contre eux une flotte formidable, montée de cent mille hommes de troupes, qui fut battue. Quarante ans après ou environ, Justinien arma contre eux cinquante vaisseaux, qui ne portoient que cinq mille hommes, sous le commandement de Belisaire, & les foumet. La vérité n'est pas toujours vraisemblable, sur-tout au premier coup d'œil. Si quelque point de l'histoire peut paroître incroyable, c'est de voir un Général, à la tête seulement de cinq



mille hommes , entreprendre de dompter un peuple maître de toute l'Afrique , d'une grande partie de la Sicile , de la Sardaigne , de la Corse , des isles de Majorque , de Minorque , d'Iviça , &c. & y réussir en moins de deux ans , sans verser une goutte de sang , pour ainsi dire ; mais l'armée de Belifaire étoit composée de quelques troupes nationales , disciplinées , & qui s'étoient aguerries contre les Perses ; le reste , & la plus grande partie , étoit composée de Huns , peuples féroces , peu susceptibles de discipline à la vérité , mais d'une force prodigieuse , & d'un courage auquel rien ne coûtoit. Les Vandales au contraire efféminés , timides , incapables de soutenir les fatigues de la guerre , traînant à leur suite



tout l'attirail des voluptés dont ils s'enivroient fans cesse , n'étoient plus que des victimes qui venoient se faire égorger , & qui au moment de frapper , laissoient tomber le fer dont ils étoient armés , faute d'avoir la force d'en supporter le poids.

Puisque la petite digression sur les Vandales m'a conduit à Justinien , je prendrai l'histoire de l'Empire d'Orient au règne de ce prince. Ses conquêtes , au premier coup d'œil , donnent de cet Empire , l'idée d'un Etat aussi puissant que florissant ; mais cette idée s'évanouit , lorsqu'on fait attention que l'Afrique , la Sicile & l'Italie , dont il se rendoit maître , pour ainsi dire , avec une poignée de soldats , ne pouvoient être conservées qu'en met-



tant dans les villes de fortes garnisons , & qu'en entretenant dans ces vastes provinces des armées nombreuses & disciplinées. C'étoit précisément ce qui manquoit à Justinien ; & tandis qu'il s'amusoit à conquérir des pays , sur lesquels il n'avoit aucun droit , & qu'il ne pouvoit garder , Chosroës fondoit comme un torrent sur toute la haute Asie , & combloit , à force de cadavres , les précipices qui formoient un obstacle au passage de son armée. Deux mille Huns , traversant le Danube , étoient venus piller & massacrer tout jusques sous les murs de Byzance , où ils avoient fait trembler l'Empereur dans son palais , & cette horde de Barbares n'avoit été repoussée que par un stratagème de Belisai-



re (a), qui, faute de troupes, ne put mener contre eux que quel-

---

(a) On fera peut-être bien aise de sçavoir quel fut ce stratagême, quoiqu'il soit assez connu, & qu'il soit d'ailleurs assez grossier pour ne pouvoir réussir contre tout autre ennemi que des peuples ignorans & Barbares. Belisaire fit couper des branches d'arbres, les plus grosses qu'il fut possible, & fit sortir grand nombre d'habitans, chacun traînant derrière lui une de ces branches, ce qui fit élever une poussière très-épaisse. Les Huns, qui ne voyoient que ce nuage, crurent que c'étoit une armée qui alloit leur tomber sur le corps. Belisaire avec quatre cens bourgeois, & quelques gardes, se montra assez près d'eux. Les Huns craignirent d'être enveloppés, & se retirèrent avec la plus grande précipitation. Le Général de l'Empereur eut encore l'audace de les poursuivre : cette audace étoit nécessaire pour les confirmer dans l'erreur, & les empêcher de la reconnoître ; mais on



que bourgeoisie , fans discipline ,  
& même fans armes.

---

sent aisément que pour peu que les Huns eussent eu de connoissance dans l'art militaire , ils auroient fait un détachement de huit ou neuf cens hommes , qui , à une certaine distance du corps principal , s'allongeant par échelons , auroit été reconnoître cette armée ridicule. Il faut être ou bien lâche , ou bien ignorant , pour se retirer à l'aspect d'une troupe , quelque formidable qu'elle paroisse , avant de l'avoir reconnue , & de s'être assuré d'abord de son existence , ensuite de sa direction , pour juger de son objet , de la situation du terrain qui est entr'elle & soi , de la maniere dont elle marche , pour voir s'il n'est pas possible de donner une leçon à celui qui la commande , &c. sur-tout lorsqu'on a des forces suffisantes pour se retirer , & que l'on a pris , en marchant en avant , les précautions nécessaires pour la retraite en cas d'événement : or les Huns , au nombre de deux



Il sembloit qu'en changeant le siège de l'Empire, les Romains eussent changé de sentimens. A Rome ils avoient abandonné le commerce à leurs affranchis, ainsi qu'aux peuples soumis à leur domination & aux étrangers ; ils ne confioient qu'à eux-mêmes le soin glorieux de défendre l'Etat : à Constantinople au contraire, presque tous les Romains étoient marchands, & ce peuple avoit tellement renoncé à la profession des armes, que les mercénaires

---

mille, pouvoient se retirer devant telle armée que ce fut. Maîtres comme ils l'étoient de leurs derrières, que craignoient-ils, & que pouvoit attendre Belisaire de son stratagème ? mais il réussit, & ce Général fut applaudi ; moi, je ne l'admire que dans la poursuite.



faisoient plus de la moitié de ses troupes. On rougissoit à Rome de voir un Consul Plébéien à la tête des armées , malgré ses victoires & sa capacité : on ne rougissoit point à Constantinople de voir un Franc , un Goth , commander ces fameuses légions , qui n'avoient plus de Romain que le nom ; l'indiscipline des Barbares s'étoit introduite parmi elles , & leur avoit fait perdre le seul avantage qui leur restât.

Tous les Barbares étoient soldats : une très-petite partie des Romains embrassoit l'état militaire , depuis qu'il n'étoit plus honteux de commercer : ainsi , à compter les forces d'une nation par le nombre de ses troupes , toutes choses à-peu-près égales d'ailleurs , quelques hordes de



Huns , de Goths , &c. pouvoient balancer les forces de l'Empire. Aussi les Empereurs renoncèrent-ils à se faire raison des insultes de ces peuples ; ils ne cherchèrent plus qu'à les apaiser par des présens : mais se racheter ainsi de leurs irruptions & de leurs insultes , c'étoit les inviter à les renouveler souvent. La stupidité de ces peuples étoit l'unique soutien de l'Empire. Au lieu de s'unir pour l'abatre , & en partager ensuite les dépouilles , aveuglés par la férocité sur leurs véritables intérêts, ils s'abandonnoient à des soupçons ridicules , ne fuivoient que les premiers mouvemens de leur colere , s'achar- noient avec fureur les uns contre les autres , se détruisoient successivement , & retenoient l'Em-



pire sur les bords du précipice ,  
où il tomboit de lui-même.

Du temps d'Honorius , lorsque Vallia étoit passé en Espagne pour en chasser les Sueves , les Vandales , les Alains , & remettre ce pays sous la domination de l'Empereur d'Occident , ces peuples épouvantés de cette irruption , avoient envoyé demander à Honorius son alliance. *Faites la paix avec nous , lui avoient dit leurs députés , & recevez nos ôtages : demeurez tranquiles , tandis que nous nous ferons la guerre : chaque bataille que nous nous donnerons , sera pour vous une victoire , puisqu'elle ne peut qu'affoiblir le vainqueur même : en nous exterminant les uns les autres , nous détruisons vos ennemis.*

Ce qui étoit arrivé en Occi-



dent , arrivoit en Orient : il sembloit que ces deux Empires étoient destinés à s'affoiblir par les mêmes moyens , à passer par les mêmes degrés de langueur , pour périr de la même maniere , & tomber , pour ainsi dire , sous les mêmes coups.

La politique des Empereurs de Constantinople ne consistoit donc plus qu'à faire naître des dissensions entre les Barbares , & à leur donner de la jalousie les uns contre les autres ; il ne falloit pour cela qu'un faux rapport , ou une préférence marquée. Alors le Chef des Barbares qui s'en trouvoit offensé , ne songeoit à s'en venger sur l'Empereur qu'après avoir écrasé son rival. Quelle ressource pour un peuple jadis si grand ! quelle honte pour lui ,



& quelle foiblesse elle indique ! Un particulier qui se dèshonore peut du moins se dérober à la société, & laisser oublier son opprobre en se laissant oublier lui-même : une nation qui s'est rendue méprisable, reste toujours en butte au mépris.

Quelle considération pouvoit avoir pour l'empire un Barbare, qui en trois jours exterminoit un peuple auquel cet empire païoit un tribut ? Quelle idée pouvoit en concevoir le peuple même qui le forçoit par ses menaces à païer ce tribut ? Veut-on s'en éclaircir ; remontons un instant jusqu'au règne de Théodose le jeune, & suivons Attila. Le roi des Huns, instruit que cet Empereur avoit donné une somme considérable à l'un de ses officiers



pour l'affaffiner, ne daigne pas même s'en venger par la voie des armes ; il fait partir des ambassadeurs portans des bourses pendues au col , dans lesquelles il avoit fait mettre le prix du crime projeté contre lui. *Théodose*, dit à l'Empereur celui des ambassadeurs qui portoit la parole au nom de son maître , *Théodose est fils d'un pere très-noble aussi-bien que moi ; mais il s'est dégradé en me payant tribut. Théodose n'est plus que mon esclave, il n'est pas juste qu'il dresse des embûches à son maître , & je le punirai comme un esclave pervers.* *Théodose* le jeune reçut cette insulte au milieu de sa Cour , & ne put, ou n'osa s'en venger. Cependant depuis son règne , l'Empire s'étoit affoibli de plus en plus jusqu'à Justinien ;



on peut juger de l'état où il se trouvoit alors.

Justinien le rétablit d'une maniere brillante , & peu solide. Il travailla pour sa propre gloire ; mais ce qu'il fit pour l'Etat ne fut pas de longue durée. Sous son règne les Vandales avoient été vaincus ; l'Afrique soumise ; les Ostrogots chassés de l'Italie , & Rome qui se retrouvoit sous la domination de ses anciens Maîtres , renaissoit , pour ainsi dire , de ses débris.

L'Eunuque Narsès , auquel Justinien avoit confié le commandement de l'Italie , en triomphant des Ostrogots & des Erules , en rétablissant les loix Romaines , en rendant aux terres des cultivateurs , en ramenant les Sciences & les Arts , en un mot , en



faisant régner la paix & l'opulence dans son commandement, avoit montré dans la même personne un Général habile, & un excellent Ministre. A peine Justinien fut-il mort, que Justin II qui lui succéda, sur la simple imputation d'une populace avide, qui, dans la fortune d'un Ministre, croit toujours voir des biens qui lui appartiennent, & dont il l'a dépouillée, envoya Longin à la place de Narsès, & rappelle celui-ci.

Narsès eut le sort trop ordinaire aux hommes d'Etat; admiré pendant sa faveur, il méritoit de l'être; disgracié, il devint l'objet des railleries de la Cour; l'Impératrice même ne l'épargna pas. Elle dit publiquement, pour l'in-



sulter jusques dans sa personne ; qu'elle le destinoit à filer dans son palais avec ses femmes , & lui envoya une quenouille. Narsès , en recevant le ridicule présent de l'Impératrice , s'écria : Avec cette quenouille j'ourdirai une trame , que ni elle , ni l'Empereur ne pourront démêler. Il tint parole. Justement irrité de l'ingratitude d'un Peuple dont il avoit fait le bonheur , de la foiblesse de son nouveau maître , & des plaisanteries de la Cour , il fit venir Albouin , roi des Lombards , dans l'Italie , avec promesse de lui en faciliter la conquête.

Narsès mourut , mais Albouin n'en arriva pas moins ; & Longin n'étoit pas Narsès. L'Italie fut



fut perdue encore une fois pour l'empire d'Orient & rentra sous le joug des Barbares.

Ce ne fut pas la seule perte qu'occasionna la fierté de Justin ; que son indolence soutenoit mal. Cosroës , roi de Perse , ravageoit l'Empire & prenoit les villes d'Antioche & de Para , tandis que l'Empereur , au fond de son palais , ne songeoit à ordonner que des plaisirs & des fêtes. Ce prince ouvrit les yeux au moment où il alloit cesser de vivre : ses dernières paroles , en remettant l'Empire entre les mains de Tibere II , effacent un peu les taches de sa vie ; mais l'Histoire est pleine d'exemples de Souverains qui ont sçu mourir & non régner , c'est que la mort d'un Souverain est un point , &



que la durée de son règne peut être considérée comme une ligne.

Les Turcs, originaires de Scythie, habitans le mont Caucafe, entre la mer Noire & la mer Caspienne, avoient paru pour la première fois sous Justin II ; & ce fut probablement sous cet Empereur, que le commerce de la soie, qui jusqu'alors s'étoit fait par la Syrie & par l'Egypte, commença à se faire par le Pont-Euxin. Les Turcs, en poussant leurs conquêtes vers le midi, avoient soumis les Sogdoïtes établis au nord de la Perse ; ceux-ci prièrent le Sultan Difa-bule de leur permettre le commerce de la soie avec les Perses, & pour le leur faciliter, d'envoyer une Ambassade à Cos-



roës, lorsqu'ils porteroient leurs marchandises dans ses Etats. Le Sultan y consentit, les Ambassadeurs partirent. Cosfroës qui ne vouloit ni violer le droit des gens, ni introduire chez lui un commerce qui auroit donné à ces Barbares entrée dans son pays, acheta, selon le conseil de Catulphe, toutes les marchandises qu'on avoit apportées, & les fit brûler en présence des députés qu'il renvoya.

Disabule fit partir de nouveaux Ambassadeurs; mais Cosfroës persistoit dans la résolution de ne point lier avec un peuple pauvre, un commerce qui ne pouvoit qu'épuiser ses Etats, par l'échange de ses métaux contre des matières purement de luxe, & dont l'usage ne pouvoit qu'amollir ses



fujets. D'ailleurs Cosroës craignit, avec quelque fondement, que ces marchands ne fussent autant d'espions, qui instruiroient continuellement les Turcs de ce qui se passeroit dans son intérieur. Il fit empoisonner secrètement ces nouveaux députés, ainsi que leur suite; & pour dégoûter entièrement les Turcs de revenir dans son pays, il fit publier que leurs Ambassadeurs n'avoient pu soutenir la chaleur & la sécheresse du climat.

Maniac, prince des Sogdoïtes, représenta à Difabule, qu'au lieu de s'obstiner à établir le commerce de soieries dans la Perse, il seroit bien plus avantageux de l'ouvrir avec l'empire Romain. Justin II regnoit encore, comme je l'ai déjà dit, il ne se condui-



fit pas comme le roi de Perse , & à la vérité ce prince ne le pouvoit pas : l'usage de la soie étant autorisé dans ses Etats , il n'étoit guères possible de l'abolir ; c'étoit donc un avantage de l'avoir à meilleur marché , & sans doute elle coûtoit moins , en passant immédiatement des mains des Sogdoïtes dans celles des Romains , que lorsqu'il falloit la tirer des Indes par les Arabes ; & on crut que l'éloignement & le soin de cacher aux Turcs tout autre passage que le mont Taurus , impraticable pour la cavalerie , en quoi consistoient leurs forces , suffisoient pour mettre l'Empire à couvert de leurs entreprises. La proposition du commerce fut acceptée , il s'affermir ; & tant que Disabule vécut , la bonne



intelligence subsista entre ces deux peuples.

Les Avars , auparavant esclaves des Turcs , s'étoient soustraits à leur domination , & s'approchant des rives du Danube , avoient forcé les Romains de leur payer un tribut. Lorsque Tibere reçut l'Empire des mains de Justin , il étoit attaqué à la fois par les Lombards qui achevoient de soumettre l'Italie , par Cosroës qui ravageoit la Mésopotamie & la Cappadoce , & par les Slavons qui ravageoient la Grèce. Ce prince réprima les entreprises des Perses , & la mort de Cosroës le laissa respirer un instant de ce côté : au moyen du secours qui arriva à temps en Italie , il fut du moins conclu une trêve entre les Romains &



les Lombards; mais il restoit encore trop d'ennemis à l'Empire, pour qu'il pût se défendre avec ses propres forces. Tibere envoya demander du secours aux Avars, & fit partir en même temps une Ambassade pour en obtenir des Turcs. Les Avars promettent d'abord de se déclarer en faveur des Romains; mais bientôt instruits de la situation fâcheuse de l'Empire, leur Cagan se met à la tête de ses troupes, demande à l'Empereur le paiement du tribut, veut même qu'on l'augmente, vient bloquer Sirmich; & l'Empereur pressé de tous côtés, est obligé de leur laisser cette place: tel fut le succès de cette Ambassade.

L'Ambassade vers les Turcs ne réussit pas mieux. Disabule étoit.



mort , les députés de Tibere s'adressant à Toxandre , l'un de ses successeurs : *Vous êtes donc ces Romains*, leur dit-il , *qui parlent dix langues & qui emploient toujours la même fourberie ; puis mettant ses dix doigts sur ses lèvres , il continua de cette sorte : Vous avez dix langues comme j'avois tout à l'heure mes dix doigts dans ma bouche , & vous parlez tantôt de l'une , pour gagner ma confiance & la trahir ; tantôt de l'autre , pour abuser de la crédulité de mes sujets : vous employez l'artifice & la duplicité du cœur , pour tromper tous les peuples ; mais je ne vous cacherai pas mes sentimens , car le mensonge est un vice inconnu parmi nous. Je châtierai , quand il me plaira , votre maître , qui , tandis qu'il me propose une confédéra-*



tion , fait alliance avec les Varconites , \* esclaves rebelles qui croient avoir secoué le joug de ma domination , & que je rappellerai à leurs fers : la présence de ma cavalerie suffira pour les faire cacher dans les entrailles de la terre ; & s'ils osent paroître devant mon armée , au lieu d'employer des armes pour les vaincre , je veux les écraser comme des fourmis sous les pieds de mes chevaux. Voilà ce que je puis vous dire des Varconites , auxquels vous êtes assez foibles pour payer un tribut , & assez lâches en même temps , pour rechercher leur alliance ; ils ne me donnent nulle inquiétude. Mais vous , pourquoi vos Ambassadeurs viennent-ils toujours par le mont Caucase , & pourquoi

---

\* Les Varconites étoient les mêmes que les Avars.



*disent-ils qu'il n'y a point d'autre chemin pour arriver à ma cour ? Vous prétendez sans doute me détourner par-là de rien entreprendre contre vous ; sachez que je n'ignore pas la route du Danapre , du Danube & de l'Hebre ; sachez que je connois celle que les Varconites mes esclaves ont tenue pour aller fourrager vos terres ; je fais l'état de vos forces , & je n'ignore ni le nombre ni la qualité de vos troupes.*

Dans les beaux siècles de la république , & même dans ceux de l'empire Romain , ce discours n'eût été qu'une fanfaronade qu'un juste châtimement auroit suivie de près ; dans la situation où se trouvoit l'Etat , ce discours étoit imposant. Toxandre retint les Ambassadeurs à sa suite , partit pour soumettre les villes du



Bosphore , qui appartenoint encore à l'Empire , & les força de l'accompagner pendant quelques jours : c'est ainsi que les Barbares insultoient à la situation des Romains , & qu'ils profitoient de leur foiblesse.

Je ne finirois point , si je voulois parcourir toutes les pertes de l'Empire sous les divers régnes des Empereurs, qui toutes avoient la même source. Il faudroit une histoire suivie pour montrer tous les points de sa décadence ; ce long tissu de foiblesse & de lâchetés, ourdi par le luxe & la mollesse , m'entraîneroit trop loin , & ne feroit plus qu'une suite de répétitions ennuyeuses. Je me hâte d'arriver à l'entiere destruction de cet Empire malheureux , & je ne ferai plus que jetter un



coup d'œil rapide sur le petit nombre d'événemens intéressans qui précéderent sa chute.

Malgré les menaces de Toxandre , les Turcs , sans doute occupés par des guerres entr'eux ou contre d'autres Barbares , restèrent encore long-temps dans leurs déserts. Un autre ennemi se montra. Les Arabes divisés en plusieurs Tribus n'avoient jamais paru des ennemis redoutables. Ils étoient alliés , les uns aux Perses , les autres aux Romains ; ils se réunirent pour profiter de l'épuisement & de la corruption des deux Empires. La Perse déchirée par les guerres civiles , tomba sans résistance. La Palestine , la Syrie , l'Egypte , l'Afrique rentrées dans le domaine de l'Empire , pour la plûpart , sous le



régné de Justinien , & que les Romains tenoient encore , parce que personne ne les en avoit chassés , furent pour les Arabes des conquêtes d'un moment, pour ainsi dire.

Constantinople qui tiroit sa subsistance de ces contrées fertiles , se trouva dans la plus cruelle extrémité ; mais la disette ne fut pas le seul malheur qu'entraîna la perte de ces provinces. Les impôts de l'Egypte faisoient la meilleure partie des revenus de l'Empire ; & l'Egypte , la Syrie , la Phénicie étoient absolument essentielles pour son commerce. Cette perte eût été moins importante, si les Romains avoient pu renoncer au produit des manufactures & aux denrées étrangères ; mais ces matieres de luxe



étoient devenues des matières de premier besoin : une loi qui auroit défendu de porter des robes de soie , ou quelque'autre ornement, eût fait regarder le Prince comme un tyran odieux. Il fallut donc continuer ce commerce , c'est-à-dire , porter aux ennemis le peu d'argent qui y restoit encore.

Les Arabes ou Sarasins n'étoient point des Barbares ignorans , & sans goût. Dès qu'ils eurent jetté les fondemens de leurs vastes établissemens, & qu'ils les virent affermis , ils tournèrent leurs vues du côté des sciences & des arts , se perfectionnerent dans quelques-uns , & s'attachèrent à l'étude de ceux qu'ils ignoroient. Ils s'adonnerent principalement à la navigation. Les



vaisseaux qu'ils trouverent dans les ports de la Phénicie , de l'Egypte , & de l'Afrique , furent employés , ils en équipèrent même de nouveaux ; bientôt ils devinrent aussi redoutables sur mer que sur terre.

C'en étoit fait de l'Empire accablé ; mais la nature qui sembloit le voir périr à regret , parut faire un effort pour le sauver. Callinique natif d'Heliopolis en Egypte , inventa une espèce de feu dont l'eau ne faisoit qu'augmenter la violence : il fut appelé le feu Grégeois , & mis au rang des secrets de l'Empire. Constantin Porphyrogénète, dans l'instruction qu'il avoit dressée pour Romain son fils , sur l'administration de l'État , lui dit :  
*Lorsque les Barbares vous demande-*



*ront du feu Grégeois , répondez-leur que l'Ange qui l'apporta du ciel , défendit en même temps de le communiquer aux étrangers , & que ceux de nous qui ont osé leur en donner , ont été frappés de la foudre en entrant dans les églises. Par ce moyen, la marine Romaine qui paroïssoit devoir être détruite , non seulement osa tenir devant celle des Arabes , mais même elle brûla leur flotte , lorsqu'ils vinrent mettre le siège devant Constantinople & conserva encore un es-pèce d'empire sur la mer. Cependant elle ne put empêcher ces peuples déjà maîtres d'une grande partie de l'Asie , de l'Afrique entière & de plusieurs contrées dans l'Europe , de passer en Sicile , en Italie & d'y détruire les restes de la puissance de*



l'Empire , comme nous le verrons dans la suite.

Rien de si brillant que les commencemens de l'empire des Sarafins ; mais la division qui se mit entre les Califes , ou plutôt la mollesse , produit ordinaire & certain d'un commerce trop étendu , fit tomber cette puissance formidable , presque aussi-tôt détruite que formée. Trois mille Turcs , sous la conduite de Tangrolipix , conquièrent toute la Perse & ouvrirent le passage de l'Araxe à leur nation , qui bientôt inonda ces provinces fertiles. Mais le mépris que ces Barbares conçurent pour les Romains , est au-dessus de toute expression : Couteutmosès ayant reconnula Médie & battu Etienne , qui pour lors en étoit Gouverneur , retourna



vers le Sultan lui dire qu'il venoit de découvrir un grand pays , qui n'étoit défendu que par des femmes. Le Sultan envoya des députés à Constantinople pour sommer l'Empereur de se soumettre à lui , de lui payer un tribut , & se tint pour grièvement offensé de ce que sa proposition n'étoit pas écoutée.

Au reste la guerre avec les Turcs ne ressembloit point à celle qui se fait entre des peuples policés , qui dure un certain temps plus ou moins , & qui toujours est suivie de la paix. Avec eux , il n'y avoit ni déclaration , ni fin ; ce peuple qui ne cultivoit point la terre , ne vivoit que de brigandages , & pouffoit toujours ses conquêtes.

A ne considérer le monde que



dans cette partie , on eût dit qu'il revenoit à ses premiers siècles. Les Turcs divisés par pelotons dans les antres des montagnes , ou dans des espèces de forts qu'ils construisoient au milieu des plaines , se répandoient continuellement dans les campagnes , massacroient , ou mutiloient les habitans , & emmenotent les bestiaux. Chaque chef de bande étoit un petit Souverain , qui s'aggrandissoit sans cesse. Les peuples de la frontiere se retiroient insensiblement vers la mer , à mesure qu'ils se trouvoient pressés par les Barbares. Ce fut ainsi , que de retraites en retraites , non seulement la Médie , l'Arménie , la Syrie & la Cilicie , mais encore la Cappadoce , le Pont & la Phrygie tomberent entre les



maines des Turcs , qui fonderent un nouvel Empire , dont Nicée fut la capitale , & que par leurs courfes réitérées , & de proche en proche , ils s'étendirent jufque fur les côtes.

Dans des circonftances fi fâcheufes , on s'attend peut-être à voir fortir les Romains de cette langueur & de cet affoupiffement, qui caufoient tant de maux ; on s'attend à les voir rappeler ce courage , qui tant de fois leur avoit fait vaincre des ennemis bien plus redoutables ; on s'attend à voir des levées d'hommes dans l'Empire , les Empereurs s'occuper du foin de les discipliner , chercher des Généraux , en former , en faire naître ; on s'attend à voir des ateliers pour la fabrique des armes , des ou-



vriers employés à construire des machines ; des magasins se remplir d'approvisionnement de toute espèce ; enfin l'on s'attend à retrouver des Romains qui s'arment & qui volent à la défense de la patrie ; mais le commerce , en tombant des mains des Sarasins lorsqu'ils avoient été subjugués , étoit rentré dans celles des Romains , sans que les Turcs s'en missent en peine ; cette nation ne savoit que piller & détruire. Ce renouvellement de commerce n'avoit fait qu'accroître le luxe à Constantinople , encore davantage , s'il étoit possible qu'il augmentât ; & tandis que les Barbares s'emparoient des plus belles provinces de l'Empire , les Romains dont l'ame étoit si fort retrecie , contens de porter , ou



d'aller chercher des marchandises dans les lieux où ils commandoient auparavant , ne s'occupoient à Constantinople que de plaisirs ou d'ajustemens. La Cour n'étoit qu'un vil amas de femmes prostituées & de flatteurs rempans sur les marches du Trône , plus méprisables encore que le vice qu'ils encensoient. Le comble de l'ambition étoit d'obtenir une agrafe d'or , une couronne de telle couleur , & des brodequins de telle autre. Tous les soins de l'Empereur se bornoient à la distribution de ces brillantes récompenses , & tout son mérite consistoit à bien juger de ceux qui les avoient méritées par les excès les plus honteux. Il nous reste des volumes énormes , qui ne contiennent que les divers ornemens de tête , les vêtemens & les



chauffures , inventés pour la Cour ou pour l'église de Constantinople ; éternels monumens de la basse corruption d'un siècle qui fait rougir l'humanité, & qui devroit être retranché des Annales du monde.

Les idées des Romains étoient tellement concentrées dans les couleurs , ou dans la matiere des habits , qu'un homme , quel qu'il fût , n'avoit qu'à paroître vêtu de pourpre , & avec des fouliers rouges , pour se faire suivre & saluer comme Empereur , enfin pour causer une révolution.

Les gens de lettres ront d'autre avantage sur le vulgaire , que celui d'avoir acquis des lumieres plus vives & plus pures : fidèles dépositaires qu'ils doivent être du feu sacré de la raison & de la philosophie , cet ordre de citoyens



est libre , & cependant il a des devoirs. Ses fonctions sont de préserver les peuples de l'erreur , de les éclairer & de les rappeler à la vertu , à la pureté des mœurs , à l'amour pour leur Souverain & pour leur patrie , à l'exercice de leurs emplois ou de leurs professions , enfin au concours mutuel vers le bien général , & non pas de les enivrer encore davantage des vices sous lesquels ils succombent , & de les amollir de plus en plus , en encensant leurs goûts pour toutes les especes de frivolités. La corruption étoit telle à Constantinople , que les gens de lettres même ne s'y occupoient que de choses futiles. Les Historiens d'alors , dans le récit d'une bataille , au lieu d'en détailler les opérations & les effets ,



effets , se gardent bien de nous laisser ignorer si dans cette bataille qui épuisoit l'Empire on perdit ou l'on recouvra telle perle ou telle relique ; car la religion , chez ce peuple efféminé , se ressentoit comme tout le reste de la foiblesse des esprits : elle étoit dégénérée en une superstition aveugle & misérable. On alloit gravement entendre disputer des Moines , qui , pour conserver la considération dont ils jouissoient , ne manquoient jamais de faire succéder un autre schisme à celui qui venoit de finir. Les Empereurs même cherchoient à se rendre recommandables , en les imitant ; & au lieu de s'occuper des moyens de conserver les débiles restes de l'Empire , d'en ranimer les forces abbatues , de



repandre les provinces conquises , enfin d'épurer , de changer la masse informe & ridicule de l'administration , ils tourmentoient les consciences de leurs sujets , & versaient à grands flots le sang des peuples pour établir leurs erreurs , & faire recevoir comme dogmes , ce que souvent eux-mêmes ils ne croyoient pas.

A quelle cause peut-on attribuer une révolution si marquée dans le physique , ainsi que dans le moral de cette nation ? Quel philtre , quel poison avoit pu métamorphoser le courage des Romains en lâcheté , leur fierté en bassesse , & cet esprit si actif en indolence ? La gradation est courte , & se présente d'elle-même. Le luxe amena chez eux l'esprit d'intérêt ; l'esprit d'intérêt ferma



les sources des vertus , les tarit ,  
& introduisit le commerce qui  
augmenta encore plus le luxe. Il  
falloit le restreindre , on crut de-  
voir le soutenir , en le laissant  
s'étendre sur tous les ordres de  
l'Etat. Les femmes des Empereurs  
faisoient des chargemens de vais-  
seaux pour leur compte ; les mili-  
taires devinrent des marchands ,  
& cessèrent bientôt d'être mili-  
taires. La voix de la patrie ne se  
fit plus entendre ; le Patriotisme  
fut anéanti. L'Etat n'eut plus pour  
défenseurs que des féditieux , qui  
par avarice en troubloient le re-  
pos , ou des mercénaires qui , mé-  
prisant le peuple qu'ils servoient  
en le voyant de près , faisoient  
tourner leur solde en tribut. Les  
Patriciens alors étoient très - ri-  
ches. L'Empire étoit-il plus peuplé



que Rome au temps de Camille ; où les Patriciens eux-mêmes cultivoient la terre de leurs mains ? Le peuple étoit-il plus heureux ; & un peuple peut-il l'être, lorsqu'il est l'objet du mépris ? Que l'on cesse donc de nous vanter les grands avantages que l'on trouveroit à généraliser le commerce , & à le rendre commun à tous les ordres d'une monarchie , indistinctement. L'époque de la chute de l'empire Romain est l'instant où tous les ordres devinrent commerçans , parce que dès - lors ils furent confondus. Si l'on peut reporter cette époque jusqu'au tems où le luxe s'introduisit , c'est que le luxe amena le commerce ; car il arriva à Rome le contraire de ce qui arrive dans les autres Etats , où le commerce



introduit le luxe. A Rome, le luxe parut d'abord , & le commerce ne vint qu'à sa suite.

L'Empire se trouvoit dans ces fâcheuses circonstances , lorsque les François établis en Italie , y vinrent demander de l'emploi. Ils furent reçus à bras ouverts. La cavalerie Françoisse étoit toute composée de noblesse, différente à bien des égards de la plus grande partie de celle que nous voyons aujourd'hui. Ces hommes , vraiment nobles, n'étoient pas sans doute plus courageux ; mais uniquement occupés des exercices militaires , ils étoient endurcis à la fatigue. Leur vie, même en temps de paix, étoit laborieuse ; & loin de s'accoutumer au repos , ils le regardoient comme le tombeau , ou du moins comme le sommeil de la gloire.



Je fais que cet esprit , tout militaire , avoit quelques inconvéniens , & qu'il fut poussé trop loin. Ce peuple a toujours été excessif dans ses goûts , ainsi que dans ses vertus ; mais cette ardeur guerrière faisoit la force de l'Etat , & nous lui devons les héros , du nom desquels nous nous parons encore ; & ces actions , dont le simple récit émeut notre ame , la possède , l'enyvre , & en bannit , du moins pour l'instant , tout ce qui s'y trouve d'étranger à la vertu. Que seroit-ce donc , si nous avions encore sous nos yeux ces modeles respectables ?

L'Empereur opposa aux Turcs ce qu'il put avoir de ces guerriers , aussi robustes que courageux , dont l'intrépidité , toujours victorieuse , portoit par-tout le



désordre & la consternation. Les Turcs ne pouvoient tenir devant eux dans la plaine, en quelque nombre qu'ils se présentassent; & lorsqu'ils ont eu quelques avantages, ce ne fut qu'en les attirant dans des embuscades, par des fuites simulées. Cette supériorité des François étoit encore bien plus marquée sur les habitans de Constantinople, & les premiers ne l'ignoroient pas. Rucelin, à la tête de quatre cent François, ose mesurer ses forces avec celles de l'Empire, & ne peut être vaincu. Mécontent de l'Empereur, il quitte la Cour, va s'établir dans la Cilicie, soumet plusieurs villes, se fait payer les tributs. En vain on lui oppose toutes les forces de l'Empire, il les dissipe; & dans une bataille



où les Grecs sont vaincus , il fait prisonniers l'oncle & le neveu de l'Empereur , qu'il eût détrôné infailliblement avec cette poignée de monde , si l'on n'eût employé contre lui que la force ; mais il fut la victime de la ruse & de la trahison.

L'arrivée des Croisés dans l'Orient y retarda beaucoup les progrès des Turcs , & donna le tems à l'Empire de respirer. Alexis Comnene , qui régnoit alors , ne voyoit les premiers sur ses terres qu'avec chagrin ; mais ce Prince , dont le génie étoit souple & adroit , favoit espérer jusques dans les circonstances les plus désespérées , & en tiroit parti. Ennemi secret des Turcs & des Croisés , il se montroit l'allié de chacun en particulier , & ne vouloit que les



détruire les uns par les autres. Les Croisés le remirent d'abord en possession de Nicée & de toute la Bithynie ; mais en même temps qu'ils lui rendoient des services si importants , & qu'ils lui juroient une fidélité inviolable , ils ne pouvoient s'empêcher de lui témoigner le plus grand mépris pour la nation sur laquelle il régnoit. Un jour que les Comtes François , prêts à partir pour la Terre-sainte , étoient assemblés avec l'Empereur dans son palais , l'un d'eux alla s'asseoir sur le trône à côté de lui. Alexis Comnene , qui connoissoit la fierté des François , & le danger de la bleffer , n'osa témoigner le chagrin que cette audace lui caufoit. Baudouin alla prendre le Comte par la main. *Il ne vous convient pas* , lui dit-il ,



*de vous mettre à cette place ; c'est un honneur que l'Empereur n'accorde à personne ; il faut se conformer aux usages du pays où l'on vit. Parbleu , répliqua le Comte dans sa langue , ne voilà-t-il pas un beau paysan pour être seul assis , tandis que tant de braves gens sont debout. L'Empereur se fit rendre ce discours , prit le Comte en particulier , & lui demanda qui il étoit. Je suis François , répondit-il , & bon gentilhomme. Je ne sais qu'une chose : c'est qu'il y avoit dans mon voisinage une petite église où se rendoient ceux qui vouloient se battre. On y prioit Dieu , en attendant qu'il se présentât quelque champion ; j'y ai passé bien du temps , sans que personne ait osé se mesurer avec*



*moi.* Alexis Comnene lui fit beaucoup de caresses , & lui témoigna son amitié. On ne peut que blâmer, sans doute , ce manque de respect à la majesté du trône ; mais cette fierté naïve en excuse l'audace. Un François la voit avec complaisance dans un autre pays que le sien , & cherche peut-être à s'y retrouver.

Malgré l'extrême déférence de l'Empereur pour les François , il étoit bien difficile qu'en considérant la foiblesse de l'Empire , & possédés comme ils l'étoient de l'esprit de conquête , il ne leur prît envie de recommencer leurs exploits par la prise de Constantinople. Boëmond , fils de Robert Guiscard , gentilhomme Normand qui avoit déjà soumis une partie de l'Italie , entreprit de



joindre la capitale de l'Empire à ce que son pere en avoit détaché. L'Empereur , qui , dans la guerre contre Robert , avoit appris à combattre les François , n'opposa à Boëmond que des retranchemens dans les défilés par lesquels il devoit passer , & point d'armées , en plaine. Il s'attacha à lui couper ses vivres , à lui enlever ses convois ; il débaucha , autant qu'il fut possible , les chefs de ses troupes & ses troupes même ; & lorsque l'Empereur se trouvoit forcé de montrer de la résistance , il n'opposoit jamais que des François aux François mêmes.

Si les successeurs d'Alexis Comnene ne se fussent point écartés de cette conduite sage & convenable à l'état de foiblesse auquel l'Empire étoit réduit , ils en au-



roient défendu, fans doute, les restes, tout languiffans qu'ils étoient, contre un peuple qui ne connoiffoit guères encore d'autre science militaire que l'intrépidité, la force & le maniment des armes. Mais ces Empereurs s'écarterent de la route qui leur avoit été tracée, & les François prirent Constantinople. Pour insulter à la mollesse & au vain luxe des Grecs, ils se promenoient dans les rues de la ville, vêtus de longues robes de soie, & marchant avec une affectation ridicule. La plûpart des habitans, & sur-tout les familles les plus distinguées, ne pouvant supporter ni les railleries piquantes de leurs vainqueurs, ni la dureté de leur joug, s'exilèrent volontairement, en se réfugiant les unes en Asie, où



elles fonderent l'empire de Nicée ; les autres à Trébifonde , où s'éleva auffi un nouvel Empire ; d'autres enfin , dans l'ancienne Epire & dans l'Italie.

Les François diviferent bientôt en fiefs le territoire de Conftantinople , felon leurs ufages nationaux. Cette partie de l'empire Grec prit la forme du gouvernement François d'alors , & tomba dans les mêmes inconvéniens. Ces grands Fieffataires devinrent autant de petits Souverains , qui ne reconnoiffoient , pour ainfi dire , de l'Empereur , que le nom , & qui ne pouvoient s'accorder entr'eux. Ce partage ne pouvoit donc qu'affoiblir la puiffance des François. Sans police , fans argent , fans induftrie , trop peu nombreux , trop éloignés de leur pa-



trie pour en recevoir des secours, il étoit aisé de prévoir la chute de cet Empire naissant. Aussi ne dura-t-il que soixante ans , à la fin desquels les Empereurs de Nicée reprirent Constantinople sans coup férir.

L'Empire , délivré du joug des François , n'en étoit guères plus libre. Constantinople renfermoit dans ses murs des maîtres plus absolus , & dont la puissance étoit bien plus solidement établie ; je veux dire , les Vénitiens & les Génois , qui se feroient à la fin emparés tout-à-fait d'un pays où ils sembloient ne laisser régner l'Empereur, que pour leur propre intérêt ; si , 1°. ils avoient eu le génie aussi conquérant que commerçant. 2°. Si l'esprit d'intérêt n'avoit pas allumé entre ces deux



peuples la haine la plus vive , & des divisions dont les Turcs profiterent , pour leur arracher des mains , des dépouilles qu'ils n'avoient qu'à partager entr'eux , pour s'en assurer la possession.

L'établissement des Vénitiens & des Génois dans l'Empire étoit une fuite de l'indolence du Gouvernement , & de l'engourdissement des peuples. La Grèce , à laquelle étoit réduit le domaine de Constantinople , par-tout entourée d'eau , ne pouvoit être conservée qu'en entretenant une marine , vu sur-tout le nombre des isles de l'Archipel , qui faisoient la meilleure partie de l'Empire. Les provinces maritimes de l'Asie qui dépendoient encore de cette couronne , ne pouvoient recevoir des secours ou des loix , que par la



mer. Le luxe de la capitale parvenu au dernier degré, il n'étoit plus possible de songer à l'abolir ni même à le réduire, & le luxe ne pouvoit se soutenir que par le commerce. Toutes les parties de l'administration de cet état rendoient indispensable d'avoir des flottes aussi nombreuses qu'elles pouvoient l'être ; mais l'engourdissement, qui, pendant un temps, avoit suspendu chaque jour l'action de quelqu'un des ressorts du gouvernement, étoit devenu général. Les Grecs étoient si fort plongés dans la mollesse, que le soin d'aller chercher les matieres de besoin ou de luxe étoit devenu trop pénible à leurs yeux : ils n'avoient conservé, pour ainsi dire, d'autre mouvement, que celui de recevoir



ce qu'on leur apportoit ; & si la vie consiste dans l'action , les Grecs pouvoient être considérés comme un peuple de mourans.

C'est ainsi qu'à force d'étendre le commerce sans distinction & sans mesure , il n'y avoit plus de commerce. Les commencemens de la décadence de l'empire Romain avoient été marqués par la négligence du militaire & par la prétendue nécessité de substituer des mercénaires aux légions ; les approches de sa chute furent marquées par la négligence de la marine. L'Empire n'avoit plus de vaisseaux de guerre ; enlevés à diverses reprises par les Barbares , à peine lui restoit-il quelques vaisseaux marchands. Les Empereurs , plutôt que de donner leurs soins à faire construire des



flottes si nécessaires à leur puissance, en chercherent ailleurs, & prirent des auxiliaires à leur solde sur mer, comme ils en avoient pris sur terre. Alexis Commene, prince médiocre dans tout autre siècle, mais qui dans le sien paroît un grand homme, tant il est vrai que la grandeur des Princes, ainsi que des autres hommes, est une mesure d'optique, Alexis Commene, dis-je, se voyant menacé par le Duc Robert, avoit eu recours aux Vénitiens, & leur avoit accordé la permission de faire tout le commerce qu'ils voudroient dans l'Empire, & de quelque nature que ce fût, sans payer aucun droit. Les Vénitiens le servirent bien, comme on voit quelquefois des remèdes pernicieux qui soulagent pour le mo-



ment ; mais ces remédes hâtent la mort. Les Vénitiens firent des établissemens à Constantinople , & la capitale de l'Empire ne fut plus qu'un de leurs comptoirs. Dans la fuite , l'Empereur ne put ou n'osa révoquer des privilèges si ruineux. Ce fut bien pis ; les Génois, émules & rivaux de la puissance maritime des Vénitiens , demanderent à jouir des mêmes prérogatives à Constantinople ; il fallut les leur accorder.

Lorsque les Paléologues repasserent de Nicée à Constantinople, après en avoir chassé les Latins , l'occasion étoit favorable de chasser aussi les Vénitiens & les Génois , qui s'étoient emparés de tout le commerce ; mais l'Empereur craignit de voir bientôt sa capitale dépeuplée , & exposée à



medifette générale. De nouveaux privilèges leur furent accordés : on leur affigna des fauxbourgs entiers fur les bords de la mer ; ils obtinrent la permiffion d'avoir des juges de leurs nations & ne furent fousmis à aucune autre juridiction : enfin ils ne payoient aucun droit , aucun impôt ; & lorsque l'Empereur avoit befoin de vaiffeaux & de matelots, ils lui en prêtoient , moyennant des fommef confidérables. Ainfi, non-feulement les profits du commerce paffoient dans les tréfors de ces deux républiques , mais même tous les befoins de l'Etat devenoient autant de tributs qu'elles recevoient.

L'Empereur , en laiffant établir les Vénitiens & les Génois à Conftantinople , avoit ftipulé que



les différends qui s'éleveroient entre les deux peuples , se décideroient sur mer , & loin de la ville & des côtes ; mais l'avidité de ces républicains ne faisoit guères naître que des querelles particulières , la jalousie les changeoit en émeutes qui se tournoient souvent en des espèces de batailles dans le sein même de la capitale. L'empereur ayant voulu punir un jour le corps des marchands Vénitiens pour quelque chose de semblable , ils se retirèrent dans leurs vaisseaux , ravagerent les îles de l'Archipel , allèrent se plaindre à Venise , reparurent bientôt à la vue de Constantinople avec une flotte nombreuse , brûlerent les fauxbourgs , pillerent les îles voisines , firent des prisonniers , & vinrent les mas-



facrer sous les fenêtres même du palais Impérial. L'Empereur touché des cris de ces victimes malheureuses de son indolence & de la foiblesse de son gouvernement , fut obligé de payer leur rançon , d'y ajouter des sommes considérables pour le tort que les Vénitiens se plaignoient d'avoir soufferts , & de leur rendre leurs établissemens.

Les Génois plus exigeans encore que les Vénitiens , étoient aussi plus puissans à Constantinople. On peut juger par cette esquisse légère, de la situation où se trouvoit l'Empire, dans ses derniers tems. Son domaine consistoit en isles , par conséquent la mer en séparoit les diverses parties , & il n'avoit point de marine. Le luxe y étoit excessif , &



le commerce, tant extérieur qu'intérieur, ne s'y faisoit que par des étrangers. Enfin environné de peuples belliqueux, il n'avoit point de troupes nationales. Cependant il se foutenoit encore ; mais cet Empire, qui tant de fois avoit fixé les regards de la terre sur ses conquêtes & son aggrandissement, ne les fixoit plus que sur les degrés qu'il parcouroit en se précipitant vers sa ruine. On n'attendoit, pour ainsi dire, que l'instant de sa chute.

Les Turcs, maîtres de toute la basse Asie, préparoient cette chute depuis long-tems. La seule crainte d'une croisade avoit retenu Bajazet ; & lorsque ce Sultan piqué de la mauvaise foi de Jean, fils d'Andronic, & qu'il avoit fait associer à l'Empire, eut pris



pris la résolution d'assiéger Constantinople , les conquêtes de Timur-Beg ou Tamerlan , suspendirent l'orage prêt à fondre sur cette ville ; alors les Grecs profitent de ce moment , chassent de Constantinople les Turcs qui y étoient établis , au point d'y avoir leurs Juges & leurs Mosquées. Ils reprennent même sur eux quelques villes ; mais ces restes de vigueur, trop tardifs, n'étoient plus que semblables aux étincelles d'un feu qui s'éteint.

Tamerlan passe comme un torrent , la famille de Bajazet monte sur le trône , les Turcs paroissent bientôt aux portes de Constantinople , qui ne doit son salut qu'aux divisions qui s'élevaient entre les Princes Musulmans, pour la succession au trône ;



ce n'est plus qu'à force de prières & de bassesses, que les Empereurs Grecs, tributaires des Sultans, conservent avec la Couronne une ombre de puissance; la quotité de tribut seroit seule une preuve de la foiblesse, & de la pauvreté de l'Empire. Amurat n'en exige que trois cens mille acres, petite monnoie qui vaut un peu plus d'un fol de France, ce qui reviendrait à-peu-près à dix-sept ou dix-huit mille de nos livres.

Enfin le fatal moment arrive : Mahomet II, justement irrité contre Constantin Deagases, peu touché des bassesses d'un Prince qui s'humilie, & qui implore sa clémence, vient assiéger Constantinople, & la prend d'assaut, après un siège assez long. Ainsi



finit l'Empire Grec , reste informe du plus grand Empire qui ait existé.

De tous les peuples de la terre , les Romains sont les seuls qui fournissent des exemples utiles à toutes les nations. On trouve dans leur durée toutes les especes d'administrations , par conséquent tous les avantages & tous les inconvéniens qui en résultent : on y trouve même toutes les especes de ce qu'on appelle le génie d'une nation. Ils furent long-tems puissans , parce qu'ils furent long-tems guerriers ; leurs principales occupations ne se partagerent long-tems qu'entre le militaire & la politique ; le luxe même , si pernicieux chez toutes les nations , n'éteignit point chez eux ce génie belliqueux , qui les



rendoit si redoutables ; il les rendit moins vertueux, moins dignes d'admiration, mais non pas moins conquérans. Il avoit introduit à la vérité l'esprit d'intérêt ; mais soit par un effet du hazard, ou par une suite de la politique, cet esprit s'étoit entièrement tourné du côté des conquêtes. Sur la fin de la République chaque Citoyen cherchoit à devenir riche, l'opulence étoit nécessaire, elle tenoit lieu de vertu ; mais un Romain alors eût rougi de la chercher hors du chemin de la gloire : il n'imaginoit pas même qu'on pût songer à la trouver ailleurs. Le luxe s'étoit introduit par les conquêtes : on ne chercha que dans les conquêtes le moyen de le soutenir ; de sorte qu'un des plus grands vices de



l'Etat servoit encore à l'aggrandir de jour en jour ; & Rome , en s'é-nervant , sembloit augmenter sa puissance , & augmentoit réellement sa domination. Si le Gouvernement républicain avoit pu subsister sans troubles intérieurs , cet Etat se seroit maintenu , tant qu'il seroit resté sur la terre des peuples à vaincre. Une domination universelle ne pouvoit effrayer des Républicains , qui se sentoient capables de la soutenir , en partageant entr'eux les soins qu'elle entraîne ; mais cette domination est trop vaste pour ne pas étonner un homme aux yeux duquel le monde entier n'est plus qu'un Royaume , quand il se voit seul chargé de le gouverner. Lorsqu'Alexandre pleuroit , en songeant que la terre avoit des li-



mites, il n'embrassoit peut-être pas toutes les parties renfermées dans les desirs qu'il formoit. Auguste plus sage, dut trouver son Empire trop grand; cette considération entra peut-être pour quelque chose dans le plan d'administration qu'il se fit, malgré les flateries des Auteurs, & des Artistes de son siècle, qui le représentent tenant d'une main une boule, emblème du monde, & de l'autre un bâton de commandemens. Il lui restoit bien des peuples à soumettre, & dans ce nombre beaucoup de peuples riches; cependant Auguste parut craindre de s'aggrandir, il n'osa introduire le commerce, ou du moins il n'osa l'introduire dans tous les ordres l'Etat; mais en favorisant, comme il le fit, les



Arts & les Sciences , en récompensant l'industrie avec profusion , il augmenta si fort le luxe , que pour le soutenir , le commerce dans tous ces ordres alloit devenir indispensable, depuis que Rome ne songeoit plus à conquérir. Le génie belliqueux de quelques-uns de ses successeurs suspendit long-tems cet effet du luxe. Les Patriciens trouvant dans les emplois militaires , dans les conquêtes , & dans les commandemens des provinces, de quoi satisfaire leur avidité , née des besoins formés par le plaisir , ne songerent point à commercer ; mais lorsque les revenus de l'Empire ne furent plus suffisans pour payer les militaires en proportion de l'accroissement du luxe , l'Empire prit des mercénaires à sa solde,



comme on l'a déjà vu , & bientôt les Praticiens , auxquels il ne restoit plus d'autres moyens de conserver une fortune proportionnelle , se jetterent dans le commerce , & s'y enrichirent comme des Plebeïens. Alors l'Empire qui , dans ses familles distinguées , source renaissante & toujours féconde de défenseurs , ne trouvoit plus que des marchands qui calculoient sans cesse , qui inventoient de nouvelles modes , qui cherchoient , pour ainsi dire , de nouvelles faces à la volupté , & qui aimoient mieux payer quelque somme légère à l'ennemi qui se présentoit , que de le combattre , l'Empire , dis-je , ne fit plus alors que dégénérer ; chaque jour , pour ainsi dire , lui coûtoit une ville , & chaque



campagne une province.

On peut considérer l'Empire Romain dans ces tems de foiblesse, bien plus comme une société de négocians, sous la protection d'un juge établi pour terminer leurs différends, que comme un Etat gouverné par un Souverain.

Le respect pour le nom Romain qui, pendant plusieurs siècles, avoit été si bien mérité, n'étoit plus qu'un préjugé; mais ce préjugé subsistoit parmi les Barbares; leurs divisions, les guerres continuelles entr'eux, tout sur la terre alors sembloit concourir à la conservation de cet Empire; les Romains seuls en furent les destructeurs. Leur exemple prouve, 1<sup>o</sup>. qu'un peuple conquérant est celui dont la puissance est la plus durable & la plus



solidement établie , puisque les vices qui sapent les fondemens des plus grands Etats , & les font disparoître rapidement , ces mêmes vices ne produisirent leur effet sur Rome , qu'avec une lenteur surprenante. Combien d'Etats , & d'Etats puissans , l'Empire Romain sur le déclin de sa grandeur , vit-il se former de ses débris , & se détruire à ses yeux par les mêmes vices qui le précipiterent vers sa ruine ? Tels furent les Vandales , les Perses , les Arabes , &c. 2<sup>o</sup>. Que le commerce peut devenir beaucoup trop étendu dans une monarchie , quelque puissante qu'elle soit , je ne dis pas pour l'intérêt de la nation : car je suis persuadé que s'il étoit possible qu'un peuple se défendît du commerce exté-



rieur, & qu'il s'en tint à celui de son intérieur, il n'en feroit que plus heureux, & sa puissance plus assurée; mais c'est une opinion sur la vérité de laquelle il est inutile de nous éclaircir: nous ne sommes plus dans la position de l'admettre. Tel est le danger de laisser introduire dans un Etat ce qui l'affoiblit & le vicie; il devient bientôt impossible de le réformer: on ne peut plus qu'en arrêter les progrès, & lui donner des digues; mais je dis que le commerce des Romains fut trop étendu pour l'intérêt du commerce même: il résulta de l'avoir généralisé, que l'Empire, au lieu d'avoir des troupes nationales, n'eut plus que des mercénaires. Il avoit toujours une marine à la vérité; mais les com-



mercans paroissoient plus intéressés à sa conservation qu'à celle des troupes de terre ; ce qui fit qu'elle se soutint plus long-tems.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'au tems où les Arabes , en s'emparant du commerce des Romains , s'emparerent aussi de leur marine. La chute de l'Empire des Arabes , qui , de même que celui des Vandales , sembloit ne s'être formé & détruit que pour montrer aux Romains le danger qui les menaçoit , la chute , dis-je , de cette puissance , rendit à l'Empire tout le commerce dont il avoit été privé. Il s'en ressaisit ; mais on négligea de rétablir une marine militaire. Toutes les ames sembloient être fondues & concentrées dans l'esprit d'intérêt ; on avoit des mercénaires sur terre ,



on imagina d'en avoir sur mer ;  
& l'on s'applaudit de cette idée.

Les Vénitiens & les Génois s'offrirent ; & sous prétexte de défendre ce peuple de commerçans , ils s'emparèrent non-seulement des restes de sa puissance , mais de son commerce même. L'indolence des Romains ou des Grecs , comme on voudra les appeller , leur rendit cette perte , pour ainsi dire , insensible. Les soins indispensables pour acquérir des richesses leur étoient devenus à charge : les Vénitiens & les Génois faisoient valoir leur argent , & prenoient sur leur compte toutes les peines , tous les travaux , & jusqu'aux dangers de la mer. Les Grecs crurent leur avoir de grandes obligations , au moment même que ces peu-



ples les dépouilloient. En effet ces deux Républiques leur auroient rendu un service bien important , si en leur ôtant le commerce , elles les avoient rappelés à cette ancienne simplicité , à cette pauvreté des premiers siècles de Rome , d'où jaillissoient tant de vertus , & tant de Héros. Mais un peuple ne rétrograde pas ainsi sur lui-même : les deux extrémités se touchent , cependant il est impossible de franchir l'obstacle qui empêche de passer du dernier point au premier. Les peuples s'usent de même que les ouvrages de leur industrie ; & il n'y a qu'un peuple neuf , si l'on peut se servir de cette expression , qui puisse devenir puissant.

Pour que l'avidité des Vénitiens & des Génois eût rétabli



l'Empire , il auroit fallu un Empereur qui eût banni toute espece de luxe , & qui eût poussé la sévérité à cet égard jusqu'à la cruauté : il auroit fallu que cet Empereur en même tems eût rétabli le militaire , la discipline , les exercices du corps , enfin qu'il eût changé les mœurs , les usages les plus invétérés , & qui étoient devenus l'esprit de la nation , c'est-à-dire , qu'il falloit un Empereur tel qu'on n'auroit pas pu en trouver un dans tout l'Empire , & qui , pour être obéi , eût créé d'autres hommes.

Le commerce ôté aux Grecs , il ne leur resta rien que l'avilissement dans lequel ils étoient tombés. Le mépris des Barbares , l'indigence la plus funeste ; & cette privation totale du com-



448 HIST. DU COMMERCE, &c.  
merce , qui seule faisoit l'ame de  
l'Empire , fut le produit d'un  
commerce trop étendu.

Dans cette situation , Constantinople n'attendoit que des bras pour l'enfvelir sous ses ruines ; & tout l'argent des Vénitiens & des Génois , si intéressés à sa conservation , ne put la défendre contre la valeur des Turcs conduits par Mahomet II. Constantinople fut prise , & il ne resta pas un seul vestige de cet Empire qui avoit occupé presque toute la surface du monde connu.

*Fin du Tome second,*











48







